



P. S.

SOMMAIRE

Vers l'Avenir.....
Le vrai Travail.....
Six mois d'Action.....
Le Mouvement des Cercles d'études
en Bretagne.....
En Loire-Inférieure.....
Chronique régionale.....

MARC SANGNIER.
 LOUIS MEYER.
 JEAN LEFORT.

DANIEL LE HIRE.
 E. FAURE.
 ALBERT COUDRÓN.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
 Rennes, 45, rue St-Melaine

1^{re} ANNÉE — N° 1
 10 Juin 1904

L'Ajonc

Organe du SILLON DE BRETAGNE

L'administrateur de la Revue

P. DUBOIS.

Secrétaire de la Rédaction

A. COUDRON.

ABONNEMENTS

DÉPARTEMENTS. Un an : **2 fr. 50** — Six mois : **1 fr. 50**

Un numéro : **0 fr. 25**

Combinaison avec le SILLON

Le Sillon } Un an : **9 fr.**
et
L'Ajonc } Six mois : **5 fr.**

Abonnements réduits (Cercles d'études en relation avec le *Sillon*)

Le Sillon et l'Ajonc, **7 fr.**

On s'abonne au siège de la revue

L'Ajonc paraît le **10** de chaque mois

La reproduction des articles est interdite en France et à l'Etranger

— I —

Pèlerinage du Sillon à Rome

Organisé avec celui de la France du Travail
en Septembre 1904

Nous invitons instamment tous nos camarades à se rendre avec nous à Rome. Qu'ils commencent dès aujourd'hui une active propagande en faveur de cette grande manifestation de la vie du Sillon ! Qu'ils organisent des souscriptions qu'ils s'imposent quelques sacrifices ! Nous comptons sur leur généreux dévouement.

Nos camarades auront le choix entre deux trains :

I^o TRAIN DIRECT, par Modane, aller et retour. Cinq jours à Rome.

Départ de Paris. **Mardi 6 septembre**, Retour. **Mercredi 14.**

II^o TRAIN CIRCULAIRE. Arrêts à l'aller : Modane, Gênes, Pise, Florence. — Au retour : Padoue, Venise, Milan, Lucerne.

Neuf jours à Rome.

1^o Départ de Paris **Mardi 30 août**. Retour **Mercredi 14 septembre**.

2^o Départ de Lyon. **Mercredi 31 août**. Retour. **Jedi 15 septembre**.

3^o Départ de Toulouse. **Jedi 1^{er} sept.** Retour. **Vendredi 16 sept.**

4^o Départ de Marseille. **Vendredi 2 sept.** Retour **Vendredi 16 sept.**

Une excursion facultative sera organisée à Naples et à Pompéi

PRIX DES VOYAGES

Train direct.	3 ^e classe	2 ^e classe	1 ^e classe
	FR.	FR.	FR.
Paris	125	162	210
Modane.....	92	115	145
Train circulaire			
Paris Retour Paris	208	253	310
— — Delle.....	197	236	284
Lyon.....	193	230	278
Toulouse.....	210	255	312
Marseille.....	183	218	260
Vintimille.....	170	199	234
Excursions à Naples & Pompéi			
Rome à Pompéi et retour.....	40	50	65

Pour toute demande de renseignements s'adresser à **M. Hubert-Aubert**, au Sillon, boulevard Raspail, Paris.

CONGRÈS REGIONAL DES CERCLES D'ÉTUDES DU "SILLON"

14 & 15 Août 1904

A SAINT-MALO-SAINT-SERVAN

DIMANCHE 14 AOÛT 1904

A 8 heures. — Messe du Congrès.

9 h. 1/2. — Première séance de travail.

Le Mouvement des Cercles d'études en Bretagne

PAR O. PERROT, DE BREST

A midi. — Banquet.

A 2 heures. — Deuxième séance de travail.

Les Caisses Raiffeisen

I. — Principes généraux de la Caisse Raiffeisen.

— Bienfaits moraux et matériels. — Union des Caisses rurales et ouvrières. — Groupe régional. — Caisse centrale et régionale. — Ont-elles droit au concours pécuniaire de l'Etat? — En ont-elles besoin?

II. — Caisses rurales. — Applications de la Caisse Raiffeisen à la campagne. — Rapporteur : M. l'abbé THOMAS.

A 4 h. 1/2. — Conférence publique et contradictoire par MARC SANGNIER : TRADITION et PROGRÈS.

A 8 heures. — Grand Banquet démocratique.

LUNDI 15 AOÛT 1904

A 8 heures. — Troisième séance de travail.

Caisses Raiffeisen

III. — Caisses ouvrières (Rapporteur : M. DUBOIS)

A quel besoin de crédit peuvent-elles répondre?

1^o Pour les petits artisans travaillant à leur compte?

2^o Pour les ouvriers salariés qui n'empruntent qu'à titre exceptionnel pour leurs besoins courants?

3^o Pour l'installation d'habitations ouvrières qui nécessitent des capitaux relativement importants et à long terme?

IV. — Caisses maritimes (Rapporteur : M. SAINT-MLEUX)
Application de la Caisse Raiffeisen aux nombreux besoins de crédit des pêcheurs.

A midi. — Banquet.

A 4 heures 1/2. — Les camarades prennent part à la procession de Saint Servan.

A 8 heures. — Banquet et punch.

N.-B. — La conférence publique et les séances de travail auront lieu Halles de Saint-Servan. Prière d'adresser les rapports pour les Caisses rurales à M. l'abbé THOMAS, vicaire à Saint-Donatien, Nantes; pour les Caisses ouvrières à M. DUBOIS, au *Sillon*, 45, rue Saint-Melaine, Rennes; pour les Caisses maritimes, à M. SAINT-MLEUX, 2, rue Mautpertuis, Saint-Malo.

Le Sillon de Bretagne

*Il faut aller au Vrai
avec toute son âme*

VERS L'AVENIR

A nos Amis des Cercles d'Études de Bretagne

~~~~~  
Camarades,

Le devoir des jeunes catholiques de France est impérieux. Il ne s'agit pas seulement pour eux de demeurer chrétiens, malgré les railleries ou les violences, il faut encore qu'ils sachent délivrer l'âme de la France et apporter dans les luttes contemporaines un esprit d'apostolat et de conquête sans lequel ils demeureront toujours des vaincus.

La Bretagne est une vieille terre de foi, c'est-à-dire, un pays de jeune espérance, car l'Eglise de Dieu ne disparaît jamais endormie dans les lointains évanouis d'un horizon qui fuit, mais elle est toujours la force attirante qui précise les ardeurs engourdies et stimule les énergies dont l'avenir a besoin pour naître.

S'affaïsser dans une stérile torpeur, ne savoir que protester

et gémir, demeurer inerte et incapable d'action positive, c'est méconnaître le sens de la vraie tradition catholique qui a traversé, agissante et bienfaisante, toutes les civilisations humaines, les éclairant et les purifiant. Malheur à qui essaierait jamais d'arrêter l'Eglise dans cette marche nécessaire que Dieu guide : il serait tôt ou tard écrasé et n'aurait servi qu'à donner un prétexte et comme une excuse à des haines sacrilèges, en essayant de couvrir d'un linceul, l'éternelle vivante.

Les douleurs et les angoisses du temps présent ont enfanté une vigoureuse génération de jeunes catholiques dont l'étreinte robuste a serré d'autant plus fortement la Croix Rédemptrice qu'elle la voyait humide de larmes et de sang. Vous entrerez nombreux, Camarades, dans notre grande famille militante du *Sillon*, et notre humble et obstiné labeur, mieux que les livres et les discours montrera à tous la forme sociale du catholicisme, sans laquelle la démocratie naissante ne pourra jamais sortir des langes ridicules ou odieux d'une impuissante et tyrannique démagogie. Vous sentez bien que ce n'est pas trop de tout ce que vous avez de force, d'intelligence et d'amour pour racheter la France, pour détruire cette muraille de préjugés, d'erreurs et de haine qui s'oppose méchamment à ce que la claire et sereine lumière de la vérité descende dans les cœurs. Nous ne combattons pas pour écraser des adversaires, mais pour les délivrer et nous voulons que dans la joie de l'unité reconquise, ils bénéficient avec nous des bienfaits de notre pacifique victoire.

Que nos mains tiennent sans défaillance le soc de la charrue et que Dieu la guide. Déjà nos humbles efforts ont été récompensés par le Maître d'une merveilleuse façon. Tous les cardinaux de France, Léon XIII et Pie X, ont tenu avec une

précieuse unanimité à encourager les petits démocrates du *Sillon*. Tandis que, maintes fois, les anticléricaux les plus farouches, se sont surpris eux-mêmes rendant hommage à la loyauté de notre attitude et à la hauteur de nos vues..... Et surtout nous avons senti que rien n'était plus impersonnel et plus spontané que le mouvement du *Sillon* et que de toutes parts, comme en une éclosion toute pleine de promesses pour l'avenir, s'éveillaient, joyeuses et sûres, de rayonnantes et inlassables bonnes volontés.

Puisse cette nouvelle feuille, que nos amis de Bretagne enrichiront bientôt du récit de leurs efforts et de leurs conquêtes, devenir belle comme un bulletin de victoires ! Puissiez-vous surtout, Camarades, vous donner tout entiers à la Cause, sans même prendre le temps de vous retourner pour regarder derrière vous ce que vous abandonnez, ainsi qu'il est demandé dans notre Evangile.

Invinciblement nous aurons confiance, car nous savons bien que si nous donnons notre bonne volonté toute entière, Dieu fera le reste.

MARC SANGNIER.



# Le vrai travail...

Mes chers Amis,

On ne parcourt pas inutilement votre province et le voyageur, quelque superficiel qu'il soit, conserve du contact avec l'âme bretonne, un réconfortant souvenir...

Pour nous qui avons mêlé nos efforts aux vôtres, qui avons vécu ensemble des minutes d'enthousiasmes inoubliables et souffert aussi des mêmes douleurs... nous nous rendons mieux compte à chaque nouvelle rencontre, de la richesse morale et sociale de votre patrimoine.

C'est à lui que vous devez d'avoir pu résister à la tourmente révolutionnaire et conserver, au milieu du désarroi général, la quiétude des êtres forts et confiants en l'avenir.

En de rares endroits cependant, des éléments venus du dehors, ont cherché à implanter chez vous les doctrines impies, mais votre terre de Bretagne se refuse à en nourrir les racines ; d'ailleurs n'assistons-nous pas à un merveilleux réveil des énergies catholiques ?

Regardez plutôt ce qui se passe à Brest. En face du mouvement révolutionnaire dont l'impuissance devient, chaque jour, plus évidente, le mouvement démocratique entrepris par nos amis, acquiert plus d'autorité, plus d'influence, et il lui suffira de quelques années de persévérant travail pour balayer le flot démagogique.

Certes, tous ceux, qui ne jugent des événements que par les rumeurs qui viennent troubler un instant leur coupable

indifférence, sont incapables de distinguer le nouvel édifice social qui s'élève, mais cela importe peu. Sachons comprendre la nécessité du travail humble, désintéressé, du sacrifice ignoré.

Quand les principaux organes d'une société sont aussi gravement atteints, que les conflits sociaux et les questions religieuses déchainent les passions les plus violentes, n'est-ce pas manquer de clairvoyance que de chercher les solutions définitives dans le succès, toujours incertain, d'une bataille électorale ?

Et cependant les catholiques s'obstinent à n'envisager le problème qu'au seul point de vue politique. Les défaites successives, toutes plus désastreuses les unes que les autres, ne sont pas parvenues à rectifier leur jugement. Ils sont semblables à ces infortunés qui, apercevant le danger, restent sur place comme fascinés, incapables d'échapper à la mort.

Et parce que nous ne voulons pas de l'union dans la défaite, on nous reproche de travailler utilement à l'organisation de la démocratie, on nous accuse d'être des novateurs, de vouloir ruiner les traditions. Mais, ô scandale ! voici que le Pape dans sa touchante sollicitude pour les humbles ouvriers de la dernière heure, nous fait dire « qu'il encourage hautement les sages initiatives du *Sillon*. » Nous savions bien que le catholicisme autorisait nos tentatives hardies, cependant nous ne nous jugions pas dignes d'aussi paternels encouragements.

Que rien ne nous arrête, ni ne nous décourage. « Soyez forts et courageux. » (1) Qui de nous, mes chers amis, osera douter de l'opportunité et de la sagesse de ces paroles. Méfions-nous cependant de jamais confondre la force, avec ce qui n'en est que la caricature. Les êtres forts ne sont pas ceux qui se laissent émouvoir par les agitations superficielles,

(1) Paroles de Pie X à la délégation du *Sillon* que lui présentait notre ami Marc Sangnier.

ce ne sont même pas ceux qui, ayant en mains la force matérielle, sans cesse angouissés par la peur du lendemain, sont constamment ballotés entre la timidité et la tyrannie, mais ceux qui, ayant établi en eux la justice et la charité, circulent à travers les contradictions et les haines, sans se laisser atteindre, ni troubler par elles.

« Paix aux hommes de bonne volonté » a dit le Maître. Que le plus petit, le plus humble d'entre nous ne désespère pas de l'avenir, qu'il se souvienne toujours que ces efforts ignorés sont féconds, que Dieu demande simplement sa bonne volonté.

Ne nous laissons ni séduire par les faciles succès, ni troubler par les obstacles et ne commettons jamais le sacrilège de douter de la Vérité. Tôt ou tard elle doit triompher, notre devoir est de contribuer à son triomphe en ce monde, sans même nous décourager des défaites apparentes.

..... Je me souviens toujours du beau spectacle qui s'offrit à nous, en ce matin de Pâques, l'an dernier, alors que nous nous rendions au Congrès de Brest ; les dernières étoiles disparaissaient. On était en Avril, la Bretagne encore frileuse, s'éveillait. A travers les vitres de notre compartiment, les milles petites têtes dorées des ajoncs nous apparurent, il y en avait partout, les fossés en étaient recouverts à ce point qu'on eût dit des creusets d'or et lorsque le regard en se promenant, se laissait surprendre par ces énormes masses de pierre grise qui l'invitaient à la mélancolie, nous apercevions blotties entre deux roches les petites têtes dorées qui s'obstinaient à vivre et à sourire.

Je ne sais pourquoi ce souvenir me revient en vous écrivant cette lettre, mais il me semble qu'à l'exemple de cette fleur bretonne vous devez couvrir la Bretagne d'œuvres sociales,

allumer partout, dans les âmes les plus ingrates, l'étincelle de vie catholique, faire désirer le catholicisme, le faire aimer, alimenter les énergies de toutes les vertus de notre foi.

Vous êtes les ouvriers privilégiés de ce grand travail de réorganisation sociale. Les longues et fortes traditions vous permettent d'éviter les sentiers dangereux, dans lesquels s'égarent trop souvent les avant-gardes et de plus vous avez le courage nécessaire. Puissiez-vous à l'exemple de l'*Ajonc*, être les symboles vivants de la ténacité.

Votre très cordialement dévoué.

LOUIS MEYER.

---

## Six mois d'action

---

Le mouvement du *Sillon* s'étend et se développe avec une rapidité qui nous réconforte et nous réjouit. Quand on jette un regard sur les mois qui viennent de s'écouler, on éprouve une joie profonde à constater que chacune des initiatives du *Sillon* a été couronnée du plus éclatant succès et que chaque jour s'augmente le nombre de ceux qui travaillent avec nous à la régénération chrétienne et sociale de la Patrie.

\*  
\* \*

Si l'on se tourne tout d'abord du côté des anticléricaux, on s'aperçoit vite que le *Sillon* entretient avec eux un contact perpétuel et constant. Ce sont les grandes réunions publiques qui permettent à nos camarades d'exposer leurs idées devant des auditoires accoutumés jusqu'ici à n'entendre contre le catholicisme que des paroles de mépris et de haine. La loyauté de notre attitude, la franchise de nos convictions, l'énergie de nos affirmations étonnent les plus endurcis de nos adversaires et ils rendent hommage à la grandeur et à la beauté de notre entreprise. Cela, c'est l'histoire d'hier et c'est celle d'aujourd'hui.

En janvier dernier, à l'Alcazar d'Italie, dans le XIII<sup>e</sup> arrondissement, M. Buisson proclame le *Sillon* « une grande force organisée

pour la liberté, par la liberté... ». A Epinal, M. Lapique, professeur à la Sorbonne, serre publiquement la main de Marc Sangnier en lui disant : « Si il n'y avait que des catholiques comme vous, nous serions peut-être bien prêts de nous entendre ».

Et c'est ainsi partout, dans les grandes réunions comme celle de Bordeaux ou d'Orléans, où 4000 personnes acclament Marc Sangnier, dans des Congrès comme ceux de Périgueux où la fureur de nos adversaires est impuissante à étouffer l'expression de nos convictions sincères; dans les Instituts populaires, à Paris, dans le v<sup>e</sup> ou dans le iv<sup>e</sup> arrondissement, à Limoges, où les socialistes viennent nombreux à nos conférences et prennent part à toutes nos discussions.

Qui pourra compter la foule des préjugés dissipés ainsi; qui pourra dire aussi combien de consciences furent réveillées de leurs torpeurs funestes et combien d'esprits furent éclairés qui, un jour peut-être, se tourneront définitivement vers la lumière.

Alors qu'autour de nous tant de passions sont déchaînées, que tant d'hommes, absorbés par les conflits politiques, exaspèrent leur haine contre l'Eglise et le catholicisme, dans une lutte de plus en plus ardente, les réunions publiques du *Sillon*, les conférences controversées des Instituts populaires apparaissent, aux yeux de l'observateur impartial, comme une heureuse oasis de paix. C'est là, au vrai, qu'est l'avenir et l'espoir. A ne voir que la surface des événements, il semble que le fossé se creuse toujours plus infranchissable entre les catholiques et leurs adversaires. Mais quand on s'approche pour y regarder de plus près, on ne tarde pas à constater, dans certains milieux, d'heureux changements. Grâce au *Sillon*, le catholicisme n'apparaît plus, dans l'esprit de quelques socialistes qui sont loyaux et sincères, comme cette espèce de religion difforme et monstrueuse qui barre la route au progrès et qu'il faut avant tout détruire. Trop peu nombreux encore sont ceux qui sentent ainsi, mais si l'on veut être équitable, il faut tenir compte de l'existence de cet état d'esprit nouveau et il faut en remercier Dieu, qui a béni nos incessants efforts.

Du côté des catholiques, parmi les jeunes surtout, mêmes symptômes de réveil et mêmes motifs d'espérance... Nous ne sommes encore qu'une poignée, mais nous sommes tous débordants d'enthousiasme et décidés à agir. Et la vie intense qui bouillonne en nous se manifeste à l'extérieur par de nombreux congrès, par la création d'œuvres sociales, par le développement toujours progressif des cercles d'études.

Sans parler des Congrès régionaux de Paris, de Périgueux, de Soissons, de Migennes, d'Epinal, on pourra trouver la preuve de tout

ce que nous avançons dans le Congrès national de Lyon, tenu en février dernier, qui a montré à tous l'expansion de plus en plus large des idées démocratiques dans les milieux catholiques.

En deux ans, du Congrès de Paris à celui de Lyon, le nombre des cercles d'études a presque quadruplé. Il s'en fonde chaque jour de nouveaux, et les foules qui se pressent à chacune de ces manifestations grandioses sont toujours plus considérables, toujours plus ardentes.

La vie qui nous déborde et nous entraîne a fait naître sur tous les points du territoire ces *Sillons* régionaux, qui sont bien la preuve la plus éclatante des progrès accomplis pendant ces derniers mois. Bordeaux, Limoges, l'Est, Le Mans, l'Aisne, Poitiers, etc., ont leurs *Sillons*. Tous ces groupes ont leurs revues particulières, spécialement adaptées au besoin du milieu dans lequel ils agissent et qui portent jusqu'aux plus lointains villages la connaissance de notre mouvement et de nos idées.

Que dire encore de l'évolution intérieure des cercles d'études ? Toutes ces œuvres, congrès et *Sillons*, revues et bulletins, coopératives et syndicats, sont le résultat d'un effort qui date déjà de plusieurs années. Au cours de ces années, les idées se sont précisées, les convictions se sont affirmées, les caractères se sont trempés, et tel qui était venu au cercle d'études en curieux peut-être, ou en indifférent, a senti son âme se libérer soudain de toutes ses entraves; il a pris conscience de sa valeur d'homme et de son titre de chrétien, et il se retrouve aujourd'hui, lui le timide jeune homme d'hier, citoyen fort et bon, conscient de sa mission sociale, instruit de ce qu'il lui faut faire pour le bien remplir.

Le Christ a travaillé nos âmes et il a traversé nos consciences. Il a fait mieux que de les traverser, lui qui n'était peut-être que l'hôte intermittent de nos cœurs et de nos intelligences, il nous a définitivement conquis. Sans doute nos camarades, pour la plupart, ont toujours cru en lui; mais maintenant ils commencent à sentir le Christ présent en eux, agissant par eux; ils ne s'effraient ni des obstacles, ni des haines; ils n'ont peur que de ne pas pouvoir répondre à la voix qui les appelle et de se voir si petits, si faibles, si pauvres et si lâches en face de la grande tâche qui leur incombe.

\* \* \*

Voilà, si l'on peut ainsi dire, le bilan de ces six mois. Des réunions publiques, où nos adversaires ont rendu hommage à la vérité; des instituts populaires, où ils prennent l'habitude de venir se mêler à nous; des congrès, où l'esprit du *Sillon* se précise, où notre mouve-

ment s'organise, se ramassant sur lui-même, se concentrant une heure, pour reprendre la marche en avant avec plus d'élan et plus de force; des œuvres sociales qui se créent, des cercles qui se fondent, quelque chose de nouveau, enfin, que le pays n'avait pas encore vu, qui étonne les uns, déconcerte les autres, mais ravit chaque jour davantage tout ce que la France compte, dans tous les partis, d'hommes loyaux et sincères.

A la racine de tout cela, une vie chrétienne qui devient plus profonde et plus intense; chaque camarade comprenant que les victoires qu'on remporte sur soi-même, sont le gage de celles que l'on gagne, dans la mêlée sociale; tous mettant, à la base de leur action, la foi au Christ, s'exprimant avec ardeur, par des sacrifices joyeusement consentis, par une attention jamais détournée, de la transformation morale nécessaire.

L'Eglise catholique ne pouvait que bénir un tel effort et l'approuver. Elle l'a fait, à maintes reprises, et tout récemment encore, dans la personne de ses représentants les plus autorisés et les plus augustes. C'est le Cardinal Richard, assistant à la messe du Congrès des Cercles de Paris et y prononçant une allocution, c'est le Cardinal Coullié bénissant celui de Lyon, c'est l'évêque d'Orléans venant familièrement s'asseoir au milieu de nos camarades du groupe ouvrier, pour causer avec eux et leur promettre son concours; c'est l'évêque de Saint-Dié, prononçant à Epinal un discours remarquable en faveur du Sillon; ce sont les trois évêques de Tulle, de Cahors et de Périgueux, présidant une réunion publique qui fut tumultueuse, mais enfin triomphante... C'est sa Sainteté Pie X enfin, nous faisant écrire par le Cardinal Secrétaire d'Etat, qu'il approuve « nos sages initiatives, » les encourage et les bénit.

Au mois de septembre prochain, nous porterons à Rome l'hommage de nos cœurs reconnaissants, et le Pape, en nous voyant défiler devant lui, se sentira réjoui et réconforté à la vue de notre filiale soumission et de notre inlassable désir de travailler toujours pour le Christ.

Ne désespérons donc point de l'avenir et mettons-nous à l'œuvre sans nous plaindre et sans nous jamais décourager. La force de Dieu ne nous manquera jamais. Sachons ne pas laisser passer l'heure et faisons notre journée pénible de labeur austère, ayant dans l'âme la joie du devoir accompli et la confiance de ceux qui, s'étant donnés tout entier, sont décidés à aller au delà de leurs forces, dans un sublime effort pour ce qu'ils aiment, pour le Peuple, la Patrie, l'Eglise...

Jean LEFORT.

## LE MOUVEMENT DES CERCLES D'ÉTUDES EN BRETAGNE

Depuis le Congrès de Brest d'avril 1903, c'est un fait acquis que le *Sillon* a trouvé en Bretagne un magnifique champ de propagande et y a pris un essor plus merveilleux peut-être qu'en aucune partie de la France. Depuis cette révélation sensationnelle, le germe continue à s'épanouir, grâce au travail modeste, mais intelligent et continu des Cercles d'Etudes.

A Brest, j'avais le grand plaisir, cet hiver, d'entretenir un camarade du Cercle des Carmes, du rôle économique des syndicats professionnels. A cette conférence donnée sous les auspices des Cercles d'Etudes dont le bureau entourait l'orateur, assistaient une centaine d'auditeurs ouvriers et membres de syndicats, en particulier des adhérents du puissant Syndicat de l'Arsenal. J'ai appris avec plaisir que cette causerie, malgré sa technicité un peu aride, avait été suivie avec intérêt et qu'elle avait été le point de départ de discussions et d'entretiens animés dans le monde Syndical, qu'elle avait été commentée et discutée en détail dans les ateliers du port.

A Landerneau, un Cercle d'Etudes fonctionne régulièrement; j'ai eu le plaisir de retrouver là des camarades venus au Congrès de Brest et de renouveler avec eux connaissance. Ils ont organisé des conférences, et leur influence se fait sentir dans toute la ville sur les milieux populaires.

A Morlaix, nous avions depuis fort longtemps un Cercle d'Etudes, mais nous venons de le transformer radicalement pour le ramener au type normal et à la conception orthodoxe de l'institution. Primitivement, c'était un groupe relativement considérable, un peu inorganique, comptant beaucoup d'unités passives. Désormais nous serons un petit nombre; mais chacun aura sa large part d'activité. Tout membre qui demande à faire partie du groupe s'engage d'honneur à apporter sa contribution personnelle en idées, en lectures, en observations, en apostolat.

Nous pratiquons le procédé de recrutement de Gédéon; nous éliminons impitoyablement les timides et les factieux de notre petit bataillon.

Notre Cercle d'Etudes exercera son action par deux séries de conférences ; les unes sont destinées à nos camarades de la Jeunesse Catholique laborieuse, et elles constituent en même temps pour nos orateurs une épreuve et une préparation. D'autres conférences données à intervalles plus éloignés seront ouvertes au public ; c'est dans des réunions de ce genre que nous nous efforcerons de prendre contact avec ceux que nous avons la douleur d'appeler nos adversaires ; nous ferons de notre mieux pour combler ce fossé profond creusé entre eux et nous par l'ignorance et les préjugés.

Mais en ce qui concerne cette partie de notre programme, nous en sommes encore aux tâtonnements. En tout cas, il est bien entendu que nous abandonnons le système qui consiste à organiser des conférences à succès, que l'on fait satisfaisantes pour son amour-propre personnel, en y entassant des amis et des braves gens convertis d'avance, à l'exclusion de ceux qu'il s'agirait d'atteindre et de persuader. Nous voulons faire de la Conférence un instrument de pénétration qui nous permette, sinon d'espérer immédiatement des transformations dans la mentalité de nos adversaires, au moins de créer une atmosphère favorable à une idée et de dissiper les préventions grossières. D'autre part, ici au moins la conférence contradictoire paraît devoir toujours manquer, sinon de tranquillité matérielle, au moins de sérénité. Elle développe, malgré toutes les bonnes volontés, les sentiments agressifs et amers et transforme l'exposition de toute thèse en personnalités. Il faudra donc que nous en arrivions à attirer chez nous nos adversaires, à penser tout haut devant eux simplement et sincèrement et à les mettre à même de juger nos doctrines sans parti pris.

Nos Cercles d'Etudes Bretons vivent donc d'une vie bien réelle, très personnelle.

Mais je crois devoir insister sur la nécessité, d'ailleurs de mieux en mieux comprise, d'établir entre eux de proche en proche des rapports intimes, des relations fraternelles. C'est le moyen de contrôler par l'expérience du voisin l'efficacité et l'opportunité des procédés d'apostolat ; c'est surtout le moyen de prendre conscience de la vie collective et de l'âme commune du *Sillon*.

Echangeons donc ces conférenciers populaires, profitons des fêtes sportives, organisons des promenades, envoyons-nous mutuellement des délégués dans les circonstances solennelles ; connaissons mutuellement nos noms et faisons en sorte que derrière ces noms, nous puissions mettre des physionomies connues ; en un mot, créons entre nous tous des relations personnelles.

Les Cercles d'Etudes sont en pleine floraison dans toutes nos villes de Bretagne. La presse régionale nous apporte tous les jours les manifestations de leur activité multiple. Là où ils n'existent pas encore, dans les agglomérations de second ordre, dans les centres plus modestes, le terrain est préparé : de petits missionnaires en veston et en bicyclette ont fait lire à leurs amis le *Sillon*, ont semé sur leur passage la bonne parole de M. Chenon ou de Marcel Lecoq ; l'organisateur peut venir et il viendra.

Mais il est une partie du champ du père de famille qui demeurera en friche, et ce n'est ni la moins importante ni la moins féconde. Quelle tristesse ! Que fait-on dans notre pays de Bretagne pour la formation sociale de la jeunesse catholique des campagnes ?

Certes, il y a eu de nobles efforts tentés dans certaines localités, et ces efforts ont été généralement récompensés par de magnifiques résultats. Citons en particulier Quintin et Plœuc, où notre admirable ami Ribault a fait des merveilles ; mais de pareilles initiatives se comptent. Dans la Cornouaille bretonnante en particulier, c'est le néant. Pas une bibliothèque circulante, pas une salle de réunion pour faire concurrence à l'auberge et abriter les jeunes paysans pendant les loisirs des longues et mornes journées d'hiver. Pas même un misérable hangar pour se réunir le dimanche, où l'on trouve une joyeuse société et des jeux !

Et cependant le mal se répand et transforme l'esprit public : l'alcoolisme étend ses ravages, la presse anticléricale et ordurière s'insinue, colportée sous le manteau et le socialisme s'implante. Il n'est donc que temps de remédier au mal et de chercher la formule pratique de l'organisation et de la formation de la jeunesse rurale en Bretagne. *C'est pour nous une question de vie ou de mort.*

Cette formule, je ne prétends pas la fournir ; le problème est nouveau et délicat ; mais n'est-ce pas le propre des créations du « Sillon » d'être éminemment pratiques et adaptables ?

Nous supplions les âmes vraiment apostoliques de travailler à résoudre pratiquement ce problème capital et de se mettre résolument à l'œuvre sans tarder, car les progrès du mal sont déconcertants par leur rapidité.

On nous objectera sans doute que l'on s'est fort bien passé jusqu'ici des institutions que nous réclamons. Enfantine argumentation ! Est-ce que la presse, est-ce que l'école, est-ce que l'autorité paternelle ou celle du pasteur, est-ce que la pression gouvernementale exercent leur influence de la même manière ou dans le même sens que jadis ?

D'ailleurs, si l'adaptation des Cercles d'études aux milieux ruraux n'apparaît pas comme immédiatement réalisable, peut-être pourrait-on pallier provisoirement leur absence en rattachant aux Cercles d'études déjà créés dans les villes des correspondants ruraux. Il n'y a pas un village de la campagne, pas une commune si petite soit-elle où nous ne puissions trouver un camarade intelligent et dévoué, clerc de notaire, mécanicien, commerçant, qui viendrait de temps en temps nous rendre visite, s'initier au mouvement.

Il rapporterait de ses visites des livres de propagande, et nous ferait faire la connaissance de ses amis, préparant peu à peu le terrain pour la constitution d'un groupe à part quand le moment serait venu. Pour ce qui est des locaux de réunion, l'exode si douloureux des congrégations enseignantes, la fermeture des écoles dans beaucoup de localités, ne pourraient-elles pas fournir des occasions précieuses de tirer un peu de bien d'un grand mal en permettant de mettre une salle modeste à la disposition des jeunes gens de la commune ou du canton pour leurs réunions du dimanche.

Dans les Cercles d'études ruraux on s'attacherait naturellement à l'étude pratique des problèmes d'économie rurale. On y apprendrait comment fonctionne une caisse d'assurances contre la mortalité du bétail, un syndicat agricole et une caisse de crédit.

Formés à la pratique par la discipline et la méthode du Cercle d'études, nos camarades auraient vite fait de se rendre indispensables pour toute création de ce genre ; ils en seraient les initiateurs.

Nous souhaitons donc qu'on se mette sans hésitation à l'œuvre, que l'on crée des Cercles d'études ruraux comme on a créé des Cercles d'études de villes. Nous demandons aussi que, fidèles à la méthode documentaire du « Sillon », les hommes de bonne volonté qui auront tenté quelque chose en ce sens, veuillent bien ne pas nous priver, sous prétexte d'une modestie mal comprise, du réconfortant exemple du succès que nous leur prédisons d'avance sans crainte, après les tâtonnements et les déboires inévitables.

DANIEL LE HIRE.



## EN LOIRE-INFÉRIEURE

Plusieurs d'entre nous eussent été heureux de pouvoir englober, dès la naissance de notre *Sillon de Bretagne*, toutes les parties de cette vaste région, si attachée à ses traditions religieuses en même temps que si éprise de dévouement pour le règne du Christ dans le peuple, c'est-à-dire pour le plein épanouissement et le triomphe de la démocratie chrétienne. Mais sur les frontières de notre jeune état, et comme pour mieux marquer qu'un but, c'est surtout la conquête, la conquête des cœurs et des volontés, et que nous n'avons cure d'aucune limite précise, il en est de nos frères de labeur, qui partageant nos élans de généreuse fraternité, animés de « l'âme commune » du *Sillon*, ont gardé l'énergie et la souplesse nécessaires pour continuer à vivre notre vie dans des groupements déjà consistants, où circule aussi la sève vivifiante de l'apostolat.

S'il est des contraintes qu'il faut parfois savoir s'imposer, il est d'autres fois des situations locales dont, pour l'intérêt même de la cause, il se faut inspirer.

Aussi bien n'en voulons-nous à personne et nous estimons nous heureux de compter autour de notre propre sphère d'action de solides et précieuses amitiés.

Ils sont nombreux et résolus, dans la Loire-Inférieure notamment, ceux que guident les mêmes sentiments, les mêmes aspirations vers l'éclosion des réalités sociales dont notre société a le si impérieux besoin. Chaque jour des ouvriers se forment pour ce dur travail, et depuis les quelques années seulement que des lumineuses vérités soulignant aux catholiques le devoir de la pratique intégrale du catholicisme ont été semées sur notre terroir, les cercles d'études se sont levés nombreux et forts. Nous les avons vus à l'œuvre, et s'il est juste de juger de l'arbre par les fruits qu'il porte, nous pouvons nous réjouir devant les premiers résultats acquis. A côté, en effet, de l'étude active des grandes questions religieuses et sociales, nous trouvons, dans nos

cercles d'études de la Loire-Inférieure, une action bien intense. Tous les mois, à Nantes, la Conférence Léon XIII, la Conférence Lamoricière, la Conférence Notre-Dame et les cercles d'études des patronages, se réunissent dans une séance commune, où sont admis quelques étrangers, pour y étudier une question discutée ensuite par tous. On y a traité : *la Démocratie chrétienne, les Syndicats, la Liberté sociale, les Retraites ouvrières, les Coopératives, la Presse, le Suffrage universel*, etc... Cette excellente pratique est un acheminement naturel vers l'Institut populaire, d'autant que déjà la Conférence Léon XIII et la Conférence Notre-Dame ont organisé d'intéressantes promenades artistiques, ouvertes à tous, et que plusieurs réunions publiques, organisées par nos camarades Nantais, ont été tenues dans un calme presque parfait.

L'activité de nos amis ne s'est pas bornée là ; elle a suscité des œuvres sociales à proprement parler ; le cercle Notre-Dame compte une coopérative de consommation, dont les débuts ont donné pleine satisfaction, et peut-être avant longtemps pourrons nous ajouter une mutualité scolaire due à l'initiative de nos camarades.

Nantes a rayonné, et avec une véritable émulation des groupes ont surgi de partout : de Plessé, de Basse-Indre, de Guérande, de la Boissière, du Loroux, de Pontchâteau, de Savenay, de Montbert, de Couëron, etc... De nouveaux émules se formeront encore, nous n'en doutons point, et nous bénissons dès maintenant le jour où il nous sera donné de fraterniser avec nos ardents camarades de la Loire-Inférieure.

E. FAURE.



## Chronique Régionale

### *La Vie du Sillon en Bretagne*



On nous pardonnera, dans ce premier numéro de *l'Ajanc* de ne parler que de nous-mêmes. La raison en est simple. Notre camarade Louis Meyer, dans le rapport qu'il présenta au congrès de Lyon sur le mouvement des cercles d'études en Bretagne, a omis de parler des cercles d'Ille-et-Vilaine, ce qui d'ailleurs lui était impossible, nos camarades ne lui ayant envoyé aucune indication à ce sujet. Aussi, nous nous faisons un devoir de combler cette lacune, ce dont, nous l'espérons, nos camarades nous sauront gré.

Et, tout d'abord, il faut l'avouer, voilà seulement quelques mois que le *Sillon* existe réellement à Rennes. Certes, il y avait depuis longtemps un grand nombre de jeunes hommes pénétrés de notre esprit et de nos méthodes, mais toutes ces bonnes volontés, toutes ces énergies étaient éparses ; il fallait les grouper et les organiser. C'est à cette tâche que quelques-uns de nos camarades se dévouèrent, et nous verrons que, Dieu aidant, leurs généreux efforts ne tarderont pas à être couronnés de succès.

Oh ! certes, les débuts furent bien modestes. Nous étions là une dizaine réunis dans une chambre d'étudiant, obligeamment mise à notre disposition par notre camarade Huet. Puis, peu à peu, à mesure que nous nous faisons connaître, notre nombre s'accrut, de sorte que la chambre devint trop petite ; il fallut aviser. A force de recherches, nous arrivâmes à découvrir ce qu'il nous fallait : le *Sillon* était enfin chez lui.

Ce premier travail accompli, il devenait nécessaire de s'organiser ; nous étions trop nombreux pour constituer un seul cercle d'études. Et ce fut ce motif qui

Les débuts à  
Rennes.

Organisation.

donna naissance aux cercles Léon XIII et Saint-François d'Assises. Cette scission, d'ailleurs, produisit d'excellents résultats ; au point de vue du travail d'une part, car il fut plus aisé pour chacun de participer aux discussions, et, d'autre part, les rapports entre les membres de chaque cercle n'en deviennent que plus intimes. Ajoutons que des réunions mensuelles permettent aux deux cercles de se rencontrer et de faire des échanges d'idées sur les travaux entrepris pendant le mois.

L'âme commune.

Le succès, la force d'une œuvre dépend de son unité ; tous ceux qui se sont occupés de grouper des jeunes gens ont pu se convaincre de ce que nous avançons et ont été d'accord pour admettre que c'était chose très difficile à réaliser. Cette unité, nous la possédons pleine et entière.

Le *Sillon*, en effet, est avant tout une vie intérieure ; chacun de nos camarades travaille journellement à rendre cette vie plus intense, plus intime, plus profonde, avec la certitude que le reste lui sera donné par surcroît. Et alors entre jeunes hommes ayant même foi, mêmes tendances, mêmes aspirations, ayant en un mot, une âme commune, combien l'œuvre devient aisée et facile !

Création de divers services.

Pour faire face à certaines exigences, la création de différents services s'imposait, et c'est pourquoi quelques camarades librement choisis par les autres se sont vus assumer la charge de remplir certaines fonctions nécessaires pour mener notre œuvre à bonne fin. C'est ainsi qu'ont été créés au fur et à mesure des besoins, les services des cercles d'études de l'administration, de la propagande, du secrétariat général, de l'institut populaire, des salles de travail et enfin de la revue.

Conseiller de cercles.

Ajoutons à cette organisation plusieurs conseillers de Cercle, ecclésiastiques et laïques qui viennent nous seconder dans notre tâche, nous éclairer de leurs lumières et de leur expérience, et surtout nous aider à la réforme de nous-mêmes, qui est la condition première de notre apostolat.

Une œuvre nécessaire.

Pour arriver à cette réforme de soi, il est deux moyens : l'étude et la prière. Nous avons parlé du

premier, arrêtons-nous un peu sur le second. Nous devons prier, c'est un de nos premiers devoirs, car nous considérons que si nos camarades ont eu quelques succès et remporté quelques victoires, ce n'est pas tant à l'excellence de nos méthodes ou au talent des conférenciers qu'ils le doivent qu'à leurs humbles prières et à leur foi ardente au Christ Jésus.

D'ailleurs, le divin Maître n'a-t-il pas dit : Demandez et vous recevrez. Venez à moi, vous qui souffrez, et vous serez consolés.

C'est pour répondre à ce devoir que des adorations nocturnes sont organisées de temps à autre par les soins d'un ami dévoué, M. l'abbé Huet.

Il nous est impossible de décrire ici ce que sont ces adorations, ces sublimes envolées de l'âme vers le Ciel. Disons seulement que c'est au cours de ces heures trop vite passées que nous avons vraiment compris que, pour être du Sillon, il fallait se donner tout à la Cause et se donner sans cesse pour ne plus se reprendre.

Autre devoir.

Nous ne devons pas en rester là, sans quoi notre œuvre eut été incomplète. Aussi de bonne heure avons nous senti le besoin d'extérioriser notre action. Il importe, en effet, que nous disions bien haut de quel esprit nous sommes et que nous n'abandonnions pas nos intimes convictions « sous le vain prétexte de faciliter une union quelconque que de telles abdications rendraient évidemment fausse et inféconde ». Et c'est pourquoi nous avons tenu à prendre une part active aux Congrès trimestriels des Cercles d'études d'Ille et Vilaine des 13 mars et 22 mai dernier. C'est pourquoi aussi, nous avons organisé la conférence publique du 9 mars 1904, où notre camarade Thierry, de la *Chronique du Sud-Est*, se fit entendre avec succès devant un auditoire de plus de trois cents personnes.

Pour satisfaire aux désirs d'un grand nombre de nos amis, des réunions hebdomadaires ont lieu tous les jeudis, dans notre salle de conférences, qui, bien que spacieuse, ne laisse pas d'être parfois trop petite. A ces réunions qui sont de véritables réunions de famille,

Une série de conférences.

tous nos camarades sont invités, ainsi que leurs parents et amis; ajoutons que les dames n'en sont pas exclues, des places leur sont réservées, et nous sommes heureux de pouvoir, en passant, rendre hommage à ces « Sillonneses » dévouées qui veulent bien par leur présence assidue nous témoigner un peu de leur sympathie et de leur bienveillance.

Ces conférences portent sur des sujets intéressants; on peut d'ailleurs en juger par les titres ci-dessous : *De la certitude morale. Quelle peut être la solution de la question ouvrière? — Nos mois à agir*, etc.

Quant aux conférenciers, MM. l'abbé Groult, Salmon, Desgrées du Lou, Jordan, etc., ce sont tous des hommes de valeur, et de leurs enseignements nous ne pouvons retirer qu'un profit sérieux. Nous voudrions pouvoir donner un compte rendu de ces intéressantes soirées, mais l'abondance des matières nous oblige, pour cette fois du moins, à passer outre.

Les relations avec les autres groupes du Sillon n'ont pas non plus été négligées. De nombreuses visites ont été faites aux groupes de Saint-Malo et Saint-Servan, et c'est à la suite d'une de ces visites de notre camarade Even, qu'est due la fondation du « Sillon cancalais ». Plusieurs autres groupes sont en formation dans notre département.

Enfin, la naissance de cette Revue elle-même n'est-elle pas une preuve vivante de notre vitalité?

Et maintenant, Camarades du Sillon de Bretagne, c'est un appel que nous vous adressons, vous vous mettez tous avec nous résolument à l'œuvre. Amis et adversaires ont les yeux fixés sur nous, que nul ne se laisse aller à la lassitude ou au découragement; il n'en a pas le droit. Nous accepterons l'effort de tous et soyez persuadés, Camarades, que la bonne et solide amitié qui nous unit, l'ardeur qui nous porte à nous dévouer fraternellement à la cause commune, ne seront pas stériles si nous avons la force d'avancer toujours.

Albert Coudron.

Rapports avec  
les autres cercles

En marche pour  
la conquête

## PUBLICATIONS DU SILLON

Vient de paraître :

### LES RETRAITES OUVRIÈRES

*Etat actuel de la question en France et à l'Étranger*

par **Maurice Dubourg**, docteur en droit

Tract de 48 pages et couverture : **0,15**; franco : **0,20**

Dernières publications du Sillon :

### LA VIE DÉMOCRATIQUE

Brochure in-12 de 120 pages, donnant le *compte-rendu de la réunion de l'Alcazar du XIII<sup>e</sup>* (Discours de Marc Sangnier — Contradiction de M. F. Buisson, député).

Prix : **0,50**; franco, **0,60**

**Qu'est-ce que le Sillon ?** par JEAN DESGRANGES

Tract **0 fr. 15**; franco **0 fr. 20**

### LA FRANCE ET L'ALSACE-LORRAINE

*L'expulsion de l'abbé Delsor*

Discours de MARC SANGNIER

Tract **0 fr. 10**; franco **0 fr. 15**

Pour paraître prochainement :

*Compte rendu officiel*

*du Congrès national de Lyon 1903*

Édité par la « Chronique du Sud-Est » à Lyon.

Toutes les publications du Sillon sont en vente au Sillon Rennais, 45, rue Saint-Melaine, Rennes.

Toute correspondance doit être adressée :

Pour la revue, à P. Dubois ;

Pour le secrétariat général, à A. Coudron.

# LE Fromage Breton

EST UN FROMAGE D'ÉTÉ  
RECOMMANDÉ  
POUR SA DIGESTION FACILE  
IL EST APPÉTISSANT  
SANS ODEUR  
ET D'UN GOÛT AGREABLE  
ON LE TROUVE  
DANS TOUTES LES BONNES  
ÉPICERIES.  
POUR LE GROS  
S'ADRESSER AU FABRICANT :  
**M. RAVALET**  
A NOYAL-SUR-VILAINE  
(ILLE-&-VILAINE)

1<sup>re</sup> Année.

N° 2.

10 Juillet 1904

## *Le Sillon de Bretagne*

*Il faut aller au Vrai  
avec toute son âme*

### INTIMITÉS

*Nous sommes heureux d'avoir obtenu la permission de mettre sous les yeux de nos camarades la lettre suivante. Puissent-ils après l'avoir lu être pénétrés davantage que l'indissoluble amitié du Sillon, n'est pas une vaine formule, mais une douce réalité et la conséquence naturelle et nécessaire du don complet de soi-même à la Cause. Bien que privée, les enseignements qu'elle contient s'adressent à tous et tous aussi en retireront un profit sérieux.*

N. D. L. R.

### Lettre à Jacques

~~~~~  
Juillet 1904.

Ores donc, mon Jacques, te voici à vingt ans licencié en droit, la vie devrait te sembler belle et ensoleillée; tu m'avais paru quitter avec joie l'*Alma mater*, et les Codes, et Barthole et Cujas.

Il n'en est rien cependant. Une lettre tout attristée m'est venue de toi. Elle est là, sur ma table, et je suis enveloppé

encore de la mélancolie qui s'en dégage. Tu n'es pas gai, dis-tu, mon Jacques, et pourquoi donc ? Me serais-je trompé ? Un diplôme et la robe bordée d'hermine ne font donc pas le bonheur ?

Eh bien ! je comprends les raisons de ta tristesse, et je la partage un peu. Nous nous étions trouvés dès les premiers jours de l'organisation de notre *Sillon* côte à côte. Un je ne sais quoi nous avait attiré l'un vers l'autre. L'amitié sainte et forte du *Sillon* avait achevé ce qui n'était d'abord que de la sympathie, et nous nous aimions, mon Jacques, comme on s'aime chez nous.

Nous avons lutté l'un et l'autre depuis six mois pour la Cause à laquelle nous avons tout donné.

Nous avons vécu ensemble tous les jours heureux et malheureux qui sont survenus, depuis cet inoubliable banquet du 13 mars, où, pour la première fois, nos cœurs à tous ont battu à l'unisson, sous la parole chaude et enflammée de Louis Meyer. Toujours nous étions l'un près de l'autre, *surtout lorsqu'il y avait à souffrir*. Puis avec le temps d'autres amitiés vinrent et tu te rappelles, mon ami, ces bonnes réunions chez moi, et comme à sept ou huit le soir nous devisions gaiement commentant l'Evangile béni et le *Sillon*. Tu te rappelles encore ces longues conversations que nous avions tous chez Yann, sous les ombreuses allées du parc de l'hôtel de Blossac. Comme elles étaient bonnes ces causeries du soir et comme nous les prolongions avec bonheur, trop tardivement quelquefois !

Tout cela est disparu, rien, rien n'est éternel vois-tu. Le bonheur surtout est éphémère, je le crois du moins. Les mois ont passé, les examens sont venus, tu les as passés brillamment à notre joie à tous. Puis, il a fallu se séparer. Ta tris-

tesse, nous la devinions. J'essayais de te consoler, en vain d'ailleurs. Et, un soir, tu me jetas cette parole désespérée : « *Ma vie active est finie.* » — « *Elle commence t'ai-je répondu.* » Puis nous nous sommes dit adieu. Tu nous as quittés le cœur bien gros, te voici loin de nous et parce que tu n'es plus ici, au *Sillon* de Rennes, parce que tu ne peux plus mener avec nous cette douce vie que tu aimais tant, tu te plains, tu crois tout perdu, et tu écris des lettres désespérées comme celle que j'ai reçue tout à l'heure.

Eh bien, tu as tort, mon ami, grandement tort, et je t'assure que là-bas où tu es, il est besoin comme partout d'ouvriers prêts à semer dans les champs du Père de famille. Ta vie active est finie, dis-tu ? Erreur, tu as mené ici, parmi nous, une vie de préparation. Tu as travaillé, médité, prié. Tu es prêt. Va, donne aux autres ce que tu possèdes, donne sans compter le meilleur de toi-même et alors tu comprendras encore mieux, la profondeur de cette parole, que nous avons si souvent ensemble méditée : « *Celui qui veut sauver son âme la perd, et celui qui la perd la sauve !* »

Rien n'est créé où tu es ? tu seras le semeur, tu porteras la bonne nouvelle en ce coin délaissé, je t'en fais une question de conscience, mon ami. Surtout, sois pratique, et si tu le veux organise dès maintenant un cercle d'études. Tu trouveras facilement autour de toi un prêtre dévoué qui consentira à t'aider, des jeunes gens que le sublime idéal du *Sillon* aura tentés et qui consentiront à se donner eux aussi à la Cause.

Ici se place l'objection classique. Nous avons, tu t'en souviens, souvent rencontré quelques-uns de ces admirables prêtres de campagne, et nous leur avons demandé d'organiser des groupes d'études. La réponse était toujours la même : « Je le voudrais bien, mais je n'ai pas les éléments et c'est bien

difficile. » Non ce n'est pas si difficile que cela. Mais beaucoup de nos amis s'imaginent qu'on organise un cercle d'études comme on fonde un patronage. Il faut, croient-ils, beaucoup de jeunes gens. Plus leurs groupes seront nombreux, mieux ils croient avoir agi : selon moi ils se trompent. Notre but, au *Sillon*, c'est surtout de former des élites. Si donc tu peux trouver autour de toi, pour commencer quatre ou cinq jeunes gens fermement résolus *à aller au Vrai avec toute leur âme*, tu as tout ce qu'il faut pour faire de bonne besogne.

Vous vous réunirez, peu importe où, une fois ou deux la semaine, et là, sans bruit, sans fracas, vous accomplirez d'abord la réforme de vous-mêmes, qui est nécessaire, avant de pouvoir affronter celle des autres. Vous lirez l'Évangile, le *Sillon*, notre chère petite revue de Bretagne, et vous les lirez, non pas en dilettante, en curieux, mais avec l'intention d'en tirer quelque chose. Vous accomplirez ce travail pendant des semaines, des mois s'il le faut, sérieusement et tenacement. Puis un jour, bien formés, bien préparés, ayant véritablement ce que, nous autres, nous appelons une mentalité, vous vous étendrez et alors, mais alors seulement vous vous lancerez dans les œuvres, et vous ferez faire aux autres ce que vous aurez fait.

Le véritable rôle du cercle d'études n'est peut-être pas tant d'initier nos camarades à la recherche de la solution des grands problèmes sociaux, que de les préparer à être avant tout des hommes solides, des chrétiens prêts à vivre intégralement le Christ. Beaucoup s'imaginent que le cercle d'études doit s'affirmer, dès le commencement, comme un instrument de propagande et d'action extérieure. « Avant tout, faisons des œuvres », s'écrient-ils. Mais s'ils n'y sont pas préparés par une vie intérieure intense, par une formation profonde, toute

leur action ne sera que clinquant et leurs œuvres elles-mêmes, en supposant qu'ils réussissent à en fonder, ne seront pas viables. Certes il ne faut pas les négliger, ces œuvres extérieures, mais il ne faut les aborder, si l'on veut qu'elles réussissent, qu'après une très longue préparation. Ce ne sont pas elles qui font vivre le cercle d'études, c'est lui qui doit les vivifier quelquefois, hélas ! l'on s'y trompe. En suivant les vieux errements, on ne s'aperçoit pas qu'un jour viendra où les jeunes gens n'étant plus poussés par quelqu'un, n'ayant plus d'entraînement, ne feront rien. Livrés à eux-mêmes, ils reprendront la vie banale de tout le monde et ne seront pas des apôtres, de vrais chrétiens sociaux.

A côté de cette initiation au métier d'homme vient la question travail. Eh bien, toi, tu feras profiter tes jeunes camarades de tes connaissances et à ces réunions tu leur apprendras ce qu'il faut qu'ils sachent, t'inspirant des milieux où ils auront à vivre et des nécessités de l'heure présente.

Voilà, mon ami, les quelques idées qui me sont venues. Je te les envoie, puissent-elles t'aider un peu ! Mais surtout, je t'en prie, pas de découragement. La vie d'ici, que tu regrettes, tu la referas là-bas. Certes, la lutte est rude quelquefois, mais tu as pour t'aider, si tu te trouves trop seul, le grand Ami de la Croix, *Celui qui toujours demeure*. Tous tes frères du *Sillon* pensent à toi, on s'aime trop vois-tu, chez nous, pour s'oublier si vite. Nous t'encourageons et nous prions.

Que Dieu nous garde, mon Jacques, et Notre-Dame !

MICHEL



EFFORTS ET SUCCÈS

À la suite du Congrès de Brest (avril 1903), les cercles d'études se sont multipliés dans le Finistère ; ceux qui existaient se sont mieux organisés et ont manifesté leur vitalité dans le champ de l'action sociale.

À Brest le cercle des Jeunes de Saint-Louis compte à lui seul cent-dix membres, quarante-cinq membres actifs, ayant présenté un rapport et soixante cinq aspirants. Ce chiffre peut paraître excessif, mais notre directeur tient essentiellement à ce que les patronés entrent au cercle d'études en quittant les bancs de l'école ; c'est le moyen d'assurer leur fidélité au patronage.

Sans doute, tous les jeunes gens ne sont pas immédiatement du *Sillon*, mais ils y entrent peu à peu, l'esprit du *Sillon* les pénètre lentement, pour en faire de bons soldats de la Cause. Et lorsqu'un camarade, à nos réunions, rend compte de la Revue, lorsqu'il commente l'ardente parole de Marc, tous ces jeunes gens entrent véritablement en communication avec l'âme du *Sillon*.

Inutile d'insister sur la méthode de travail ; c'est celle usitée dans la généralité des cercles, à savoir : prière, lecture d'un passage de l'Evangile, suivie d'un petit commentaire au point de vue social, procès-verbal de la séance précédente, rapport d'un membre du cercle, discussion et objections, communication des nouvelles reçues des anciens membres du *Sillon* et des autres cercles du Finistère, prière.

Le tableau des conférences est dressé dès le début de l'année, afin de permettre aux jeunes gens de préparer de loin leur travail et de se documenter sérieusement.

Nos conférences roulent alternativement sur des sujets d'économie politique et sociale, des questions scientifiques et historiques.

Tous les mardis, les aînés du cercle se réunissent pour étudier les questions purement religieuses. Tout en suivant un programme, ils s'efforcent surtout de trouver les meilleurs arguments à opposer aux objections courantes, adaptant toujours leurs réponses au milieu dans lequel ils vivent. Par là se fait un effort sérieux de pénétration du christianisme dans la masse abusée des ateliers et des bureaux.

Enfin plusieurs parmi les meilleurs ont décidé de former une Jeune Garde ; dans un commerce plus fréquent et plus intime avec le

Maître divin dans l'Eucharistie, ils acquerront cet esprit d'apostolat, cet esprit de dévouement absolu à la Cause qui est celui des Jeunes Gardes du *Sillon*.

Saint-Martin et Recouvrance possèdent aussi deux cercles d'études dont les réunions sont bien suivies. L'un des cercles de Saint Martin gère une coopérative de consommation très prospère.

Le Patronage des Carmes abrite un cercle d'études très vivant et très actif.

Dans la banlieue de Brest nous avons Saint Pierre-Quilbignon et Saint-Marc, dont les cercles, jeunes encore, suivent courageusement leurs aînés.

Tous les trois mois, ces cercles se réunissent en une sorte de Congrès où il est rendu compte des travaux accomplis pendant le trimestre écoulé ; après un échange d'idées, suit généralement une conférence dont l'auteur est pris alternativement dans chaque cercle.

Nous espérons prochainement faire participer en quelque sorte à nos travaux nos camarades des cercles éloignés de Brest. Nous établirons des questionnaires dans le genre de ceux envoyés chaque trimestre par le *Sillon* : nous les adresserons à chacun des cercles du département et même dans les patronages qui n'ont pas encore de cercle, en les priant de nous renvoyer leurs réponses avant la réunion générale. Le compte-rendu sera envoyé à *L'Ajanc*. De cette façon nous rendrons nos réunions plus intéressantes et le mouvement des cercles d'études s'étendra plus rapidement.

Il n'est guère de localité importante dans le Finistère qui ne possède son cercle d'études. Et ces cercles suivent bien l'orientation générale du *Sillon* ; les camarades ne s'arrêtent pas à l'étude purement spéculative ; l'étude pour eux aboutit à l'action, à l'organisation de la démocratie par les mutualités et les coopératives.

Et c'est ainsi que dans tous les coins de notre Finistère, monte une jeunesse ardente qui prend de plus en plus conscience de son catholicisme, qui veut le vivre intégralement et qui, au milieu des tristesses présentes, prépare dans l'obscur et fécond labeur les revanches de demain.

LUDO.



AU TRAVAIL

L'an dernier, il avait été décidé, au Congrès de Brest, que les Cercles d'Etudes de Bretagne tiendraient leurs prochaines assises les dimanche et lundi de la Pentecôte à Rennes. Pour diverses raisons nous avons dû reculer l'époque de ce congrès, et nous avons cru préférable de le faire à Saint-Malo-Saint-Servan.

Je sais que tous les camarades des cercles d'études et tous nos amis se préparent; je me permettrai cependant de revenir sur des points essentiels afin que rien ne soit négligé, que tous s'y donnent avec plus de dévouement encore.

Le programme comporte l'étude des caisses Raiffeisen, on ne pouvait mieux choisir, l'organisation prompte du crédit populaire étant nécessaire en Bretagne.

Tous ceux qui possèdent quelques économies désirent avant tout les placer en lieu sûr : caisses d'épargne, rentes sur l'Etat, etc. Mais ces capitaux ne restent pas dans le pays qui les a produits et ainsi ne peuvent être une source de richesse pour les habitants. Il arrive donc que l'ouvrier dans certains moments difficiles, faute de ne pouvoir trouver une somme qu'il rendrait dans la suite en prélevant chaque quinzaine quelques francs sur sa paye, se trouve à la merci de créanciers qui veulent être implacables et d'usuriers plus ou moins dissimulés. Il arrive encore qu'un cultivateur intelligent et travailleur, mais qui a le grave défaut de ne pas être riche ne peut améliorer sa terre, augmenter son cheptel ni acheter les machines perfectionnées parce qu'il ne peut emprunter à des conditions avantageuses.

Aussi beaucoup se sont préoccupés de cette question si intéressante et ont voulu créer des sociétés pouvant mettre des capitaux à la disposition des cultivateurs, des artisans, des ouvriers, voire même des pêcheurs. Parmi ces sociétés de Crédit, la Caisse Raiffeisen fondée en Allemagne, et adaptée aux exigences de notre législation par M. Louis Durand de Lyon qui s'en est fait l'ardent propagateur en France, peut, grâce à la simplicité de son fonctionnement, rendre les plus éminents services à toutes les catégories de travailleurs.

La Caisse rurale permet aux cultivateurs d'augmenter leurs bénéfices, d'arriver à l'aisance et même à la propriété. A la ville l'artisan et l'ouvrier peuvent le premier se procurer des instruments de travail et tous les deux emprunter pour se tirer d'un mauvais pas ou bien

encore avec l'aide de la Caisse ouvrière arriver à la propriété. Enfin les marins, grâce à elle et à l'association, acquerront les engins de pêche, le jardin ouvrier, la maison et même un champ.

Ces quelques lignes suffisent pour montrer l'importance du Crédit populaire et son opportunité dans la crise économique que tous les travailleurs traversent (1).

S'il importe que nous ayons tous une connaissance approfondie du sujet, il faut aussi que les camarades des groupes et tous nos amis envoient aux rapporteurs le résultat de leurs études et de leurs observations. Les rapporteurs sauront mettre en lumière les idées fécondes; les initiatives heureuses, et ainsi nous pourrons nous instruire nous aider, nous grouper, et les efforts qui ont pu être stériles ou qui pourraient être vains, seront nécessairement couronnés de succès (2).

Enfin, il faut que tous nous allions au Congrès, où, pendant deux jours, nous serons en contact intime avec ceux qui ont fondé le *Sillon*.

Nous entendrons leur parole, nous communierons à leurs pensées, nous sentirons la vraie vie du *Sillon* monter en nous et cette vie n'est autre que la vie du Christ elle-même. C'est l'œuvre essentielle; que sert de connaître le fonctionnement des caisses Raiffeisen si nous n'avons pas ce qui anime? Nous nous mêlerons aux camarades de de Paris, nous apprendrons à connaître l'amitié du *Sillon* et puis-
t-on dire de nous ce qu'on disait des premiers chrétiens : « Voyez comme ils s'aiment »!

Camarades et amis du *Sillon* de Bretagne, faisons tous notre devoir pour la préparation du Congrès; donnons y tout notre dévouement, que pas un ne manque à l'appel les 14 et 15 août. Ouvriers, employés, cultivateurs, marins, séminaristes, prêtres, collégiens et étudiants, mettez-vous tous encore avec plus d'ardeur au travail. Que le Congrès de Saint-Malo-Saint-Servan soit le digne couronnement d'une année bien remplie et le prélude de nouveaux succès pour le *Sillon* tout entier.

P. DUBOIS.

(1) Les cercles d'études ne sont pas obligés de fournir un rapport sur chaque question, mais seulement sur la cause qui les intéresse. Tous les rapports particuliers devront être envoyés avant le 25 juillet. Les rapporteurs généraux sont : 1° Pour le mouvement des cercles d'études en Bretagne, M. O. Perrot, 6, rue de l'Hatchebire, Brest; 2° pour les caisses rurales, M. l'abbé Thomas, vicaire à Saint-Donatien Nantes; 3° pour les caisses ouvrières, M. Dubois, au *Sillon*, 45, rue Saint-Melaine, Rennes; 4° pour les caisses maritimes, M. Saint-Mieux, 2, rue Mautperts, Saint-Malo.

Pour renseignements complémentaires ayant trait à l'organisation matérielle

Quelle pourrait être la solution de la question ouvrière

Ce titre peut paraître ambitieux ; mais tenter l'ascension de la montagne, ce n'est pas dire qu'on atteindra le sommet.

Les causes de la question ouvrière sont multiples. Il est certain que si l'idée chrétienne, avec les conséquences pratiques qu'elle comporte, était acceptée dans une mesure suffisante et par les représentants du capital et par les représentants du travail, le conflit qui s'agit sous nos yeux perdrait singulièrement de son acuité. Souvent on signale l'action des meneurs et ce n'est pas sans raison. Le meneur politicien révolutionnaire envenime les situations les plus simples et lance, sans hésitation, ceux qui le suivent à la poursuite de buts irréalisables. D'un autre côté, les progrès scientifiques ont amené une transformation économique considérable, et, en présence de l'état de chose nouveau, créé par le développement de la grande industrie, il a manqué une institution-tampon qui aurait empêché les relations entre patrons et ouvriers de s'altérer profondément.

Tout cela est vrai, mais pour résoudre ces différentes difficultés, il faut commencer par se demander si la justice n'est pas violée à l'égard du travailleur car, s'il en est ainsi, l'idée chrétienne n'est pas respectée, l'action des meneurs acquiert par cela même une influence dangereuse, et il ne peut être question d'union entre les éléments divers du monde du travail que dans le respect absolu des droits de chacun.

du Congrès, s'adresser à M. l'abbé Populaire, 7, rue du Port-Trichet, Saint-Servan.

(2) Livres à consulter : *Les Syndicats agricoles et leur œuvre*, par le comte de Rocquigny ; *Agriculture, législation nouvelle*, par F. Carville (Paris, Guillaumin et C^{ie}) ; *Le crédit agricole en France et à l'étranger*, par Louis Durand. On trouve également chez M. Louis Durand, 97, avenue de Saxe, Lyon, une brochure intitulée *la Caisse rurale, la Caisse ouvrière et Un manuel pratique à l'usage des fondateurs et administrateurs*. De plus, M. Durand est à la disposition de ceux qui voudront lui demander des renseignements moyennant un timbre de 0 fr. 15.

L'Action populaire a publié les tracts suivants : *Le pêcheur de sardine*, *L'association nécessaire*, *Une caisse rurale*.

Certes, la situation de l'ouvrier s'est améliorée depuis cinquante ans, non seulement si on considère les salaires pris isolément, ce qui serait une méthode de raisonnement tout à fait vicieuse, mais si on les rapproche du coût de la vie, rapprochement qui peut seul donner un résultat exact. Toutefois, cette amélioration est peu de chose lorsqu'on la met en présence de l'immense accroissement de richesse qui, au cours de la même période, s'est produit dans notre pays, de telle sorte que, malgré ce tout petit progrès, il est vrai de dire que, au cours de ces cinquante années, l'injustice sociale dont l'ouvrier est la victime est allée en s'aggravant.

Si, en effet, la fortune publique s'est développée dans la proportion de 1 à 10 et si la condition de l'ouvrier est passée seulement de 1 à 2, il en résulte que le fossé existant entre capitalistes et travailleurs est devenu ainsi un abîme, et que l'ouvrier obtient de moins en moins dans la production de la richesse le légitime profit qui doit lui en revenir.

L'ouvrier n'a pas sa part dans la richesse dont il est le principal facteur, telle est l'affirmation grave qui doit servir de point de départ à notre essai, et si quelques-uns la trouvent risquée, nous nous contenterons de la mettre sous le patronage de Léon XIII qui, dans son *Encyclique sur la condition des ouvriers*, dépeint et flétrit, dans les termes que l'on sait, le joug presque servile imposé par un petit nombre de riches et d'opulents à l'infime multitude des prolétaires.

Non, l'ouvrier n'a pas seulement à subir, comme cela se produira toujours, des injustices individuelles ; c'est l'ensemble du régime économique actuel qui le livre à la merci de la cupidité, d'une concurrence effrénée, et c'est à cette misère imméritée qu'il convient d'apporter des remèdes prompts et efficaces.

Or, si l'ouvrier n'a pas sa part, que les savants dissertent à l'écriture, que tous les remèdes sociaux soient mis à l'étude par les plus doctes, il n'y a qu'un moyen de mettre fin à cette injustice, c'est de commencer par donner à l'ouvrier la part de richesse qui lui manque. C'est, comme on le voit, tout ce qu'il y a de plus simple.

Tout ce qu'il y a de plus simple à dire. Mais la réalisation ne va pas toute seule. Comment se comportent ceux qui ont voulu y arriver ?

Ils ont créé les syndicats ouvriers, et ces syndicats ont obtenu, comme augmentation de salaires et comme diminution des heures de travail, un certain résultat, qu'il convient de ne pas contester.

Ce résultat aurait été bien plus grand si les syndicats étaient restés purement professionnels, laissant de côté la politique et les chimères collectivistes. Et, cependant, même si ces conditions étaient remplies, le syndicat peut-il accomplir par ses seules forces l'œuvre de justice vers laquelle tendent nos efforts ? Il paraît impossible de le soutenir.

Combien, en effet, il est difficile de réunir les ouvriers en syndicats ! Combien peu de syndiqués par rapport au nombre de ceux qui devraient l'être ! Combien peu de professions organisées d'une façon convenable ! Et même dans celles où cette organisation existe, la grève des mécaniciens d'Angleterre n'a-t-elle pas démontré que la force syndicale ouvrière sera toujours inférieure à la force capitaliste, lorsque celle-ci est arrivée au maximum de vitalité que lui donne l'union puissante de ses membres ? Quand la force syndicale ouvrière l'emporte, au prix de quelles luttes et de quelles batailles ? Ces luttes et ces grèves, qui attisent les haines et qui sont comme une sorte de guerre sociale, ne sauraient constituer un état normal, celui que nous rêvons et dans lequel la justice et la paix pourront s'embrasser.

Si le syndicat ouvrier n'apporte pas par lui-même le remède que nous cherchons, où sera-t-il ?

Les uns font appel à la violence, mais, outre que notre devoir de catholiques est de réprouver un pareil moyen, la violence, si elle peut obtenir sous l'empire de la peur quelques concessions pratiques, se retournera d'une façon inévitable contre ceux qui l'emploient ; l'opinion publique ira toujours à l'encontre de ceux qui ont recours à un semblable procédé, et sans l'opinion publique, sans le législateur qui en est l'écho, il va nous être aisé de montrer que les syndicats ne peuvent rien.

Faut-il compter sur la coopération ? La coopération est assurément la plus belle de toutes les solutions du problème social, puisqu'elle consiste à réunir dans les mêmes mains le capital et le travail.

C'est peut-être la solution de l'avenir. Seulement sa marche en avant est forcément très lente, et, en attendant, on ne peut laisser le monde du travail en proie aux chocs terribles qui se produisent dans son sein. Il est nécessaire de les prévenir ou tout au moins de les amortir. C'est tout ce que nous cherchons à faire. Et puis, que deviendra la coopération en face de la concentration des capitaux et des trusts qui se forment de divers côtés ? Nous l'ignorons. Dès maintenant, il est donc indispensable d'aviser aux mesures voulues pour que le travailleur ne soit pas écrasé dans la lutte pour la vie.

Au point où nous en sommes, et comme dernière solution à envisager, il ne nous reste plus que l'Etat.

L'Etat a la force, c'est certain, mais l'Etat, dès qu'il intervient, est, la plupart du temps, incompetent, maladroit et brutal. Inutile d'insister sur les dangers, les faiblesses, les limites de son intervention. C'est un lieu commun de dire que cette intervention est souvent un mal, même lorsqu'elle est un mal nécessaire.

Voilà donc les idoles jetées par terre. Nous avons parcouru tous les remèdes qu'on nous offre et nous les avons successivement reconnus ou insuffisants ou stériles. Maintenant, il s'agit de bâtir.

Simple réflexion préliminaire. D'après ce que nous avons dit plus haut, les syndicats ont la compétence et l'Etat a la force. Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'allier ces deux puissances ? L'Etat pourrait favoriser les syndicats, leur procurer des avantages. Il pourrait aussi leur accorder une délégation de pouvoirs, c'est-à-dire se décharger en leur faveur d'une partie de la mission de justice qui lui incombe et pour l'exécution de laquelle il se reconnaît incompetent.

Si nous reprenions l'examen de cette question à la lumière des faits, en nous inspirant de l'esprit et de la méthode du *Sillon* ?

L'ouvrier qui fait grève, parce qu'il trouve que la justice est à son égard, que réclame-t-il ? Quel but veut-il atteindre ? Ses revendications roulent toujours autour de deux questions : un tarif de salaires, un règlement du travail.

Pourquoi donc ces deux questions sont-elles si pénibles à résoudre ? Pourquoi ne donnent-elles que des solutions momentanées à la suite d'une grève et en attendant la suivante ?

La pratique va nous révéler les causes de cette situation. Des ouvriers ont fait grève ; ils avaient tort ou ils avaient raison. Finalement la sagesse l'a emporté ; les délégués des patrons et des ouvriers se sont abouchés ensemble ; ils ont signé une convention, vidé les conditions du travail arrêtées pour la profession ; elles l'ont été par des hommes dont la compétence ne saurait être contestée et qui représentent les deux intérêts en présence ; il semble que désormais un conflit collectif n'est plus possible.

Eh bien, pas du tout. Les conditions du travail, telles qu'elles avaient été fixées, sont violées, peut-être par les patrons ; peut-être par les ouvriers, souvent par les deux parties, et elles continueront à l'être, jusqu'à ce qu'il se produise une nouvelle grève.

Pourquoi donc cela ? C'est que par une dérision étrange de notre

législation, la convention collective qui a été signée entre patrons et ouvriers n'a pas de valeur légale, ou si peu que ce n'est pas la peine d'en parler. Cherchez dans nos Codes et dans toutes nos lois ce qui concerne ce contrat et vous ne trouveriez rien. Le législateur l'ignore ou manque de sanction.

Si la convention collective est violée, qui a le droit de réclamer ? Personne. Ce n'est pas le syndicat, la Cour de Cassation l'a jugé. « *Si des ouvriers syndiqués ou non, a dit cette Cour, ont accepté des « salaires intérieurs au tarif convenu, le syndicat ne peut pas se plaindre.* » De quoi se plaindrait-il ? Est-ce que les patrons ne sont pas libres de faire telles conventions individuelles que bon leur semble ?

Et quant aux ouvriers qui ont passé ces conventions individuelles, à plus forte raison leur dira-t-on : « Vous avez accepté ces conventions qui dérogent au tarif et aux conditions du travail du métier, de quoi pouvez-vous vous plaindre ? C'est votre convention individuelle qui l'emporte sur la convention collective. »

Dès lors, n'avions-nous pas raison de dire : cette convention collective ne signifie rien. C'est un zéro à la gauche d'un chiffre. Comment veut-on alors que la situation de l'ouvrier s'améliore et que la paix sociale s'établisse ? Il n'y a pas de conciliation qui soit possible, il n'y a pas d'arbitrage qui soit durable. S'il en est ainsi, le remède apparaît bien simple à côté du mal. Il faut et il suffit que le contrat collectif de travail figure dans nos codes comme tous les autres contrats avec une réglementation appropriée ; il faut, tout au moins, qu'il lie tous ceux qui l'ont passé ou qui ont été représentés lors de sa passation ; il faut que les conditions ainsi fixées aient une valeur légale, que les syndicats et les parties aient le droit d'en exiger l'accomplissement.

Quoi de plus simple de dire : ces questions qui échappent à la compétence du législateur seront réglées par les intéressés, mais il est nécessaire pour cela que les intéressés aient le droit légal de les régler ce qu'ils n'ont pas à l'heure actuelle.

N'est-ce pas dans ces conditions que nous avons le plus de chances de nous trouver en présence d'un contrat juste et humain ? Mais, voyons bien la conséquence ; une fois la convention collective admise comme ayant une valeur légale, tous ceux qui sont liés par cette convention collective ne sauraient y déroger par une convention spéciale. En d'autres termes la convention individuelle contraire à la convention collective sera nulle de plein droit. Et pour préciser davantage : l'ouvrier aura droit au salaire du tarif, alors même qu'il serait convenu d'un autre prix.

Que cela chiffonne un peu nos idées libérales modernes, c'est possible, mais il n'y a pas d'autre moyen, si l'on veut éviter les grèves à jet continu et si l'on veut que l'amélioration du sort de l'ouvrier devienne une réalité et non pas un thème à phrases creuses et ronflantes.

(A suivre.)

Paul THOMAS.

La Vie du Sillon en Bretagne

Un mois s'est écoulé depuis la naissance de cette Revue et voici que de toutes parts nous arrivent des encouragements et même des félicitations. Tout en remerciant bien cordialement nos amis de leurs nombreuses marques de sympathie, nous pouvons dire en toute sincérité que nous nous y attendions un peu, cependant, nous devons ajouter que le succès dépasse toutes nos espérances, et qu'en face de cette poussée de vie qui s'est manifestée brusquement à nous, nous avons vu se soulever un coin du voile sombre, qui s'étalait devant nos yeux. Vivifiés par ce rayon de soleil qui est venu nous éclairer, nous avons senti s'accroître notre confiance, nous avons cru plus vivement en l'avenir.

Depuis longtemps, il est vrai, nos camarades des divers « Sillons » de province possèdent un organe où ils peuvent échanger leurs idées ; la Bretagne toute entière attendait le sien avec impatience, et voilà que l'activité de nos camarades, a donné naissance à cette modeste Revue, à laquelle, nous n'en doutons pas, tous voudront apporter leur part de labeur.

Et, alors, Camarades de Bretagne, nous ne serons plus les uns pour les autres des inconnus, mais des amis, des frères. Vivant la même vie, nous ne nous ignorerons plus, nous marcherons ensemble dans la route fraternelle, nous nous rendrons compte de nos efforts, nous travaillerons mieux, chacun pouvant profiter de l'expérience déjà acquise par ses camarades. Nous sentirons plus vivement cette profonde et

Un succès.

Opportunité.

Heureuses conséquences.

indissoluble amitié du « Sillon » qui ne cesse de surprendre et d'étonner tous ceux qui nous entourent.

Constance
dans l'effort.

Tous ces avantages Camarades, nous les partagerons ensemble. Nous nous sommes donnés à la Cause, et la parole d'un Breton n'est pas un vain mot. Ou nous appelle souvent « Bretons têtus ». Eh bien oui ! Nous serons têtus, nous le serons dans l'accomplissement de tout ce qui concerne le service de la Cause, nous saurons aller s'il le faut jusqu'au sacrifice de nous-mêmes et soyez assurés camarades que nos efforts ne seront pas sans succès.

Difficultés
possibles.

Certes, nous n'y arriverons pas du premier coup, sans lutte, sans rencontrer aucun obstacle. Une tentative comme la nôtre ne se fait pas du jour au lendemain, peut être, même ne la verrons nous pas aboutir. Dieu est le Maître de nos destinées. Mais tout au moins nous aurons fait notre devoir, tout notre devoir et nous aurons conscience de n'avoir pas perdu notre temps.

L'esprit
de sacrifice.

Et, si parfois les épreuves que nous avons à supporter nous paraissent trop rudes, trop pénibles, ne nous laissons pas aller au découragement, mais jetons un regard vers notre Christ, vers Celui qui a tant souffert pour nous. En face de cette grande douleur, la nôtre nous paraîtra bien petite et bien légère, et alors au lieu de nous effrayer de cette souffrance, au lieu de nous en irriter nous l'aimerons, nous serons heureux de souffrir pour Celui qui nous a aimé jusqu'à se sacrifier pour nous.

Et voyez-vous camarades, cette souffrance est nécessaire. Pour bien servir la Cause il faut l'aimer, et pour bien l'aimer je dirai qu'il faut souffrir pour elle. Il faut que dans vos Cercles d'études vous cherchiez à développer en vous l'esprit de sacrifice, de dévouement, d'abnégation, à acquérir cet esprit à la fois démocratique et chrétien qui doit être dans l'âme de tous ceux qui se disent être du *Sillon*. Quand vous posséderez cela vous aurez tout. Vous aimerez la Cause car vous vous serez donnés tout entier et vous ne reculerez devant rien pour vous mettre à son service. Et pénétrés par la vision constante du Christ vous sortirez

de la lutte d'hier mieux trempés, mieux préparés pour soutenir les luttes de demain.

Si maintenant nous jetons un regard sur l'œuvre de nos camarades dans le mois qui vient d'écouler nous constatons avec plaisir qu'ils ne sont pas restés inactifs.

A Rennes.

Signalons tout particulièrement à l'attention des ecclésiastiques qui lisent cette Revue, l'initiative prise par M. l'abbé Laizé, vicaire à Notre-Dame. Non content de travailler avec notre ami Frédouët à la prospérité du groupe Notre-Dame, M. l'abbé Laizé a eu l'heureuse idée de réunir chez lui un certain nombre d'enfants de 12 ou 13 ans et de constituer un petit cercle d'études. Vous allez peut-être me dire : mais cette œuvre n'est pas durable comment pouvez-vous être assez naïf pour croire que des enfants de cet âge puissent s'astreindre à passer une partie de leur après midi du jeudi, la seule qu'ils aient de libre durant la semaine, le dimanche excepté, dans une salle d'études quelconque.

Un exemple
à suivre.

Et cependant camarades, il faut bien vous dire que la chose n'est pas impossible, M. l'abbé Laizé l'a réalisée et d'autres peuvent le faire après lui. Au nombre de cinq ou six au début, nos petits camarades ont vu leur nombre s'accroître de plus en plus, et à l'heure présente le groupe de « l'Amitié » compte plus de vingt membres.

Le groupe
de « l'Amitié ».

Comme dans nos cercles d'études du « Sillon », la plus grande initiative est laissée aux membres du groupe. L'aumônier est là aux réunions *à titre de simple conseiller*. Oh je sais très bien que sur ce point, beaucoup de nos amis ne partagent pas notre manière de voir, mais quoiqu'il en soit nous la croyons bonne et désirons non seulement la conserver, mais la répandre autour de nous. Comment, en effet, arriverons-nous à développer dans chaque individu, l'esprit d'initiative et le sentiment de la responsabilité ; comment formerons-nous des citoyens conscients de leurs devoirs, si nous les empêchons de penser et d'agir par eux-mêmes.

Une méthode
d'éducation.

Jusqu'à présent, ceux qui se sont occupés des œuvres de jeunesse ont eu l'habitude de tout centraliser entre leurs mains, si bien que le jour où celui qui avait

assumé la direction de l'œuvre disparaissait, les jeunes gens habitués à suivre le mouvement devenaient un corps sans âme et ne tardaient pas à se disperser. Tout était à recommencer.

M. l'abbé Laizé a vu le danger et a su le tourner ; les résultats obtenus ont dépassé toute espérance. A lui et à nos jeunes amis, ouvriers de l'avenir, nous disons : courage et confiance.

A Saint Malo, nos camarades du cercle Châteaubriant ont fondé, il y a de cela quelques mois, en plein quartier ouvrier, une bibliothèque populaire vraiment digne de ce nom et qui durant l'hiver a rendu à la population malouine de réels services.

Je me souviens d'avoir vu cette bibliothèque quelques semaines avant son ouverture. Un rez-de-chaussée au plancher raboteux, aux murs tapissés d'affiches multicolores ; puis, au fond de l'appartement, deux ou trois rayons supportant tout au plus quatre-vingts volumes, tel était le local qui fut ouvert au public.

Aujourd'hui, grâce aux efforts de nos camarades et à la générosité de quelques donateurs, la *Bibliothèque populaire* possède plus de six cents volumes.

Le Cercle d'études sociales dirigé par nos amis MM. l'abbé Vicairé et Daniel le Hire est en ce moment des plus prospères. Plus de vingt jeunes gens assistent assidument à toutes les réunions qui ne manquent d'être intéressantes, si nous en jugeons par la liste des sujets étudiés au cours du mois dernier et que nous avons sous les yeux. Là encore nos camarades ont voulu extérioriser leur action, ils ont voulu faire partager aux autres les fruits de leurs travaux. C'est ainsi que le 20 juin le camarade Herry donnait une conférence sur l'idée de Dieu devant un auditoire d'environ 300 personnes et que notre ami M. l'abbé Vicairé fondait à Morlaix il y a quelques semaines cette œuvre admirable des jardins ouvriers, œuvre à la fois pratique et féconde en résultats.

Quoi de plus doux et de plus reconfortant que ces veillées où l'on se retrouve tous unis pour prier sous le regard du Christ. Aussi je ne crois pas trop m'avancer

Une
bibliothèque
populaire

A Morlaix
Conférence
Jardins ouvriers

A Rennes.
Une veillée
d'armes.

en affirmant que ceux de nos camarades qui ont assisté à cette mémorable nuit du 11 au 12 juin en garderont longtemps le souvenir.

De bonne heure, aussitôt après le repas du soir, nous voyons arriver au *Sillon* nos camarades ; tous sont recueillis, silencieux et conscients de la grandeur de l'effort qu'ils vont accomplir sur eux-mêmes, de la fatigue qu'ils vont s'imposer, mais heureux de pouvoir l'offrir au Maître bien aimé. La veillée ne doit commencer qu'à dix heures. En attendant, l'un de nous lit l'Evangile et des articles du *Sillon*.

Dix heures sonnent, le moment solennel est venu. Nous quittons le local du *Sillon* et nous franchissons rapidement l'espace qui le sépare de l'église Notre-Dame. Le ciel est parsemé d'étoiles et semble partager notre bonheur.

Nous voici pénétrant sous les voûtes sombres de l'Eglise ; une profonde émotion nous saisit, nous savons tous que le Maître est là dans son ostensor d'or, qu'Il attend notre visite. Nous amortissons le bruit de nos pas, de peur de troubler le religieux silence qui nous environne.

Nous arrivons enfin dans l'humble chapelle où nous allons passer la nuit. M. l'abbé Chesnais nous adresse quelques mots émus sur le *Sillon*, sur son but et sur les moyens de l'atteindre. Il insiste sur l'effort que nous devons accomplir pour arriver à la réforme de nous-mêmes. Puis ce sont des chants, des prières qui se succèdent...

Onze heures... un de nos camarades est là, prosterné au pied de l'autel et donne lecture de l'acte de consécration du *Sillon Rennais* au Sacré Cœur :

« ... Nous voulons, nous consacrant à votre cœur, brasier de charité, vous proclamer notre Souverain Seigneur, le seul maître de nos affections et de nos personnes... Passant le chemin de la vie, nous vous avons considéré, très doux Maître, nous avons compris qu'aucune douleur n'était comparable à la vôtre... nous venons pleins de bonne volonté, nous vivons souvent dans la souffrance ; notre *Sillon*, nous le traçons avec peine, mais nous voulons après vous porter notre croix pour vous soulager...

Avant
la veillée.

Allocution.

Un acte de foi.

... Nous vous faisons le sacrifice entier et absolu de nous mêmes. Acceptez-le et rendez-nous dignes d'être vos serviteurs, vous notre force, notre consolation. »

Minuit : à ce moment le sommeil commence à nous gagner. Nous parcourons successivement les quatorze stations du chemin de la Croix.

La messe.

Deux heures du matin... le prêtre monte à l'autel et dans quelques instants nous allons prendre part au divin banquet .. Deux heures et demie : c'est maintenant chose faite. Jésus est descendu en nous, nous avons mangé sa chair, nous avons bu son sang...

Après la veillée

Trois heures..... notre veillée à pris fin, nous sommes tous réunis sur le seuil de l'église, un peu fatigués, il est vrai, mais heureux d'avoir peiné un peu pour la Cause et nous nous séparons avec, au fond du cœur, l'intime persuasion d'avoir contribué au succès d'un ou de plusieurs de nos camarades, d'avoir peut-être ramené une âme à Dieu.

Comment au cours de cette causerie ai-je pu être amené à vous causer de toutes ces choses ? Je l'ignore. Mais n'est-ce pas, Camarades, vous ne m'en voudrez pas, il est si doux de parler de ce que l'on aime et le Christ n'est-il pas notre unique amour ?

René MALO.



EXPOSITION de Rennes
1897



PREMIER PRIX

MÉDAILLE D'OR

Muchet-Ballard

MARCHAND-TAILLEUR

2^{bis}, rue Motte-Fablet, 2^{bis}

RENNES



**Ne faisant que sur mesures
à des prix défiant toute con-
currence.**

LIVRAISON EN 24 HEURES

LE Fromage Breton

EST UN FROMAGE D'ÉTÉ
RECOMMANDÉ
POUR SA DIGESTION FACILE.
IL EST APPÉTISSANT
D'UN ODEUR
ET D'UN GOÛT AGRÉABLE.
ON LE TROUVE
DANS TOUTES LES BONNES
ÉPICERIES.
POUR LE GROS
S'ADRESSER AU FABRICANT :
M. RAVALET
A NOYAL-SUR-VILAINE
(ILLE-&-VILAINE)

Le Sillon de Bretagne

*Il faut aller au Vrai
avec toute son âme*

SUCCÈS ET RÉSULTATS

Voilà deux mots que l'on a l'habitude de rapprocher comme s'ils étaient liés par des rapports de cause à effet, et que l'on est même parfois tenté d'identifier.

Ne sommes-nous pas nous-mêmes souvent dupes de cette équivoque et n'en résulte-t-il pas pour notre action une cause de faiblesse? N'est-on pas porté à prendre pour des succès ce qui n'en est pas, à considérer comme efficaces des succès qui ne sont qu'apparents? Nous croyons que nos camarades auront tout avantage à se mieux rendre compte du genre de succès auquel ils doivent aspirer, et qui peut leur assurer de véritables et profonds résultats.

Le désir du succès ! le désir des succès faciles et prochains, c'est croyons-nous la cause des déviations de tant de mouvements qui promettaient d'être efficaces et qui portaient en eux des germes de fécondation de l'avenir.

Que de fois est-on tenté de chercher des succès apparents et faciles qui ne sont nullement en rapport avec le but véritable que l'on poursuit et qui, bien loin d'en être l'expression, ne font que le fausser et en éloigner la réalisation ! Ainsi certains s'étonnent qu'au *Sillon* nous ne nous préoccupions pas de faire un recensement général de tous nos amis, de tous ceux qui collaborent de près ou de loin à notre œuvre, afin de pouvoir frapper les imaginations superficielles par des nombres plus ou moins impressionnants. C'est qu'en somme cette question du nombre ne nous intéresse pas : nous ne sommes pas une fédération, ni une ligue ; et ce que nous considérons comme un succès, c'est de voir l'esprit du *Sillon* gagner quelques individus d'une région, puis s'épanouir lentement et normalement dans un ou plusieurs cercles d'études issus de l'initiative de ceux qui en ont compris toute l'opportunité, tout le sens démocratique, plutôt que de pouvoir compter sur un grand nombre de cercles renfermant des bonnes volontés passives, pour qui le cercle d'études apparaît comme une simple prolongation du patronage, fournissant l'occasion de retrouver à certains jours des camarades, de se distraire sainement et de s'intéresser de temps en temps à quelque question à l'ordre du jour.

De semblables cercles peuvent répondre à certains besoins et l'on peut se féliciter de leur multiplication. Mais nos amis ne sauraient prétendre avoir remporté un véritable succès pour le *Sillon*, si pendant leurs vacances, par exemple, ils

avaient travaillé à créer des œuvres de ce genre et y avaient réussi. Car ce succès, pour qui réfléchit, est d'un ordre différent de celui que nous poursuivons et nous considérerions comme plus fécondes quelques conquêtes individuelles. Le cercle d'études n'a, en effet, à nos yeux qu'une valeur propre très relative : c'est surtout un moyen ; tout son rôle, toute son importance sociale dépendent de l'esprit dont il est imprégné. .

Si quelques camarades ont été gagnés à la cause, ont compris l'esprit du *Sillon*, ils se rendront compte du caractère que doit avoir le cercle d'études, que c'est essentiellement leur œuvre, qu'il sera ce qu'ils le feront ; qu'en allant au cercle et en y travaillant ce n'est pas simplement une bonne œuvre qu'ils accomplissent, mais une œuvre de toute importance à leur point de vue personnel et par contre-coup au point de vue social ; — car ils se trouveront à même, au cercle d'études, de s'instruire, de fortifier leurs convictions, d'apprendre à les défendre. — Alors le cercle d'études réussira sans aucun doute et deviendra comme un foyer d'où rayonneront des œuvres de pénétration dans les milieux adverses et des œuvres sociales de toutes sortes, qui, inspirées de ce même esprit démocratique et catholique, seront des œuvres de transformation sociale et, comme telles, de pacification sociale.

Si vous êtes arrivé à bien faire comprendre à quelques camarades ce rôle du cercle d'études dans toute l'économie du mouvement du *Sillon*, soyez sûr que les discussions qui doivent suivre les conférences, (discussions souvent si difficiles à faire naître parce que l'on se fait une idée fausse du cercle et dont l'absence ou la réalisation factice mettent en jeu son avenir même), prendront naissance tout naturellement. Vous aurez

ainsi créé non un cadre dans lequel vous aurez fait rentrer des bonnes volontés, mais une force vivante qui sera capable de susciter la vie autour d'elle.

Lorsque donc vous voulez consacrer votre temps ou vos loisirs à travailler pour le *Sillon*, n'oubliez pas la nature des succès que vous devez rechercher. Rappelez-vous que le *Sillon* est avant tout un esprit, et que cet esprit, vous l'infuserez aux autres si vous en êtes déjà vous-même bien pénétré ; que le *Sillon* est une vie, que vous ne ferez vivre que si vous la vivez ; que le *Sillon* enfin est une amitié et que votre propagande devra s'exercer auprès des camarades non pas avec un ton d'enseignement ou un air de supériorité, mais en ne craignant pas de leur ouvrir tout grand votre cœur, de vous en faire de vrais amis, et cela se fera tout naturellement si vous avez le sens de l'apostolat, et si vous vous trouvez en présence d'un cœur généreux, car vous n'aurez de cesse et de repit que lorsque vous lui aurez fait comprendre la douceur ineffable et la force conquérante de votre foi.

Ne cherchez donc, au cours de votre action de propagande pendant cette période d'été, ni le succès du nombre, ni les succès apparents. Certes, si vous faites des congrès ou de grandes réunions, veuillez de toutes vos forces le succès de ces initiatives et le succès d'ordre spécial qui leur correspond ; mais, les moments d'enthousiasme collectif passés, reprenez le travail profond et lent avec une invincible ténacité et une inébranlable confiance, assurés que vous êtes d'y trouver le véritable succès et les vrais résultats.

Mais vous n'aboutirez pas, dira-t-on ? Mais votre action est trop lente. Mais vous ne verrez pas les résultats de vos actes : Laissez dire et répondez : qu'importe, nous ne sommes pas

les artisans de notre œuvre, mais d'une œuvre qui dépasse infiniment nos pauvres personnalités et leur durée. Ce n'est pas en quelques années qu'on libère des multitudes d'esprits de l'erreur et de l'ignorance, qu'on prépare les âmes et les cœurs à saisir la vérité et la force bienfaisante du Christianisme. Mais nous savons que cette œuvre se fera et nous demandons simplement au Christ d'en être les humbles ouvriers.

Charles D'HELLENCOURT.

L'Éternelle Vérité

Bien heureuse les cœurs purs ;

Ils verront Dieu.

Nous appartenons à une époque malheureuse, féconde en erreurs et en blasphèmes ; nous avons devant les yeux le spectacle saisissant d'une société ravagée par les doctrines du siècle, cherchant de tous côtés la Vérité perdue et les principes sacrés qui peuvent mettre un terme à ses angoisses pénibles et l'arracher aux terribles catastrophes qu'elle entrevoit dans l'avenir.

La créature a dit au Christ : Je ne te connais pas, je n'ai pas besoin de toi, je suis assez sage et assez forte ; réserve tes miracles pour les simples, garde tes enseignements pour les

faibles, présente ton hostie aux lèvres des tout petits. Elle veut avoir un Dieu plus neuf, une philosophie plus facile, elle voudrait être libre.

On a donné alors le nom de philosophie à l'absence de toute philosophie, car il faut le reconnaître : avec le christianisme on a perdu le précepte de toute morale sentie et raisonnée, on a perdu l'habitude de veiller sur soi-même. Mais le Christ crie toujours au fond des âmes. Aussi, l'ennui nous dévore, les passions nous égarent, dénués de volonté nous avons perdu la garde de nous-mêmes ; nous doutons même de notre existence, de notre passage sur cette terre.

Voilà où en est la société, voilà aussi pourquoi beaucoup sont accablés sous le poids de l'existence.

Et cependant nous devons considérer ce malheur des temps présents comme un hommage rendu à la vérité. Si en effet, l'humanité avait gaiement étouffé et perdu la foi sans gémir et sans blasphémer, elle aurait cru que Dieu n'était pas nécessaire à l'homme et alors Dieu ou l'homme n'existerait pas. Mais nous la voyons souffrir. Et toute cette douleur est un autel qui s'élève, c'est un hymne à la Vérité.

Certes à travers leurs souffrances les enfants du siècle ont bien conscience d'un Dieu courroucé, ennemi de l'homme et pour l'apaiser, lui offrent les larmes de leurs nuits sans repos, le sang de nos cœurs sans espoir. Ce nuage sombre qui voile la face de Dieu se dissipera ; on n'enterre pas la vérité sous des ruines. L'humanité peut tomber bien bas mais peu après elle reprend courage et se montre aussi ardente à rebâtir qu'elle le fût à détruire.

Quant à nous, Camarades, nous demanderons à Dieu de rallumer la lampe de la foi, nous chercherons à nous pénétrer et à pénétrer nos frères de l'esprit de l'Evangile de ces doc-

trines admirables, essence de la vie de l'âme. Grâce à cette nourriture solide, à cette morale toute tracée, ayant au fond du cœur la ferme volonté de tout sacrifier à l'amour et à la recherche de la Vérité, nous arriverons, soyez-en sûrs à atteindre un grand rassérèment de l'âme, une douce quiétude. Comment la pureté ne conduirait elle pas à ce résultat ?

Nous avons naturellement besoin de croire et d'aimer. De ce besoin à la puissance de le satisfaire il est une progression, pleine de charme que beaucoup d'entre nous ont connue, soit dans la guérison d'une passion funeste, soit au déclin de quelque maladie physique. Nous referons nos vies non pas d'après un type inconnu et non encore créé, mais, si nous avons le désir de trouver l'accord tant cherché de la vie sociale et de la tradition divine, nous savons que par la vertu seule nous arriverons à la vérité et que dans la vérité nous trouverons la paix.

Albert COUDRON.

En attendant Sangnier...

Il y a quelques années, Marc Sangnier vint à Rennes et y fit l'une de ces admirables conférences improvisées dont il a le secret. J'étais chargé de le présenter et j'avoue que mon embarras fut grand. Nous avions diné ensemble, la conversation avait porté sur les sujets les plus variés, ce fut à quelque distance seulement de la salle vers laquelle nous nous rendions que je songeai à lui demander, de façon tout-à-fait précise, ce qu'était le *Sillon*, en quels termes je devais en parler...

— C'est une association, hasardai-je, qui...

A ces mots Sangnier bondit :

- Une association !... Mais pas le moins du monde !...
- Un groupe ?...
- Pas davantage !
- Enfin... une organisation...
- Non... c'est un mouvement !

Un mouvement ?... Lorsque je montai sur l'estrade ce mot me poursuivait, mais je sentais très bien que, derrière le mot, il n'y avait aucune idée nette. J'allais terriblement « bafoillier. » Comment présenter un monsieur qui ne préside aucune association, aucun groupe, qui prétend n'être pas un organisateur, qui cependant est le chef d'un mouvement ?... Tous mes préjugés de français administré, classé, étiqueté, hiérarchisé, membre de comités variés et de sociétés diverses, se révoltaient devant cette conception nuageuse, qui me paraissait, je dois l'avouer, un peu baroque. C'eût été si commode de dire :

Messieurs,

J'ai l'honneur de vous présenter M. Marc Sangnier, le distingué Président général du Bureau central du *Sillon*, dont les Comités régionaux et locaux se multiplient chaque jour, avec une rapidité qui témoigne à la fois du zèle et de l'intelligence des organisateurs de cette grande et belle association...

Ah ! j'enviais les orateurs de Comices agricoles... Que leur importe, à eux, ce que font ou ce que devraient faire les *Comités* et les *Associations* dont ils ont à chanter les louanges. Ils entrevoient une « apparence de quelque chose », ils connaissent le vocabulaire des congratulations banales et leurs discours sont toujours applaudis. Des cadres sans troupes, des mots sans idées, des assemblées sans objet, rien ne nous est plus familier ; mais parler d'un « mouvement » tout en profondeur et nullement en surface, fait d'une pensée dont l'imagination est impuissante à déterminer les contours, concept rebelle aux formules courantes et aux classifications admises, c'était une autre affaire... Mes prévisions ne me trompèrent pas : je « bafoillai » abominablement.

Hélas, ils sont nombreux encore les « Sillonneurs » qui ne

connaissent, pas plus que moi-même à cette époque, le *Sillon* auquel ils croient appartenir et qui en dénaturent l'esprit et les tendances.

Si le Congrès des 14 et 15 août prochains détruit quelques erreurs, pénètre quelques intelligences, enflamme quelques cœurs, il n'aura pas été inutile, et si je pouvais moi-même, dans ces lignes, expliquer assez clairement la conception que je me fais aujourd'hui de l'œuvre de Sangnier pour lui préparer la voie, j'en serais très heureux.

* * *

Il me semble que mon excellent ami, M. Artur, a, dans une circonstance récente, exprimé, en termes frappants, l'idée maîtresse qui a guidé Sangnier lui-même, lorsqu'en présence d'anciens camarades d'études, il a dit à peu près ceci : « Ceux qui voient dans le Catholicisme un instrument pour la conquête âpre et violente du monde m'apparaissent comme aussi grossiers que les Juifs se refusant à reconnaître le Messie dans la Victime du Calvaire ».

Hélas, combien y en-a-t-il cependant qui, de très bonne foi, s'imaginent avoir mené le bon combat lorsqu'ils ont exaspéré par la diffamation et l'injure ceux qui ne partagent pas leurs convictions ! Loïn d'apercevoir le mal dont ils sont la cause chez leurs adversaires ; ils ne sentent même pas le mal qu'ils entretiennent et développent dans leurs propres âmes, en y substituant progressivement la haine à l'amour ! Ils en arrivent à détruire ainsi, dans la société actuelle et sous le fallacieux prétexte d'y défendre la religion, le sentiment qui constitue l'essence même du christianisme : la charité.

La conquête du monde par la charité, telle a bien été la volonté du Christ, tel est aussi le premier principe du *Sillon*. Mais, comme il faut une formation personnelle supérieure pour pénétrer cette doctrine et réaliser ses intentions, le *Sillon* devait s'appliquer, avant tout, à façonner des âmes d'apôtres. Le mouvement du *Sillon* a ce double but : former des soldats de la charité, et les mener ensuite à la conquête du monde par l'amour !

Former des soldats de la charité : la chose est certes difficile. Il leur faudra le courage, comme s'ils étaient des violents, parce que les hommes répondent quelquefois à la bonté par la violence et qu'il est nécessaire de se défendre. Il leur faudra surtout la *lumière* et l'*amour*, dont les violents se passent sans regret ni scrupule.

La *lumière*, c'est-à-dire des idées, des arguments, des faits, un esprit délié, un discernement subtil, tous les moyens de combattre avec force et justice sur le terrain de la discussion pacifique et courtoise. Qu'importe aux violents la lumière ! Réduire l'adversaire sans avoir tenté de le comprendre ni de le convaincre, ou s'exposer soi-même à l'anéantissement : les violents ne connaissent pas d'autre méthode. Encore moins ont-ils besoin de l'*amour*, qu'ils taxeraient volontiers de coupable faiblesse. Il est si facile de laisser librement s'épancher tous les sentiments mauvais, mais instinctifs de l'âme : l'orgueil, qui nous rassure trop vite sur la valeur incontestable de nos jugements personnels et ne nous permet pas de mettre en doute les aberrations d'autrui, l'emportement inconsidéré du cœur, qui se colorera d'une sainte indignation !... Le soldat de la charité doit s'armer, au contraire, d'humilité, se soumettre à la discipline du jugement impartial, agir avec autant de justice que de vertu, être, en un mot, chrétien dans toute l'acception du terme.

Les travaux du Cercle d'études et du Congrès, les agapes fraternelles intimes ou plus solennelles, tout, dans la vie du *Sillon*, doit converger vers le but essentiel de la formation intérieure.

Réaliser le bien en soi-même, atteindre le plus haut degré de perfection compatible avec la vie sociale de notre temps, puis rayonner au dehors, pénétrer tous les milieux, y apporter, en y pénétrant, les lumières et les vertus du christianisme : tel doit être, tel est le « mouvement » du *Sillon*.

Mouvement de renaissance à la vie catholique dans tout ce qu'elle a de plus pur et de plus élevé, de plus divin et de plus humain à la fois, le *Sillon* n'a rien inventé, rien décou-

vert. Il suit fidèlement, docilement, la voie tracée par l'Eglise...

Il n'en a pas fallu davantage pour qu'il étonnât et fit passer certains esprits de l'étonnement à l'inquiétude. On s'est imaginé qu'au *xx^e* siècle des jeunes gens étaient incapables de s'enthousiasmer pour le christianisme intégral, et l'on a pensé qu'ils devaient être de dangereux novateurs, méditant des projets incendiaires.

En réalité, Sangnier n'a brûlé que quelques idoles contemporaines auxquelles trop de catholiques sacrifiaient complaisamment : l'esprit de caste, la combativité hargneuse, et, il faut bien le dire, une superbe ignorance.

S'élever par le savoir jusqu'à la tolérance, par la religion jusqu'à la charité, puis se lancer courageusement dans le monde, avec une ardente confiance en Dieu : quel admirable programme d'union, de conquête et de paix !

Ch. BODIN.

Quelle pourrait être la solution de la question ouvrière ? ⁽¹⁾

(Suite et fin.)

Après avoir vu que le contrat collectif de travail n'a, d'après notre législation actuelle, aucune valeur légale, et que par conséquent patrons et ouvriers sont mis, du fait de notre régime économique, dans l'impossibilité presque absolue de régler pacifiquement les questions qui les divisent, il nous reste à poursuivre notre enquête et à nous demander à la lumière des faits, quel es sont les autres causes qui empêchent la justice de s'établir dans le monde du travail.

Et les faits nous répondent ceci : non seulement l'accord entre patrons et ouvriers dépourvu de valeur légale ne saurait être durable, mais cet accord ne peut pas se faire, puisque, en l'état actuel des

(1) Voir l'*Ajone* du 10 juillet 1904.

choses, pour que la condition des ouvriers s'améliore, il faut dans chaque profession le consentement de l'unanimité des patrons qui les emploient.

N'est-ce pas déraisonnable ? Et en présence d'une pareille situation, n'est-il pas permis de crier à l'anarchie économique ? Comment ! Un seul patron, un seul industriel dans une profession déterminée refuse l'entente avec les ouvriers, refuse d'accepter des conditions humaines du travail, et c'est lui dont la volonté va l'emporter sur celle de ses 99 confrères plus justes, plus tolérants, plus humains. Une pareille situation est invraisemblable, et cependant c'est celle en présence de laquelle nous nous trouvons.

Voilà des ouvriers boulangers qui réclament la suppression du travail de nuit, rien de plus équitable, la majorité des patrons l'accepte ; il semble donc que les choses devraient aller toutes seules. Pas du tout. S'il y a un récalcitrant, ce patron pourra fournir dès le matin du pain tout frais à sa clientèle, et les exigences de cette dernière sont telles que tous ses confrères vont être obligés d'agir de même.

Et c'est ce récalcitrant unique qui va faire la loi à tous les autres. Et on appelle ce régime, régime de la liberté du travail. Quelle mystification et quelle duperie dans les mots ! Mais c'est au contraire un régime d'oppression et d'esclavage ; ce n'est même pas la tyrannie d'une majorité, c'est la tyrannie d'un seul.

Ce que nous venons de dire de la suppression du travail de nuit est vrai dans tous les cas où la majorité des patrons d'une profession est décidée à accorder une augmentation de salaire ou une amélioration quelconque dans la réglementation du travail.

Ici encore, comme en ce qui concerne la valeur du contrat collectif, le remède est des plus simples : il suffit d'admettre que le règlement ou le tarif voté par la grande majorité ou si l'on veut l'unanimité morale des membres de la profession soit applicable à tous.

Alors patrons et ouvriers ne seraient plus en présence de cette impasse en face de laquelle se plaît à les placer la législation actuelle ; alors il ne suffirait plus d'un homme injuste ou tyran pour arrêter les autres dans la voie du progrès et de l'humanité ; alors les luttes entre syndiqués et non syndiqués seraient sinon éteintes, au moins très atténuées ; alors seulement quelques améliorations sérieuses pourraient être apportées à la condition du peuple, non pas en paroles mais en réalité.

Quelle est l'idée fondamentale de cette réforme ? Elle est aussi vieille que le monde. Une réglementation s'impose ; à qui la

confiera-t-on sinon aux intéressés ? De tous les modes possibles de formation de la loi, quel est le meilleur ? D'après nos vieux juristes c'est la coutume ; or c'est précisément la coutume que nous voudrions voir se substituer à une législation capricieuse et artificielle. Sans doute cette réglementation nouvelle comporterait des conditions, des garanties et des limites ; elle ne pourrait aller contre la loi, les bonnes mœurs, l'ordre public ou l'intérêt général ; sous aucun prétexte on ne devrait la laisser reconstituer le monopole des corporations fermées de l'ancien régime, mais sous le bénéfice de ces réserves il reste acquis que c'est le seul instrument qui puisse nous délivrer de cette tyrannie économique dont nous signalions tout à l'heure les déplorables conséquences.

A cette réforme, on n'a trouvé jusqu'ici qu'une objection de mot : mais ce que vous vous proposez, c'est le syndicat obligatoire. Il est vrai que plusieurs partisans de cette réforme l'ont décorée de ce nom, mais c'est un tort, car l'expression est complètement inexacte.

Quand on parle de syndicat obligatoire, ce mot éveille immédiatement chez beaucoup de gens l'idée de syndicats dans lesquels on sera obligé d'entrer qu'ils vous plaisent ou non, quelles que soient les idées qu'ils représentent et les personnalités qui sont à leur tête. Nous ne proposons rien de semblable et nous demandons au contraire que la liberté syndicale soit entièrement respectée. Qu'il se forme dans chaque profession autant de syndicats que l'on voudra ; c'est sans doute un mal, mais ce mal vaut mieux encore que la contrainte. Ce n'est pas la réglementation qui donne la vie ; elle la suppose, et la vie ne peut naître que de la liberté.

Aux syndicats qui existeront dans chaque métier, il appartiendra de préparer et de faire adopter par la profession les règlements du travail. Quoi de plus simple ? Quand on entre dans une ville, on est assujéti, qu'on le veuille ou non, aux règlements de police de la cité. Est-ce qu'il vient à la pensée de quelqu'un d'appeler cela le régime de la commune obligatoire ?

Quand on entre dans une profession, pourquoi ne serait-on pas assujéti par cela même au règlement général de la profession établi par les intéressés ?

Ce serait l'ordre au lieu du désordre, et la liberté au lieu de l'anarchie. Qu'on le comprenne en effet, il ne s'agit pas de détruire une liberté, il s'agit d'en établir une ; les règlements de police bien compris assurent la liberté des citoyens ; le règlement professionnel bien compris assurera la liberté des intéressés ; on peut compter qu'ils ne s'amuseront pas à se forger des chaînes pour le plaisir d'en forger.

C'est ainsi que nous essayions d'une marche pénible de gravir les pentes de la montagne.

L'espace qui nous est réservé ne nous permet pas de continuer notre ascension jusqu'au sommet. Nous nous contenterons donc de planter de loin en loin quelques jalons au milieu des précipices. Peut-être pourrions-nous les retrouver un jour s'il nous est donné de poursuivre plus loin notre route.

Tout ce que nous avons dit suppose l'accord de la majorité des patrons et des ouvriers. Si cet accord ne se produit pas, comment faire ?

Il faut distinguer deux hypothèses :

PREMIÈRE HYPOTHÈSE. — Il n'y a pas grève et les intéressés ne parviennent pas à mettre sur pied le règlement professionnel.

L'Etat pourrait les stimuler en leur disant : puisque vous n'arrivez pas à vous mettre d'accord, c'est moi qui vais faire le règlement. Et comme les règlements de l'Etat sont en général assez mal faits, il est probable que patrons et ouvriers, en présence de cette perspective peu rassurante, feraient pour aboutir un nouvel et sérieux effort.

DEUXIÈME HYPOTHÈSE. — Il y a grève, et ni les patrons, ni les ouvriers ne veulent céder. Qui dira où est la justice ?

Pourquoi ne pas recourir comme en Australie à une loi sur l'arbitrage ? Tout syndicat composé de sept personnes au moins a le droit de saisir la cour d'arbitrage, et la décision de cette cour a *force légale*.

Si vous patron, vous n'êtes pas content, vous pouvez fermer votre usine ; si vous ouvrier, vous n'êtes pas content, rien ne vous force à travailler, mais si le premier continue son industrie, et si le second travaille, leur contrat sera soumis, nonobstant toute convention contraire, à la décision de la cour.

Des améliorations considérables ont été réalisées de cette façon en faveur de l'ouvrier.

Tout cela, c'est fort beau, mais n'est-ce pas de la théorie, n'est-ce pas vouloir soumettre les faits à des conceptions à *priori* toujours étroites et bornées ?

Nous répondrons : au contraire, ce sont les faits qui parlent ; toute l'organisation économique actuelle tend vers cette solution, elle s'aborde lentement ; on la voit qui sort des ombres troublantes qui l'enveloppaient comme un fantôme mystérieux. Elle remplit les livres, elle commence à apparaître dans les réunions ouvrières.

La question est de savoir si les catholiques attendront que cette organisation soit née pour en reconnaître les bienfaits, ou si tâtant

le pouls de l'opinion, sondant les plaies de la société, ils sauront dire dès l'heure actuelle : à la place des chimères collectivistes qui, avec leur apparence positive et simpliste ont donné tant de force aux élucubrations des plus exaltés, nous avons nous aussi une solution simple mais qui ne craint pas le contact de l'expérience, une solution affirmative qui a la prétention de résoudre les problèmes dans la mesure où ils peuvent être résolus ; une solution susceptible d'accorder au peuple la justice dont il a faim et soif.

Prenons garde ; ce n'est pas demain qu'il s'agit de populariser cette doctrine de salut, c'est aujourd'hui.

Le peuple souffre, et sa situation appelle des remèdes prompts et efficaces.

Les discours, même les plus beaux, c'est très bien ; mais c'est une viande un peu creuse pour un estomac qui crie ; quand la faim réclame, il faut autre chose. Les intérêts essentiels de l'humanité ne sauraient être méconnus ; quand le peuple réclame justice, lui répondre par des théories, c'est insuffisant.

Nous catholiques démocrates, qui l'aimons de tout notre cœur, qui voulons dans la mesure de nos forces, remédier à ses souffrances matérielles et morales, nous ne pouvons pas rester insensibles à son appel.

Nous qui voulons le règne du Christ sur les âmes, nous voulons aussi le règne de sa justice sur la terre, et les deux réformes sont inséparables l'une de l'autre. Si nous ne faisons pas œuvre de justice, c'est avec raison qu'on nous dira : vous n'êtes pas des chrétiens, vous n'êtes pas les disciples de Celui qui a parlé sur la montagne.

Jean SALMON.



La Voie, la Vérité, la Vie

S'il y a, à notre époque, tant d'indifférents, tant de sceptiques, de désabusés, c'est que beaucoup n'ont pas orienté leur vie comme il le fallait ; beaucoup étaient capables de sacrifice, d'abnégation, d'amour, mais au lieu de diriger leurs efforts vers Celui qui ne périt pas et toujours demeure, vers le Christ, ils ont consacré leurs forces et leurs mérites à des biens périssables et en ont été vite rassasiés.

Est-il donc si difficile d'aller au Christ, est-ce une chose invraisemblable que de chercher à vivre la vie du Christ ? Nos camarades savent bien que non, puisque c'est près de Lui, que nous trouvons ce qu'il y a de meilleur en nous, et que c'est sur lui que se basent toutes nos espérances dans l'avenir. Il y en a cependant qui l'oublent un peu parfois, soit après un échec, soit après un rêve évanoui ; ils se désespèrent et sont tentés de se laisser aller au découragement.

J'étais un peu de ceux-là la semaine dernière ; je venais de quitter de bons amis, nous avions vécu ensemble pendant de longs mois la vraie vie du « Sillon » dans des réunions intimes, et, tout à coup, je me trouvais seul dans un milieu indifférent et frivole, où il m'était impossible de parler de la Cause... de nos rêves, de nos espérances ; je me trouvais désespéré, quand, par hasard, me tomba sous la main l'ouvrage de M. Montlaur : *Le Rayon* (1) ; j'en lu d'abord quelques pages, puis, captivé par la beauté du sujet, je dévorai le volume tout entier.

Lorsque j'eus terminé ma lecture, une transformation s'était opérée en moi, j'étais revenu à l'espérance. Le livre de M. Montlaur est simple ; c'est, comme le dit l'auteur dans sa préface, la vérité éternelle de l'Evangile, accompagnée d'une simple légende ; mais c'est l'Evangile mis en action par quelqu'un qui a réellement vécu le Christ, qui a vu ce qu'il y avait de sublime et de divin dans la grande âme du Crucifié.

Tout est à lire dans cet ouvrage ; à côté de la grande figure de Jésus se meut un personnage bien intéressant, Suzanne, sœur d'un

Le Rayon, par MM. Montlaur et P. Con, éditeurs, rue Garancière, Paris.



FILS DE BRETAGNE

A mon excellent ami et
frère dans le Sillon Mi-
chel E..., en gage d'in-
dissoluble amitié.

I

Nous sommes tes fils, ô Bretagne,
Nous t'aimons d'amour infini
Et nous semons dans ta campagne
Le bon grain du Verbe béni.
Ouvriers de la dernière heure,
Luttons, ainsi que nos aînés,
Pour que la Foi vive demeure
Au pays où nous sommes nés.

II

Allons, sur les landes arides,
Evoquer les vieux souvenirs...
Entendez-vous la voix des druides
Cachés à l'ombre des menhirs :
« César veut asservir la Gaule ;
» Debout contre l'envahisseur !
» Brennus a pris le Capitole ;
» Ses fils vaincront bien l'opresseur ! »

Supplément à l'« AJONC » du 10 Août 1904

III

Voici, dans une auge de pierre,
Qui vogue en péril des flots bleus,
Un moine qui sur cette terre
Nous apporte la clef des cieux.
D'où vient-il, sinon de l'Irlande
Féconde en martyrs et en saints ?
Il est seul et la tâche est grande :
Dieu vienne en aide à ses desseins !

IV

L'air s'emplit d'un cri de victoire :
« Par Nostre-Dame Duguesclin ! »
Larmes de sang, clameurs de gloire
De Fougères à Josselin !
C'est la fin des jours de souffrance,
Le temps des douleurs est passé,
Et la douce fleur d'espérance
Renaît dans l'Arvor délivré.

V

A la France l'Arvor se donne :
C'est un diamant précieux
Qui brillera sur la couronne
Du plus beau pays sous les cieux.
Au descendant de Charlemagne
La duchesse unit son destin,
Et pour toujours France et Bretagne
Vont marcher la main dans la main.

VI

Dans un ouragan de colères
A disparu la royauté
Et, pour défendre ses calvaires,
Le peuple breton a lutté.
Parmi les Celtes point de traîtres :
Tous sont fidèles à la croix.
Soyons fiers de nos ancêtres,
Des laboureurs, vengeurs des rois.

VII

Soixante-dix : c'est le grand siège !
Les gas de Lorient et de Brest,
Sur les remparts couverts de neige
Ont braqué leurs canons sur l'Est.
... Ces marins moururent en braves.
L'Histoire pieusement joignit
Leur éloge à celui des zouaves
Tombés dans les champs de Loigny.

VIII

Il fallait à la cause sainte
Le rouge baptême du sang :
Nos pères l'ont donné sans crainte
En combattant au premier rang.
Leur mort dans la lutte était calme,
Car ils voyaient les cieux s'ouvrir
Et vers eux descendre la palme
Qui récompense le martyr.

IX

Vaillants guerriers de l'âge antique,
Dormez en paix votre sommeil !
Car les flancs du vieux roc celtique,
Fécondés par le sang vermeil
Qui s'épanchait de vos blessures,
Recèlent, — mystérieux trésor ! —
La splendeur des moissons futures
Qui feront l'orgueil de l'Arvor.

X

Loin de la foule qui se rue
Vers les plaisirs, vers les honneurs,
Nous prendrons en main la charrue
Sans redouter les durs labeurs.
Dans le granit de nos collines
Nous allons tracer un *Sillon*
Pour semer les fortes doctrines
Dont nos fils feront la moisson.

XI

A genoux, au pied du calvaire,
Implorons le Dieu des combats :
« Que la Bretagne dégénère,
« Seigneur, vous ne le voudrez pas !
« Rendez-nous dignes de la race
« Des vaillants champions d'Armor
« Et répétons leur cri d'audace :
« Plutôt que la honte, la mort ! »

PAUL MOYNE.

rabbi juif ; je l'appellerai une Sillonneuse des premiers âges. Elle aussi veut aller *au vrai avec toute son âme*, elle aussi se sent capable d'amour et de sacrifice, mais la religion juive, sévère et froide, glace tout son enthousiasme.

Elle cherche le rayon qui doit illuminer sa route, réchauffer son cœur, guider sa vie... Elle rencontre le Christ ; dès lors, elle se sent invinciblement attirée à lui. Elle le suit d'abord en spectateur sympathique, émerveillée par ses miracles, émue par ses paroles, puis peu à peu elle est entièrement conquise par Jésus et se donne toute à lui.

Il m'est impossible de citer tout le volume, je livre seulement aux méditations des camarades l'entrevue de Suzanne et de Jésus. Je recommande ces quelques pages aux désabusés, à ceux qui désespèrent de l'avenir, à nos amis qui trouvent parfois la tâche un peu lourde, afin qu'ils se rappellent qu'ils ont en Jésus un Ami qui leur tend les bras, et aussi que notre cause ne peut périr car nous trouvons, dans le Christ, le Semeur qui fera germer la moisson.

YANN.

«..... Jésus était assis sur une pierre couverte de mousse, près d'une frêle barrière. Il était seul, le front baissé, si grave et comme si distant de la terre que Suzanne, pendant quelques instants, n'osa approcher. Mais il la vit de loin et lui fit un signe d'appel. Elle s'avança jusque tout près de lui. Elle s'agenouilla à ses pieds :

— Seigneur, dit-elle d'une voix lasse, Gamaliel mon frère m'envoie vers vous. Il vous fait dire.... Hélas ! les mots n'arrivaient pas. Il lui semblait qu'en elle la vie même s'arrêtait dans l'émotion indicible.

— Aie confiance, dit Jésus avec une douceur infinie. Ne crains pas. C'est moi.

C'est moi ! Cette parole, en effet, chassait toute épouvante. Toutes les angoisses et toutes les craintes de Suzanne se perdirent dans une immense paix. C'était Lui, la douceur, la bonté sans bornes. Elle se trouva, avec délices, très petite et très humble devant le Grand Prophète. Elle oublia tout ce qu'elle se répétait en chemin. Il lui parut que son âme se dégageait comme un oiseau qui prend son vol.

— Seigneur, dit-elle dans sa naïveté candide, j'avais cherché des paroles qui soient moins indignes de vous, les paroles mêmes de mon frère, harmonieuses comme son chant. Je ne sais plus. Je vous apporte mon âme, petite et incertaine. Regardez la à travers les

mots obscurs. Et puisque j'ai la bénédiction d'être placée sur votre route, je vous supplie, aidez-moi.

Je cherche Dieu, mais comme au hasard, mais dans les ténèbres, sans pouvoir lui offrir toutes les tendresses de mon cœur, qui ne sait pas le chemin pour aller à Lui.....

Et Jésus dit :

— Je suis la Voie.

— Seigneur, reprit Suzanne, on nous enseigne bien des choses dures, des choses qui froissent en nous et qui glacent tout élan joyeux. Tout cela ne meurt pas, puisqu'en vous écoutant tout s'est réveillé en moi. Vous avez dit ce que je n'avais entendu jusqu'alors, ce que, sans le savoir, j'attendais. Bien d'autres, cependant bientôt effacent vos paroles sur la bonté, sur la pureté, sur l'amour de Dieu et des hommes. Ils bornent nos rapports avec Dieu à des prescriptions extérieures, sans s'occuper du fond de nous-mêmes, de ce qui pleure en nous, de ce qui y chante. Les meilleurs disent qu'il ne faut pas nous mêler aux autres, parce que nous ne sommes pas comme eux... Vous n'aimez pas ces choses. Mais toutes ces contradictions sont si troublantes !...

Et Jésus dit :

— Je suis la Vérité.

— Seigneur, ce n'est pas assez de savoir la route et d'y être éclairé de votre lumière. Nous sommes si faibles ! Je veux bien souvent et je ne veux pas. Je reste aussi misérable. Tant de choses font souffrir et découragent. Il faudrait que, constamment, une main se tendit vers nous et nous aidât. Une main si puissante... mais si tendre aussi. Souvent il me semble que, livrée à moi-même, je tomberai à chaque pas...

Et Jésus dit :

— Je suis la Vie. Je suis venu pour que vous l'ayez — pour que tu l'aies — avec plus d'abondance.

— Ah ! Seigneur, puisque ainsi vous êtes tout, demeurez avec nous, s'écria-t-elle suppliante. Vous êtes si grand, nous sommes si pauvres des splendeurs qui sont en vous ! Gamaliel vous fait dire : « Ne vous en allez pas avant le temps ! » Je ne vous parle que de moi, dans la douceur d'ouvrir mon âme, mais je ne suis venue que pour vous. Les prêtres ne cachent plus leur haine. Ils mettent votre tête à prix. Réfugiez vous dans l'Isurée, près de Philippe. Ce miracle a déchaîné sur vous un souffle de tempête. C'est vraiment l'heure des ténèbres.

— Mais je suis venu pour cette heure, interrompit gravement le Maître. Si le grain de froment ne meurt pas, il reste seul. Mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits... »

La Vie du Sillon en Bretagne

Nous aimons souvent, dans nos réunions ou dans nos conversations, à parler de la famille du *Sillon* et l'emploi de cette expression pour désigner l'ensemble de nos camarades surprend et étonne beaucoup de nos amis. Rien de moins abstrait cependant que la famille du *Sillon*, rien aussi de plus réel et de plus vivant.

La famille du *Sillon*.

Qu'est-ce donc que la famille ? Mais pas autre chose qu'un petit groupe d'individus entre lesquels existent des liens de parenté et d'affection réciproques. Au *Sillon*, nous retrouvons tout cela. Unis par un labeur commun, travaillant pour une même cause, nous sentons, à mesure que nous avançons dans la vie, le sentiment de la fraternité se développer en nous, et nous le voyons s'affirmer de plus en plus surtout lorsque nous avons à souffrir.

Dès le début de notre *Sillon*, on a voulu l'étouffer. On a cherché à paralyser nos efforts ; au lieu de nous attaquer en face, c'était lâchement par derrière que l'on nous portait des coups. Ce qui, aux yeux de nos adversaires, devait nous tuer, nous fit vivre. Nous avons retrempé nos âmes au sein de cette souffrance. Loin de nous décourager à la vue de tous les pièges qui nous étaient tendus, nous avons voulu tenir haut notre drapeau, et Dieu a daigné récompenser nos efforts.

L'amour plus fort que la haine

Nous avons creusé notre *Sillon* au prix de bien des souffrances et de bien des peines ; mais, d'autre part, il s'est établi entre nous un lien étroit de parenté et d'affection, lien qui ne cesse de se resserrer de jour en

jour lorsque nous faisons ensemble un nouveau pas dans la route fraternelle.

Le punch du 7 juillet.

Aussi, nous avons ressenti de bien douces joies, le 7 juillet dernier, au punch donné par le « Sillon Rennais », pour clôturer ses conférences hebdomadaires du jeudi.

Nous étions là 60, rassemblés dans notre salle de réunion, habilement décorée pour la circonstance par les soins du camarade Célestin Huet.

Dans un désordre charmant chacun se mit à table, le vin brille dans les coupes, la joie est sur tous les visages, et, d'un bout de la salle à l'autre ce fut, pendant quelques instants, un échange de joyeux propos et de spirituelles saillies.

Les toasts.

Soudain, au milieu du tumulte général, un coup de sonnette retentit : la série des toasts va commencer. Notre président, Michel Even, se lève le premier et commence par donner lecture d'un télégramme du camarade Marc ; il nous apprend ensuite, à notre grande joie à tous, que Son Eminence le cardinal Labouré, désireuse de nous témoigner toute sa bienveillance, ratifie le choix des camarades et nomme M. l'abbé Huet, aumônier du « Sillon ». Des acclamations enthousiastes retentissent de toutes parts. Le calme rétabli, Even nous retrace, en quelques mots bien sentis, notre propre histoire : il rappelle nos luttes passées et dit aussi nos espérances. Après lui Charles Frédouët, M. l'abbé Huet, MM. Desgrées du Loû, Bodin, Salmon, Lavoué, Guitton, M. l'abbé Laizé, les camarades Jestin, Dubois, Coudron, Renard, Hodebert.... prennent la parole, et chacun de ces toasts, où l'on sent vibrer une âme française et chrétienne, est souligné par de vigoureux applaudissements.

Mais l'heure s'avance, il va falloir se séparer. Nous nous tournons alors vers notre Christ et lui adressons une prière de reconnaissance pour le remerciement des joies qu'il a bien voulu nous faire partager.

Vers la même époque, nos camarades des Cercles d'études de Pleyben et de Châteaulin faisaient à Saint-Herbot une promenade artistique sous la conduite de

A Saint-Herbot. Une promenade artistique.



M. du Cleuziou. A la suite de la visite à la Chapelle qui date en grande partie du xv^e siècle et dont tous ont pu admirer les beautés architecturales, les Cercles d'études réunis en une sorte de petit Congrès se sont rendu compte de leurs travaux respectifs. Un banquet offert à nos camarades par M. l'abbé Sévellec directeur du Cercle de Pleyben a mis fin à cette bonne et agréable journée.

Nous voici arrivés à l'époque de la moisson et le Sillon lui aussi a voulu avoir sa part. Grâce au dévouement et au zèle du camarade Cochet, du groupe de Saint Malo, un Cercle d'études vient d'être fondé à Dinan par les soins de M. l'abbé Haouisée. Et le dimanche 10 juillet le camarade Even du Sillon rennais, accompagné des camarades Bourdin, Cochet, Saint-Mleux, du groupe de Saint-Malo, inaugurerait par une conférence la naissance du nouveau cercle.

A Dinan. Un nouveau cercle.

Quelques jours après les camarades de Saint Servan mettant à profit le passage de l'ami Thierry de *La Chronique du Sud-Est* organisaient à la hâte dans la salle des Fêtes de la rue Robert Surcouf une conférence privée à laquelle assistaient près de 200 personnes et qui fut un véritable succès.

A Saint-Servan. Une conférence.

Sur l'initiative de Charles Frédouët, les camarades de Rennes inspirés par un sentiment d'amour fraternel qui les porte à se dévouer les uns pour les autres, viennent d'établir entre eux une caisse dite « Caisse du soldat ». Le fonctionnement est des plus simples et le règlement ci-dessous nous dispense de toute explication.

A Rennes. Une caisse du soldat.

SILLON RENNAIS

Règlement de la « Caisse du Soldat »

Art. I. — Il est fondé à Rennes entre les membres du « Sillon Rennais » une caisse dite *Caisse du Soldat*.

Art. II. — Cette caisse se propose de venir en aide à ceux de nos membres qui devront accomplir leur période d'instruction militaire. Elle repose sur un principe de solidarité absolue, tous les membres du « Sillon Rennais » pouvant indistinctement, ayant été ou non soldats, en faire partie.

Art. III. — Une allocation aux camarades sous les drapeaux sera assurée par le versement d'une cotisation.

Art. IV. — Cette cotisation est fixée par semaine et par membre à la somme de 0 fr. 10.

Art. V. — Auront droit aux avantages de la *Caisse du Soldat*, tous les membres du « Sillon Rennais » faisant partie du groupement depuis un an au moins.

Art. VI. — L'allocation sera versée durant toute la période de présence sous les drapeaux, exception faite cependant pour les camarades parvenus au grade de sergent pour l'infanterie, de maréchaux de logis pour l'artillerie et la cavalerie.

Art. VII. — L'allocation se répartira comme suit : Le total des cotisations du mois sera partagé entre les membres sous les drapeaux ; toutefois, une somme de 1 franc sera réservée pour la création du fond de caisse.

Art. VIII. — Un camarade sera chargé par le « Sillon Rennais » de recueillir les cotisations et d'assurer le fonctionnement de la *Caisse du Soldat*. Il devra rendre compte de son mandat au moins deux fois l'an.

A Saint-Malo
exemple suivi.

C'est avec plaisir que nous avons appris que l'initiative de M. l'abbé Laizé dont nous avons parlé dans un précédent article vient d'être reprise par M. l'abbé Havard, vicaire à Saint-Malo. Grâce à cet excellent prêtre un petit cercle d'enfants a été fondé et fonctionne admirablement. La méthode employée est celle de nos cercles du *Sillon*, dont nous avons déjà donné un aperçu.

Le congrès de
Saint-Malo. Un
dernier appel

Encore quelques jours nous séparent du Congrès de Saint-Malo, nous invitons nos camarades à y venir nombreux. Il faut que ce Congrès dont l'importance n'échappe à personne soit un triomphe pour nos idées, et pour la cause que nous défendons. De nombreuses adhésions sont déjà parvenues, aussi nous invitons nos camarades encore hésitants à se hâter afin que les cercles chargés de l'organisation ne soient pas pris au dépourvu. Ajoutons que quantités de rapports ont été envoyés aux intéressés par les différents cercles de Bretagne et que les séances de travail promettent d'être des plus intéressantes. A tous nos camarades, avec un dernier appel nous disons : A bientôt ! A Saint-Malo.

Un précieux
témoignage de
sympathie
et d'encourage-
ment.

Au moment de terminer cette chronique nous apprenons avec bonheur que le Congrès aura lieu sous la présidence effective de M. le chanoine Charost, secrétaire particulier et délégué de son Eminence le Cardinal archevêque de Rennes. Voici d'ailleurs le texte

de la lettre adressée par M. le chanoine Henry à notre camarade Even.

« Cher Monsieur le Président,

« Son Eminence regrette de ne pouvoir présider le Congrès du « *Sillon de Bretagne* qui se tiendra à Saint-Servan les 14 et 15 août « prochain. Elle sera retenue à cette époque par les fêtes du « 15 août. Mais voulant donner un *témoignage de sympathie* aux « chers jeunes gens du *Sillon*, Monseigneur le cardinal délègue son « secrétaire particulier M. le chanoine Charost pour assister au « Congrès et le représenter.

« Votre tout dévoué,

HENRY.

Secrétaire général.

Nous ne saurions trop remercier Son Eminence de cette nouvelle marque d'affection qui constitue pour nous un précieux encouragement, et nous tenons à l'assurer que nous ferons tous nos efforts pour nous en montrer dignes.

Quelques jours après le Congrès, le *Sillon* se retrouvera tout entier à Rome au pied de Sa Sainteté Pie X. A celui qui, l'an dernier, nous disait : « Soyez vaillants et forts, suivez votre capitaine », nous irons de nouveau demander sa bénédiction et, réconfortés par cette atmosphère de paix que nous aurons respirée dans la Ville Éternelle, nous regagnerons la France plus confiants et reprendrons humblement notre labeur.

A Rome.

René MALO.



Avis très important

Nous portons à la connaissance des camarades les modifications suivantes faites au programme du Congrès.

Dimanche 14 août. -- A 8 h. : Messe à St-Malo, allocution de M. le Curé. -- A 9 h. 1/2 : première séance de travail. -- A 2 heures : Deuxième séance de travail. -- A 4 h. 1/2 : Conférence publique. -- A 7 h. 1/4 : Salut solennel à la Cathédrale de Saint-Malo. -- A 8 h. : Grand banquet démocratique à Saint-Malo.

Lundi 15 août. -- A 7 heures : Messe à St-Malo. -- A 8 heures : Troisième séance de travail. -- A 4 h. 1/2 : Les camarades prennent part à la procession de Saint-Servan.

NOTA. -- Les séances de travail et la conférence publique auront lieu aux halles de Saint-Servan. -- En raison des changements ci dessus les frais de séjour des congressistes sont réduits de 12 fr. à 9 fr. 50

Nous rappelons également aux camarades que le dernier délai d'inscription pour le pèlerinage à Rome est fixé au 14 août, qu'ils auront une réduction de 40 0/0 pour rejoindre Paris, enfin que le train direct de Paris au lieu de partir à 2 heures de l'après midi comme il était convenu partira à 9 heures du matin ; l'on visitera Gênes et Turin.

L'AJONC.

EXPOSITION de Rennes
1897



Muchet-Ballard

PREMIER PRIX

MARCHAND-TAILLEUR

MÉDAILLE D'OR

2^{bis} rue Motte-Fablet, 2^{bis}



RENNES

Ne faisant que sur mesures
à des prix défiant toute con-
currence.

LIVRAISON EN 24 HEURES

LE Fromage Breton

EST UN FROMAGE D'ÉTÉ
RECOMMANDÉ
POUR SA DIGESTION FACILE.
IL EST APPÉTISSANT
D'UN ODEUR
ET D'UN GOÛT AGRÉABLE.
ON LE TROUVE
DANS TOUTES LES BONNES
ÉPICERIES.
POUR LE GROS
S'ADRESSER AU FABRICANT :
M. RAVALET
A NOYAL-SUR-VILAINE
(ILLE-&-VILAINE)

Le Sillon de Bretagne

*Il faut aller au Vrai
avec toute son âme*

Le Devoir de l'Apostolat

Lorsque nous entendons répéter autour de nous que la France est morte, que la société court à sa ruine, qu'il n'y a rien à faire, ceux qui comme nous ont assisté aux récentes manifestations de la vie du *Sillon* retiennent à grand peine leur étonnement et comprennent difficilement ce langage tenu dans un moment où tout, au contraire, tend à démontrer la vitalité et la force sociale du catholicisme.

Et si, par hasard, nous demandons à ceux qui se plaignent ainsi, ce qu'ils ont fait pour prévenir les malheurs des temps présents, nous voyons à leur attitude hésitante et embarrassée que leur action a été nulle, que dans leur vie le devoir apostolique n'a tenu aucune place et qu'ils n'ont jamais su accorder à leur foi menacée que le secours de leurs gémissements.

Que de gens, qui se disent et se croient bons catholiques, s'imaginent accomplir leur devoir de chrétien en bornant leur religion à quelques pratiques du culte, et trouvent que c'est assez pour chacun de s'occuper de son propre salut. Ils possèdent la vérité, mais, s'enfermant dans un égoïsme farouche, ils refusent de la partager avec ceux qui en ont faim.

Et cependant, c'est à tout propos, sous des formes multiples qu'ils pourraient exercer leur influence là où ne peut parvenir l'effort direct de l'apôtre de profession dans l'intimité de la famille, dans les relations quotidiennes entre gens de même labeur et de même rang social. Ils n'y songent pas. Trop soucieux de leurs intérêts personnels ils n'ont rien entendu de cette parole du Christ : « Tout homme a la charge de l'âme de son prochain. » Ou bien, ils savent tout cela, ils savent que leur propre salut, celui de la société, celui de la religion en France est à ce prix, mais ils reculent devant tout sacrifice, de temps, de talent, d'argent.

Ils sont catholiques, mais ont peur de le montrer et subissent la tyrannie du respect humain, ils s'épuisent en bassesses par amour immodéré des honneurs de l'or, de l'avancement.

Que font-ils de leur dignité ? Ils sont plus vils que l'esclave qui, s'il possède un maître, n'a rien à en obtenir par des lâchetés et des compromis.

D'autres encore aux croyances sincères ne mettent pas leur vie en harmonie avec leurs convictions, ils ont la foi et vivent aux yeux du monde avec les mœurs de païens. Tous ceux-là qui se livrent ainsi au plaisir sont tout au plus des dilettantes du catholicisme.

Combien enfin passent leur vie dans le désœuvrement et l'inutilité. Ils sont dans le cadre si vaste de la vie chrétienne.

comme le bibelot placé sur l'étagère d'un salon, ils sont les bibelots de l'humanité.

Que le spectacle des magnifiques réunions du Congrès de Saint-Malo contribue à réveiller dans le cœur de tous ces catholiques la foi à demi éteinte et les inciter au zèle et à l'action virile au service de la vérité, nous n'en doutons pas. Ce qu'il importe avant tout d'avoir, c'est la confiance dans la cause que l'on sert.

Il faut que, nous les privilégiés, nous allions vers ces âmes égarées et que nous leur disions pourquoi elles doivent espérer et avoir confiance en l'avenir, que l'Eglise de notre Christ est l'éternelle vivante et qu'elle survit à toutes les agitations et à toutes les injustices.

« Dès qu'une âme a la foi elle se fait apôtre » a dit Lacordaire, mais il faut la foi profonde et éclairée pour qu'elle agisse. La foi est stérile parce qu'elle n'est pas lumineuse.

Nous ne savons rien que de vague et d'indécis et c'est pourquoi nous avons au *Sillon* des cercles d'études. Mais une fois que nous posséderons pour nous cette foi qui vivifie, ne craignons pas de la communiquer aux autres catholiques qui n'attendent peut être que cette occasion pour se relever de cette déchéance morale qui les frappe.

Il y a là pour nous un véritable devoir. Nous n'y faillirons pas.

Albert COUDRON.



Heures passées

Le dimanche 31 juillet, nos amis Louis Meyer, de Nohac, Forfait, du Sillon et Even du Sillon Rennais se sont rendus de Brest pour la préparation du Congrès de Saint-Malo.

La réunion de l'après-midi s'est terminée par une conférence de Louis Meyer.

Ce sont les impressions d'un tout jeune sillonniste du cercle de Saint-Louis, sur cette conférence que nous publions ci-dessous :

Combien douces furent ces heures où nos jeunes âmes enthousiasmées par les bonnes paroles de notre ami Meyer ressentirent cette inexprimable émotion, véritable preuve de l'œuvre idéale dont il nous entretenait !

Il faut, disait-il, donner, et surtout savoir donner tout, pour le bien et le progrès de sa Cause.

Tout donner... ces deux mots renferment un monde d'idées...

Sacrifice... Amour... Dévouement...

Chaque jour, sous nos yeux, nous voyons combien il est difficile de remplir son devoir...

« L'indifférent est à l'heure actuelle un homme heureux », me disait un ouvrier, père de famille, très travailleur et aussi tout dévoué à la Cause. « Oui, répondis-je au brave homme, l'indifférent possède une tranquillité superficielle ; mais il est quelqu'un qui éprouve de pures joies, vrai bonheur que cet indifférent ignore : c'est vous-même, ce sont vos amis, lorsque, après une rude journée de labeur, vous venez parmi nous, et là, acceptant de grand cœur les souffrances et les vicissitudes communes au combat de la Cause, vous échangez vos idées, vos espoirs, causant de vos intérêts, obtenant quelquefois des conclusions qui comblent vos désirs.

« Et n'est-ce pas aussi une joie de rencontrer sur son chemin un camarade, un inconnu même, de lui parler, de lui

communiquer son enthousiasme, et surtout de lui montrer qu'on l'estime ; et quelquefois, n'est-on pas heureux de le quitter avec une preuve d'avoir été compris ? »

L'ouvrier me laissa sur ces paroles, et je sentis dans la main qu'il me tendait, un tremblement qui semblait conclure notre dialogue.

Je le quittais le cœur plein de nouvelles espérances ayant trouvé dans l'âme de ce travailleur la preuve de la parfaite réalisation de mon rêve.

Comprendre tout d'abord, et faire connaître ensuite la vérité, tel doit être le programme du jeune Sillonniste désireux de travailler et de vivre pour sa Cause.

Le Cercle d'études s'offre à nous, il faut l'utiliser, c'est pour nous qu'il est institué, on y recueillera de bons fruits.

Mais le chemin est hérissé, les chutes sont fréquentes, quelquefois sérieuses, et même souvent le remède est impuissant.

L'ami d'autrefois devient alors le plus dur des ennemis. Pourquoi ? La faiblesse, et surtout les embûches, tout était contre lui, il a succombé...

Nous souffrons de cet abandon, mais la souffrance... n'est-ce pas la récompense qui nous est promise ? Le bonheur complet, mais c'est trop beau cela pour nous.

Notre ami Meyer nous disait aussi que le Christ ne nous abandonnera pas si nous allons à Lui et si nous Lui parlons.

Oui, la prière sera notre grande force. Le Pater que tout petit enfant nous récitons sur les genoux d'une mère, cette simple prière, nous la disions pour nos frères, nos parents et amis, aujourd'hui cela n'a pas changé, ou plutôt les frères sont plus nombreux, et ces frères nous les connaissons mieux ; témoins de leurs labeurs, partageant leurs souffrances, nous savons leurs besoins : à tous il faut la force de la foi, la grâce de Dieu.

Prions donc, et la prière que Jésus écoutait jadis lui sera maintenant plus douce au souvenir du passé.

Apôtres du devoir, amis de la justice, soyons comme ces vaillants missionnaires qui vont là-bas, loin de la France, loin de leur famille, courant à la mort, pour conquérir à leur

Dieu, des âmes inconnues. Humbles comme eux nous travaillerons avec leur foi, leur volonté, leur courage et le Christ sera avec nous.

Pénétrés de ces pensées, catholiques Bretons, nous contribuerons de plus en plus à l'œuvre si belle et si parfaite du *Sillon*. Notre modeste effort réveillera ceux qui hésitent, et la Bretagne sera heureuse de posséder encore des enfants qui, respectueux de la tradition et des devoirs sacrés, veulent la faire aimer en la faisant revivre.

Auguste ROUYER.

de Brest.

Le SILLON à la campagne

Au cours de la discussion si animée qui suivit la lecture de l'intéressant rapport du camarade Perrot, sur le mouvement des cercles d'études en Bretagne, bien des idées — et d'excellentes — furent émises par les nombreux congressistes qui prirent la parole.

Nous ne saurions les reprendre toutes et les discuter dans ce numéro de l'*Ajonc*. Il en est une pourtant que nous voulons exposer et défendre, et dès aujourd'hui ; car, il nous semble que jetée dans le cœur de nos vaillants amis de la campagne, elle sera la semence qui germe vite, sort de terre et produit les plus belles tiges.

Marc Sangnier l'a dit plusieurs fois à Saint-Servan et à Sainte-Anne-d'Auray : il nous faut des cercles d'études du Sillon à la campagne. Nous voulons qu'au prochain Congrès régional, la campagne envoie de nombreux représentants. Est-ce que cela est possible ? et comment cela peut-il se faire ?

Voici en quels termes parla le congressiste de Saint-Servan, répondant d'avance à ces questions :

« Marc Sangnier vient de déclarer que pour s'estimer et se dire membre du Sillon, un individu, un prêtre par exemple, n'a pas besoin de faire partie d'un cercle d'études organisé, ayant ses réunions régulières et comprenant un grand nombre d'étudiants. Deux jeunes hommes, un vicaire et un de ses paroissiens, qui se promènent dans un chemin ou sur une route, s'entretenant des besoins de la France et

de l'Eglise, se disant l'un à l'autre le désir qu'ils éprouvent de travailler pour la cause du Christ et du Peuple, sont des membres et des membres admirables du Sillon. Ils sont dans le mouvement, et ils peuvent se dire « du Sillon », ils ont l'âme commune qui le distingue. »

Ces paroles de Marc m'enhardissent et me permettent de risquer une observation.

Dans son intéressant rapport, le camarade Perrot a dit ceci :

« Il n'est pas si petite paroisse de campagne ou un prêtre, un sillonniste dévoué ne puisse trouver des éléments pour former un cercle d'études. Ils seront quatre ou cinq jeunes gens, peut-être : cela suffit. »

Je regrette de ne pouvoir partager l'optimisme du rapporteur. Je crois que, même dans les grandes et bonnes paroisses de campagne, les sillonnistes les plus dévoués auront du mal à former ce cercle d'études avec des jeunes gens de quinze à vingt ans. Les parents, même les meilleurs, seront les premiers à empêcher leurs jeunes gens de quitter la maison pour se réunir ainsi, fût-ce chez le vicaire. Là où il y a une forte agglomération pour constituer le bourg, il sera peut-être plus facile d'arriver au but... Mais je crois que le grand obstacle viendra du caractère même des jeunes campagnards.

Je m'explique : à la ville, des étudiants, des commis de magasin, des employés de bureau ont le goût de l'étude. Ils ont tous reçu au moins une instruction primaire supérieure. Ils sont en relation avec des individus encore plus instruits qu'eux ; ils sentent vivement leur infériorité ; ils veulent y remédier. De plus, ceci peut paraître étrange, mais c'est la réalité, ils se trouvent isolés et recherchent une compagnie agréable. Quand on leur donne connaissance du « Sillon », de son organisation intérieure, des amitiés qu'il forme et entretient, on attire assez facilement ces jeunes gens intelligents, ambitieux et isolés.

À la campagne, les jeunes n'ont malheureusement pas le même goût de l'étude. Nos écoles primaires — c'est un reproché qu'on leur a fait souvent — ne leur donnent pas ce goût de l'étude, ce désir d'apprendre, de lire, de se renseigner qui distinguent beaucoup de jeunes citadins. De plus, les jeunes campagnards trouvent facilement des camarades pour jouer, rire et passer leur temps libre. Nos patronages catholiques les attirent parfois, et c'est très heureux ; mais les hommes dévoués qui les dirigent savent combien il est difficile de garder ces jeunes gens. Que serait-ce s'ils se mettaient en tête de les faire étudier ?

N'y a-t-il donc rien à faire à la campagne, pour un homme con-

vaincu de l'excellence du mouvement du Sillon ! Dieu me garde de le dire ! Je crois, au contraire, que là, plus qu'ailleurs, il est facile de former l'élite qui dirige la foule. Mais je suis persuadé qu'il ne faut pas chercher les individus qui puissent composer cette élite parmi les tout jeunes hommes.

Cependant, je ne veux pas tenir un langage trop catégorique et trop pessimiste. Les membres du Sillon doivent composer l'élite qui dirige. Sur cinquante jeunes gens, on pourra trouver un individu qui puisse faire partie de cette élite. Je connais un prêtre qui tous les soirs recevait dans sa chambre un jeune homme de dix neuf ans, désireux d'apprendre la musique, pour passer agréablement son temps libre. Il lui parlait de musique, mais chaque soir, il trouvait aussi le moment de l'entretenir des questions religieuses ou sociales. Tantôt il lui lisait un article de journal, une page d'un livre sérieux : tantôt il discutait devant lui un cri à l'ordre du jour, par exemple : à bas les chouans, ou les articles impies de telle mauvaise feuille. D'autres fois, il se faisait raconter les conversations que le jeune homme avait entendues, et quand celles-ci n'étaient pas convenables, il lui disait : tu n'as rien répondu à cela ? et comme le jeune homme s'excusait en avouant l'ignorance qui lui avait fermé la bouche, il s'ingéniait à lui faire honte de son infériorité et de sa lâcheté. De temps en temps il lui prêtait une brochure, un livre. Même, il cherchait d'abord à ne pas lui donner quelque chose de trop sérieux ; il s'aperçut que le jeune homme ne prenait pas beaucoup de goût à ces lectures. Les livres d'histoire, les ouvrages techniques, de quelque genre qu'ils fussent, l'intéressaient bien davantage.

Qu'arriva-t-il ? Ce jeune homme, qui tout d'abord manifestait de la répugnance non seulement pour l'étude mais pour la lecture, abandonna bientôt ses études musicales pour se donner exclusivement à la lecture d'ouvrages très sérieux. Il parlait à ses camarades des lectures qu'il faisait, il les étonnait par ses discours et leur donnait à eux-mêmes le désir d'étudier ainsi. Bientôt les livres du prêtre ne lui revinrent plus qu'après avoir passé par plusieurs mains... et il ne songea pas à s'en plaindre. Il espéra seulement qu'un jour viendrait où il pourrait grouper son monde et constituer enfin un vrai Cercle d'études. Et si ce jour ne devait jamais venir, le bien ne se ferait-il pas quand même ?...

J'ai cité cet exemple pour prouver qu'avec de la bonne volonté on pouvait partout arriver à des résultats, car il n'y a pas un prêtre, me semble-t-il, qui ne puisse, en s'y prenant bien, d'une manière ou

de l'autre, suivant les circonstances, arriver à former au moins un jeune « Silloniste » !..

Je sais que des amis réunissent des enfants de treize, quatorze et quinze ans pour les initier dès cet âge aux méthodes du Sillon et former des éléments qui entreront plus tard dans la formation du grand Cercle. On peut essayer cela aussi à la campagne et, je crois, avec des chances de succès.

Mais on peut mieux faire. J'en appelle à ceux qui ont l'expérience et connaissent les campagnards. Ils sont nombreux les cultivateurs qui aiment à lire et qui, à cause de cela, dévorent tout ce qui leur tombe sous la main, bons et mauvais livres, feuilles impies et journaux catholiques. Arrivé à l'âge de 30 ou 35 ans, le cultivateur n'éprouve plus, surtout s'il est père de famille, le désir de courir aux assemblées. Il aime sa maison : il veut demeurer tranquille, mais il ne peut rester inoccupé. Le dimanche matin, il achète les journaux. Si un ami lui prête un livre, c'est un régal.

Tous les agriculteurs n'en sont pas là, me direz-vous, et beaucoup de ceux là même qui lisent aiment surtout le récit des accidents, les nouvelles commerciales et ne regardent pas autre chose !.... Je l'accorde, mais je dis aussi qu'un certain nombre, 5 seulement sur 100, si vous voulez, ont la passion d'apprendre et ne trouvent pas dans leur journal de quoi se satisfaire.

Le tout est de les découvrir !... Certes, mais cela n'est pas si difficile. D'abord, ceux qui ont ce goût de l'étude sont vite connus. Leurs camarades les remarquent et ils arrivent à se distinguer. Et, si vous leur causez pendant seulement une demi-heure, vous les devinerez vous mêmes. Ils seront heureux de montrer leur science, heureux de rencontrer quelqu'un avec qui ils puissent causer ! Ils interrogeront, ils discuteront et parfois, hélas ! ils mettront dans l'embarras leur interlocuteur.

Et alors, que devra faire celui-ci ? Dire au cultivateur : Je vois que vous aimez l'étude. Il faudra venir tous les dimanches chez moi. Je vous prêterai des livres et vous ferez un rapport sur vos lectures, etc.... Mais non, évidemment ! Il commencera par bien étudier son homme, lui proposera un livre sans insister trop, tâchera d'exciter sa curiosité et de lui donner le goût des études vraiment utiles et profitables pour sa formation professionnelle et son instruction chrétienne ; puis, tout en causant, il se renseignera, quand un premier livre aura été lu, sur les impressions qu'a ressenties le lecteur, afin de bien savoir quel ouvrage pourra l'intéresser encore. Et quand il aura ainsi agi avec plusieurs hommes, il pourra songer à les grouper.

Si cela lui est impossible, qu'importe ? La lecture du *Sillon* et de *l'Ajone* suffira, comme le disait Marc Sanguier, pour leur donner « l'âme commune » ..

Qui donc oserait dire qu'il est impossible de travailler dans ce sens pour le Sillon ? Et ne serait-ce pas une grande joie pour un prêtre d'avoir près de lui quelques hommes avec qui il puisse causer de questions intéressantes et en qui il sentit le désir de se dévouer pour les grandes causes, seules dignes de faire battre des cœurs d'hommes ?

Ils seraient deux seulement peut être, le dimanche soir, assis près d'une table et les yeux fixés sur un bon livre qu'ils parcourraient ensemble de nouveau pour échanger leurs appréciations. Le cultivateur gagnerait beaucoup à se trouver ainsi près du prêtre, mais celui-ci n'y perdrait pas non plus son temps !

Telle est l'idée que développa le Congressiste du 14 août. Elle parut intéressante.

Et maintenant, je m'adresse à tous les amis du Sillon, prêtres et laïques qui vivent à la campagne, au milieu de nos populations rurales, près de nos chers cultivateurs, si riches en énergie, si intelligents et d'un esprit si pratique. Je leur crie de toutes mes forces : Cherchez autour de vous. Vous trouverez sans doute des individus qui déjà sont du Sillon parce qu'ils aiment comme vous le Christ, l'Eglise et le Peuple, parce qu'ils sont prêts à donner toutes les forces et les facultés de leurs âmes, leur sang aussi, s'il le faut, pour la France et pour Dieu. C'est à vous de leur dire quels devoirs s'imposent à leur bonne volonté. Voyez quels sont ceux qui aiment l'étude et dont la conduite est irréprochable. Et tâchez de leur mettre en mains les outils qui feront d'eux des lutteurs et des apôtres. Vous ne voyez qu'un homme dans votre commune qui pourrait jouer ce rôle et vous avez dit souvent : Ah ! si celui-là voulait .. Eh bien, faites le vouloir. Rappelez vous que le mot " impossible " n'est pas français.

Nous le savons bien : c'est le paysan qui peut avoir de l'influence sur le paysan, comme c'est l'ouvrier qui agit sur l'ouvrier. L'ouvrier et le paysan se défient toujours plus ou moins du bourgeois ... même du contremaître ou du simple clerc de notaire. Souvent ils ne le comprennent pas, alors qu'il fait pourtant de louables efforts pour se donner tout entier et comprendre l'âme de ceux à qui il s'adresse et quand il croit posséder lui même une âme vraiment démocratique et un sincère et simple amour du peuple.

Nous aimons le peuple, au " Sillon " : nous en sommes ... du peuple, presque tous. Pourtant, il en est parmi nous que leur éducation première n'a pas préparés au rôle qu'ils veulent jouer dans la

société : ils gagneront au contact de ces nouveaux membres du Sillon qui nous viendront des campagnes.

Les socialistes ont essayé de recruter des disciples dans ce milieu : ils n'y ont pas réussi, parce que nos bons cultivateurs dont l'esprit est si clairvoyant ont eu vite fait de constater le néant de leurs théories. Mais nous pouvons arriver au résultat qu'ils ont cherché et trouver parmi ces travailleurs de la terre les hommes dirigeants, au cœur tendre et fort, dont la démocratie chrétienne a besoin.

Pierre DESCHAMPS.

« LE SILLON » et Mgr TURINAZ

Tous nos camarades se souviennent encore de l'incident qui se produisit il y a quelques mois au Congrès d'Epinal entre M. Lapique et Marc Sanguier, et de la violente polémique qui fut engagée contre le *Sillon* par certains organes royalistes. Quelques semaines après, Mgr Turinaz publiait une brochure sur *les périls de la foi et de la discipline dans l'Eglise de France*, commentant avec aigreur l'œuvre du *Sillon*. Afin de mettre nos camarades en garde contre ces attaques et aussi pour répondre au désir d'un grand nombre de nos abonnés, nous publions l'interview suivant de façon à ce qu'ils puissent ainsi se mettre à l'abri de toutes ces critiques :

— Vous avez lu, sans doute, la nouvelle brochure de Mgr Turinaz sur *Les Périls de la Foi et de la Discipline*. C'est évidemment comme le résumé de toutes les critiques faites par ceux qui mènent campagne contre le *Sillon*. Nous serions très désireux de savoir ce que vous pensez de cette nouvelle attaque.

— La brochure de Mgr Turinaz ne m'a pas surpris, mais elle m'a peiné à cause du caractère épiscopal de celui dont elle émane, et aussi parce qu'elle provient de très graves et très regrettables malentendus. On ne sait évidemment à l'évêché de Nancy ni qui nous sommes, ni quel est le caractère de notre action.

— La si loyale explication que vous avez donnée récemment au sujet de votre contradiction avec M. Lapique lors du Congrès

d'Epinal aura satisfait même les plus difficiles, et je crois bien que l'on doit diriger contre vous beaucoup d'accusations analogues.

— Assurément. C'est ainsi que l'on reproche de faire de la politique et de vouloir remplacer l'*Action libérale populaire*, alors que justement nous n'avons pas pu affilier le *Sillon* à l'*Action libérale populaire*, parce que l'action du *Sillon* est une action non politique de formation sociale et d'apostolat populaire catholique, — ce qui n'empêche pas d'ailleurs nos amis d'accomplir leur devoir d'électeurs, de se livrer individuellement aux luttes politiques, d'aider les courageux efforts de l'*Action libérale populaire*.

— Est-il vrai que le *Sillon* ait longtemps refusé d'insérer le *Motu Proprio*, et qu'il ne l'ait ensuite publié qu'incomplètement ?

— Nous avons publié intégralement les 19 articles du *Motu Proprio*, et si nous ne l'avons pas fait immédiatement, c'est parce que nous n'avions reçu aucune indication d'avoir à le publier. Jamais le *Motu Proprio* ne nous fut transmis, alors pourtant qu'il semblerait résulter du texte pontifical qu'il aurait dû l'être, si le *Motu Proprio* se fût appliqué à toutes les nations. « *Nous ordonnons que les précédentes règles fondamentales soient transmises à tous les Comités, Cercles et réunions catholiques.* » Comme certains nous disaient que nous avions, malgré tout, le devoir de publier le *Motu Proprio*, nous avons été nous renseigner nous-même à l'Archevêché de Paris, où il nous fut dit qu'en effet le *Sillon* ne saurait être rigoureusement tenu à cette publication. Mais on nous conseilla vivement de publier au moins des extraits du *Motu Proprio* dans une étude sur la *Démocratie Chrétienne*. C'est ce que nous fîmes, et nous tinmes même à reproduire toutes les propositions du *Motu Proprio*. Nous ne pouvions mieux faire que de nous en référer à l'autorité hiérarchique.

— Comment se fait-il donc que Mgr Turinaz semble convaincu que, même dès l'origine, le *Motu Proprio* se soit appliqué à l'univers entier.

— Je ne sais. Tout pourtant prouve le contraire. Une erreur de lecture a pu cependant abuser l'évêque de Nancy et le rendre sévère à notre égard. A la page 43 de sa brochure, Mgr Turinaz cite en effet le texte pontifical : « Nous prescrivons de les transmettre (les règles du *Motu Proprio*) à tous les comités, cercles et unions catholiques de toute nation et de toute forme. » Mais le *Motu Proprio* porte dans son texte italien *di qualsivoglia natura e forma*, ce qui a été traduit aussi bien dans la *Vérité Française* (numéro du 25 décembre 1903) que dans l'*Univers* (même jour) « ... de quelque nature et de quelque forme qu'elles soient. »

Il est regrettable que de semblables erreurs aient pu se glisser dans la brochure de Mgr Turinaz. Elles ne sauraient laisser évidemment que d'enlever du poids à ses critiques.

— Je ne saurais vous demander ici une réponse à toutes les attaques dirigées contre vous. Peut-être, proviennent-elles surtout de ce que l'on ne vous a jugé que d'après des récits fantaisistes et des racontars malveillants.

— Il se pourrait, en effet. Quant aux textes si nombreux extraits du *Sillon*, les uns proviennent d'une époque où je ne dirigeais pas encore le *Sillon* et où celui-ci n'était pas l'organe de notre mouvement d'éducation populaire (a-t-on jamais reproché à M. Brunetière les articles irréligieux parus autrefois dans la *Revue des Deux-Mondes* ?); les autres, séparés du contexte, prennent à volonté tous les sens qu'on veut leur donner; d'autres, enfin, ne sont que des morceaux épars de compte-rendus de discours souvent inexacts, parus un peu partout et que je n'ai nullement rédigés.

— Mgr Turinaz ne vous accuse-t-il pas, entre autres choses, d'introduire dans l'idée de démocratie chrétienne l'idée de république ?

— En effet, et j'en suis encore à me demander comment j'ai pu faire pour être si mal compris. J'ai justement fait dans le *Sillon* du 10 mai dernier, un article sur la « démocratie chrétienne » où je m'efforçais d'indiquer nettement que la « *démocratie chrétienne* » n'est plus, d'après la volonté même de Léon XIII et de Pie X, une organisation politique ou sociale sur les bienfaits de laquelle les fidèles peuvent être partagés, que c'est, en quelque sorte, l'*action même de l'Eglise parmi le peuple*. » Et je ne craignais pas d'ajouter les lignes suivantes : « Le *Ralliement* à la République tout à fait distinct, dans « la pensée du Pape, de la démocratie chrétienne, fut souvent confondu « avec celle-ci. Les *directions pontificales* devinrent un sujet de polémiques passionnées, et trop peu d'esprits, sans doute, se rendirent « exactement compte du point de vue nécessaire duquel la papauté « devait juger toutes choses, gardienne des intérêts moraux et religieux de la chrétienté et volontairement indifférente à tout le reste. « On comprend que Léon XIII ait tenu dès lors à dépouiller avec « une si pressante insistance le terme de démocratie chrétienne de « toute signification politique ».

— Rien n'est plus net, évidemment, que cette affirmation, et je comprends que vous soyez attristé de n'avoir pas été compris par tous. Mais si Mgr Turinaz n'aime pas le *Sillon*, d'autres évêques vous encouragent.

— Assurément et contre les attaques d'un évêque nous avons les

sympathies du Pape, de tous les cardinaux de France qui nous furent exprimées lors du Congrès national de Tours, l'affection paternelle du cardinal Richard, le zèle infatigable de plusieurs évêques qui se font eux mêmes les propagateurs du *Sillon* dans leurs diocèses et jusque dans leurs séminaires.

— Je crois, en effet, que vous n'avez pas lieu d'être inquiet. L'immense majorité des catholiques de France, sans distinction d'opinions sociales ou politiques, admirent le courage et l'ardeur du *Sillon*.

— Aussi ne nous décourageons pas. Nous voudrions seulement que l'on ne tentât jamais de nous discréditer en nous mêlant à des débats théologiques qui ne nous regardent pas. A l'avance et de tout cœur nous réprouvons tout ce qui, dans nos discours ou dans nos écrits, ne serait pas entièrement conforme à la doctrine catholique. Nous sommes amoureusement respectueux de la hiérarchie catholique. Nous ne demandons qu'à être instruit et qu'à connaître notre devoir pour l'accomplir toujours. Nous réclamons seulement le droit de travailler, avec toutes les énergies qui sont en nous, pour notre foi et pour notre pays.

— Je vois qu'il y a dans votre langage ni rancune, ni amertume, et je reconnais bien là l'âme généreuse du président du *Sillon*.

— Et de quoi nous plaindriions-nous donc ? Si la contradiction et la souffrance viennent sur notre route, c'est peut être que Dieu veut nous fortifier par l'épreuve et creuser ainsi plus profondément le *Sillon*... Je regrette seulement que l'évêque de Nancy n'ait pas jugé à propos de m'avertir paternellement avant de livrer à la grande publicité ses attaques contre moi ; mais je n'en tiens pas moins à garder toujours vis-à-vis de lui l'attitude absolument respectueuse que m'impose son caractère épiscopal. D'ailleurs, voyez vous, je compte beaucoup sur le Bon Dieu pour arranger tout cela, et après tout, comme le dit l'Apôtre : « Ni la mort, ni la vie... ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il y a de plus profond, ni aucune créature, ne pourra nous séparer de la charité de Dieu, qui est dans le Christ Jésus Notre Seigneur ».

Dans la joie, comme dans les contradictions, rien ne pourra jamais me séparer ni du Christ, ni de son Eglise éternelle. Que le Maître veuille se servir de l'humble instrument que je suis ou le briser, cela Le regarde ; moi je n'ai qu'à m'abandonner à Lui, avec confiance, comme un enfant.

X...

La Vie du Sillon en Bretagne

Au moment où l'Eglise est dans la souffrance, le *Sillon*, s'unissant avec tous les catholiques de France, envoie au Souverain Pontife l'hommage de sa fidélité et l'expression de l'indignation profonde que lui cause l'attitude déloyale du gouvernement français.

L'union vraie.

Il importe, en effet, « que l'on ne confonde pas la France avec ceux qui la représentent aujourd'hui aux yeux de l'Europe. Si le Pape perd un ambassadeur, il faut que chacun de nous se fasse ambassadeur pour lui apporter la bonne nouvelle de notre invincible foi en l'avenir du pays et de la résolution où nous sommes de travailler sans jamais nous lasser jusqu'à la victoire ».

Voici le texte de l'adresse envoyée par le *Sillon* à S. Em. le cardinal secrétaire d'Etat :

« Eminence,

« Le Gouvernement peut rompre les relations officielles avec le Saint Siège, il ne peut pas séparer la France de l'Eglise de Dieu. Il peut retirer son ambassadeur de Rome, il ne peut pas retirer de nos cœurs l'amour fidèle et obéissant du Vicaire de Jésus-Christ.

« Les jeunes catholiques du *Sillon* tiennent en ces heures douloureuses et troubles à répéter au Pape l'assurance de leur inaltérable attachement. Ils savent que la démocratie qu'ils travaillent à développer dans leur pays réclame les forces et la discipline morale du catholicisme.

« Ils ont confiance dans l'avenir de la France et comptent que le peuple, trompé par de mauvais bergers, ouvrira enfin les yeux et, sentant qu'il a besoin de Jésus-Christ, ira le demander à l'Eglise que le Christ a fondée et dont le Pape est le Vicaire sur la terre.

« Alors profonde, durable, nécessaire, demeurera l'union du Pape et de la démocratie française.

« Le *Sillon* prie Votre Eminence de bien vouloir présenter au Saint-Père cet hommage d'affection et de réparation, ainsi que cette jeune et joyeuse espérance.

« M. SANGNIER,
« Président du « Sillon »

En réponse à son Adresse à Sa Sainteté Pie X, le Président du *Sillon* a reçu de Son Eminence le cardinal Merry del Val la lettre suivante :

« Illustrissime Monsieur,

» J'ai lu avec plaisir et n'ai pas manqué de communiquer au Saint-Père les
» déclarations d'affection, d'obéissance et d'attachement au Saint-Siège dont,
» au nom du *Sillon*, Votre Seigneurie Illustrissime m'a fait part dans sa lettre
» du 6 courant. Sa Sainteté les a accueillies avec la plus vive satisfaction et,
» en me chargeant de remercier Votre Seigneurie, a exprimé à confiance
» que les « jeunes de France » ne croiront jamais que l'intérêt de leur pays
» puisse être séparé de celui de l'Eglise.

» Je saisis en même temps l'occasion de me redire, avec les sentiments
» d'estime distinguée, de votre Seigneurie Illustrissime, l'affectueux serviteur.

» RAPHAEL, CARDINAL MERRY DEL VAL. »

* *

A Morlaix
Conférence sur
la Vie
Démocratique

Fidèle à sa méthode de pénétration et de rayonnement, le *Sillon* a organisé, dans le courant du mois dernier, une véritable tournée de conférences en notre chère Bretagne.

Le jeudi 11 août, Marc Sangnier était à Morlaix et parlait sur la *Vie démocratique* dans la salle de la Venelle de la Roche. Huit cents personnes de toutes les opinions étaient venues pour l'écouter.

Notre camarade Herry, du cercle d'études de Morlaix, ouvre la séance.

Le camarade
Herry

« Lui et ses camarades du *Sillon* n'ont qu'un but, l'apaisement par la recherche de la vérité, et l'essai de solutionner les questions sociales. Ils ont pensé devoir et pouvoir s'adresser à tous les hommes de bonne volonté. Il existe en somme trois partis bien tranchés à Morlaix. Le parti des catholiques, qui veulent sincèrement aller au peuple et apporter une solution à la crise présente, par application des maximes évangéliques, le parti de ceux qui également épris d'un sincère amour de la démocratie, n'ont pour les guider que des maximes antireligieuses ou athées. Enfin le troisième parti, qui est formé de la masse des indifférents ou de ceux que leurs intérêts mal compris écartent de l'étude de tout ce qui pourrait améliorer la situation.

— Le *Sillon*, dit le camarade Herry, a principalement

pour but de concilier les deux groupes en essayant de trouver un commun terrain d'entente, et plus tard de tâcher de secouer l'apathie des autres, afin que tous réalisent un avenir où il y aura plus de loyauté, plus de justice ».

Après un appel à la modération et au calme, il cède la parole à Marc Sangnier :

« On parle beaucoup dit en débutant l'orateur, de démocratie; les revues, les journaux, les discours des orateurs, sont pleins de ce mot, mais ce que l'on sait avec moins d'exactitude, c'est ce que ce terme au juste signifie.

Conditions de la
réalisation de
la démocratie.

« Et, d'abord, est-on en démocratie parce que les lois sont remplies de ce mot; suffit-il de déclarer, même dans les lois, que les citoyens sont frères, qu'ils sont égaux? Non; il faut, pour être en démocratie, que ces affirmations ne soient pas des constatations purement théoriques, mais qu'elles correspondent à des réalités pratiques. En un mot, la réforme doit être dans les mœurs plus encore que dans les lois.

« Le jour où vous pourrez vous rendre compte des conditions de votre labeur quotidien, où vous pourrez connaître exactement les causes qui suscitent des conflits entre les intérêts généraux, le jour où l'intérêt particulier sera subordonné à l'intérêt général, et que dans toute l'organisation de la société une force viendra identifier cet intérêt général et l'intérêt particulier. Alors, oui, ce jour là, vous pourrez dire que vous êtes en démocratie.

« Or, comment découvrir le moyen d'identifier en quelque façon l'intérêt de chacun avec l'intérêt de la nation.

Conflit de l'intérêt
général
et de l'intérêt
particulier.

« Est-ce dans l'un ou l'autre des partis existants, chez ceux par exemple qui pensent régénérer la société par l'anti-cléricalisme, ils passent leur temps à s'excommunier et à faire triompher l'intérêt de leur coterie au-dessus de l'intérêt national, si bien que le pays a semblé une sorte de champ de bataille où les partis se faisaient la guerre.

« Comment donc parviendrons-nous à unir ces deux intérêts (le particulier et le général) trop souvent contraires.

« Nous ne le pouvons qu'en développant dans la conscience et dans le cœur de chaque citoyen un amour si fort, si généreux, si puissant du bien de tous, une conception si nette et si vive de la justice sociale, un désir si impérieux de réaliser dans son intégrité le concept de la vraie démocratie que ce soit pour chaque citoyen, une injure, une souffrance, une blessure vraiment personnelles que de travailler contre le bien de la démocratie.

« Lorsque nous aurons fait cela, détruit le vieil égoïsme séculaire, alors la démocratie sera possible.

Nécessité de la
charité.

« Mais pour arriver à ce but, nous sommes contraints d'introduire dans le peuple ce qui est plus fort que l'intérêt même bien entendu, ce qui est plus fort que le bon sens vulgaire qui veut que chacun se dévoue pour son voisin, parce que en « *t'aidant il s'aide lui-même* ». Nous sommes forcés d'introduire au cœur même de la démocratie un ardent ferment de charité ce je ne sais quoi d'ardent, de fort et de passionné, qui la poussera vers la justice.

« Voilà pourquoi, puisque nous croyons savoir où se trouve cette force sublime, nous revendiquerons le droit de travailler au bien de la démocratie avec toutes les énergies qui sent en nous et en particulier avec celles que les maximes évangéliques ont fait croître dans nos cœurs. (*L'orateur est longuement applaudi.*)

« C'est là d'ailleurs tout le fond du débat qui nous sépare d'une foule d'hommes qui eux aussi aiment la démocratie ou tout au moins la désirent, et qui espèrent trouver dans une sorte de stoïcisme intérieur qu'ils croient étranger à la religion catholique et pourrait bien n'en être qu'un atavisme, la force de briser l'égoïsme, de lui faire plier les genoux en face du droit commun.

La démocratie
par
le catholicisme.

« Nous réclamons pour le christianisme le droit de venir en aide à la démocratie, car le catholicisme produit un amour social si ardent qu'aucun autre ne saurait lui être comparé. (*Applaudissements répétés.*)

« Aussi bien, nous protestons contre ceux qui veulent faire dégénérer les débats sociaux, les débats politiques, les débats économiques en querelles confessionnelles.

« Il y a des hommes de droite qui ne voteront, qui ne discuteront jamais à fond ni sincèrement une loi, même juste, sous ce prétexte puéril qu'elle est proposée par un socialiste.

Erreurs
et préjugés.

« Il y a des hommes de gauche pour qui les questions sociales, l'évolution de la démocratie, la poussée de la vie démocratique, tout cela n'a pas grande importance, ce sont des politiciens à courte vue qui essaient de garder une majorité mal consolidée en faisant de l'anticléricalisme. Ils ne sont pas capables de faire des réformes, mais ils s'unissent pour mettre les moines hors la loi et faire la guerre aux curés.

« Il ne faut pas que nous demeurions plus longtemps sur ce mauvais terrain. Il est impossible de souffrir plus longtemps qu'on se serve de la force, de la loi, pour favoriser une doctrine religieuse en essayant d'en écraser une autre.

« De même que vous ne voudriez pas d'un gouvernement de curés qui forcerait d'aller à la messe, de même vous ne voulez pas d'un gouvernement de franc-maçons qui essaie d'empêcher d'y aller. (*Applaudissements prolongés.*)

« Voilà pourquoi nous voulons une éducation démocratique; voilà pourquoi nous avons créé les cercles d'études. Nous voulons réaliser la démocratie et vous sentez bien que pour cela, le tempérament de la nation, son idéal doivent se retrouver dans chaque citoyen, c'est à dire que chacun de nous doit assurer non plus seulement son pain quotidien et celui de sa famille, mais aussi le pain quotidien physique et moral de la France tout entière. (*Salve d'applaudissements.*)

Rôle de chaque
citoyen.

« Il nous faut dès lors essayer, à travers les contingences multiples qui brisent ou ensanglantent notre rêve, de réaliser un peu plus d'idéal et de mettre un peu plus d'humanité consciente dans la vie de la France. Nous considérons que la vie de la nation doit se trouver intégralement dans chacun de nous, de même que la justice repose dans sa totalité dans l'homme

juste qui se trouve comme personnellement lésé par l'atteinte portée à la justice en un point quelconque du monde. (*Applaudissements.*)

Soyons des
propagateurs
d'idées.

« Telle est notre conception de la vie démocratique, j'espère que nous arriverons à la réaliser en combattant avec des idées, avec des arguments et non avec des violences, avec des calomnies, avec des haines. (*Applaudissements.*) »

Espoir et
confiance

« Allons donc courageusement vers l'avenir, sans que rien puisse nous arrêter et parce que nous nous sentons le courage de nous dévouer avec ardeur à l'avenir, et qu'il n'existe pas, ayons l'espérance du succès final.

« Que notre foi soit la preuve même de la réalité de ce que nous espérons. Nous appelons à nous, non seulement nos corréligionnaires, mais encore tous les hommes de bonne volonté de quelque parti qu'ils soient. Avec eux nous ferons la République large et ouverte à tous, la véritable démocratie. »

La parole est alors donnée aux contradicteurs, mais aucun ne se présentant le camarade Jaffrenou pose à Marc la question suivante :

Une question du
camarade Jaf-
frenou.

« Je demanderai que le camarade Sangnier veuille bien définir ce qu'il entend par la démocratie d'après l'Evangile :

Réponse de
Marc Sangnier.

Sangnier réplique brièvement. Il définit la démocratie ainsi qu'il suit : l'organisation sociale dans laquelle la conscience civique et la responsabilité civique de chacun se trouvent portées au maximum. Sans doute cette définition ne se trouve pas telle quelle dans l'Evangile mais elle y est contenue comme déduction logique. Les principes qu'il faut chercher dans l'Evangile sont les grandes vérités de justice, de fraternité et d'amour. Il ne faut pas chercher une spécification, car les principes de l'Evangile ne sont ni d'un lieu, ni d'un temps, ils sont de toutes les époques et de tous les lieux. Le travail des générations doit consister à les appliquer aux contingences de temps et de lieu. (*Applaudissements.*) »

Comme, malgré un nouvel appel, aucun contradicteur ne se montre, le camarade Herry déclare la séance levée.

* * *

Le vendredi 12 août, Marc Sangnier répondant à l'appel qui lui avait été fait, donnait à Saint-Servan, dans la salle des fêtes du Patronage, une conférence privée, sous la présidence de M. le chanoine Desrée, curé de Saint Servan, au profit des œuvres paroissiales.

Au patronage de
Saint-Servan

Marc avait choisi comme sujet : « l'Indestructible vie ».

Lorsque notre camarade parut à la tribune, un sentiment de curiosité se manifesta dans l'auditoire, qui, bien que composé de catholiques, partageait à l'égard du *Sulon* un grand nombre de préjugés, dont beaucoup, nous l'espérons, ont dû se dissiper devant les déclarations loyales de Marc Sangnier.

Déjà sa physionomie franche et ouverte l'a rendu sympathique à son auditoire aussi est-ce au milieu d'un religieux silence que notre camarade prit la parole.

C'est aujourd'hui, dit-il, la fête de la charité ; voilà pourquoi vous avez raison d'être heureux, d'avoir confiance en l'avenir. Certes, nous avons le droit d'être remplis de dégoût à la vue de ce qui se passe, mais il faut que ceux-là qui vous poursuivent de leur haine aveugle sachent que, si l'on expulse les religieuses, si l'on met des scellés sur les portes des couvents, on ne détruit pas la charité dans les cœurs. Plus l'on est persécuté, plus l'on aime, et nous trouvons même, en face de l'acharnement des sectaires, une énergie nouvelle qui nous pousse, à l'égard de nos malheureux frères, à plus d'amour, de justice et de fraternité.

Les motifs de
notre joie.

On a coutume, au moment des élections, de dire : un peu d'union et la France sera sauvée. Hélas ! grâce à cette déplorable tactique, on n'éprouve que déceptions et désillusions. Et il ne saurait en être autrement. Tous devraient comprendre que si la poli-

Le vrai travail.

tique est nécessaire, elle est insuffisante; ce qu'il importe avant tout, c'est de conquérir les âmes par la charité et par l'amour. Souvenons nous que nous serons responsables devant Dieu du salut du genre humain.

Ce qui fait notre force.

Les sectaires ne l'ont pas, cette charité, uniquement faite d'amour et de pardon, et cela constitue notre force. Jamais on ne pourra nous contraindre à haïr nos adversaires. Sans doute, beaucoup oublient la doctrine du Maître. Il y a un danger, c'est que nos cœurs se durcissent et que nous ne soyons plus capables d'aimer. Mais nous avons cru à l'amour et il faut que vous y croyiez encore pour n'avoir pas fait la grève de la charité. C'est là l'indestructible vie.

Un témoignage.

Aussi nous devons être joyeux, car jamais peut-être la vie de l'Eglise ne s'est manifestée d'une façon plus éclatante aux regards de tous. Une leçon de choses se déroule devant nous. Tous ces événements qui nous attristent sont un témoignage vivant de l'impuissance de nos adversaires et de l' inanité de leurs doctrines, ils contribuent dans une large mesure à démontrer la force sociale du catholicisme sans lequel on ne peut rien faire qui soit solide et durable, parce que là où il n'y a pas d'amour, il n'y a pas de dévouement, d'abnégation, de sacrifice.

Soyons courageux et forts.

A force d'amour on arrive à vaincre. Certes, le spectacle de notre France est triste. Qu'importe, nos morts ont fondé la race. Ils ont fait le présent et nous poussent vers l'avenir; c'est le progrès, la tradition en marche. Ce n'est pas Dieu qui manque à l'homme, c'est l'homme qui manque à Dieu. Nous sommes si nous le voulons plus forts que nos adversaires, car la force ne se mesure pas à l'audace dans la lutte mais à la puissance de douceur et de pardon.

Nous espérons donc; ne disons pas: il n'y a rien à faire, le siècle est trop mauvais, ce serait douter de Dieu, ne disons pas non plus: il faut détruire nos adversaires; ils ont une âme comme nous et notre devoir est de chercher à dégager ces âmes des préjugés qui les enveloppent.

Nos adversaires ne veulent plus de la charité, mais de la justice. Ils ne voient pas que sans la charité la justice n'est qu'un vain mot; que la charité c'est Jésus Christ vivant dans nos cœurs qui se répand au dehors.

Vers l'avenir.

Nous avons raison de nous dresser en face d'eux, mais ne le faisons pas à la manière de ceux qui veulent jouer le rôle de digue, prenons au contraire l'offensive, allons sur le territoire ennemi et soyons ayant tout des propagateurs d'idées, marchons joyeusement vers l'avenir, en nous rappelant que tout cri de désespoir est comme un soufflet à la face du Christ.

Travaillons sans jamais nous lasser et sans nous demander si nous verrons ou non le succès définitif. Nous combattons avec l'armée de la charité et Dieu nous donnera la victoire.

De nombreux applaudissements soulignent cette vibrante péroraison et notre camarade se retire, chaudement félicité par tous pour les paroles qu'il vient de prononcer.

★★

Les 14 et 15 août, Marc, toujours infatigable, venait à Saint-Malo présider le Congrès régional du *Sillon* de Bretagne, et donnait sous les Halles de Saint-Servan une magnifique conférence publique et contradictoire ayant pour sujet: *Tradition et Progrès*.

Le Congrès de Saint-Malo.

Sur ces belles journées nous garderons le silence, nous réservant d'en publier prochainement un compte rendu spécial aussi détaillé et aussi complet que possible. Disons seulement que si elles furent un grand succès pour le *Sillon*, elles furent de l'avis de tous, pour la population catholique de nos villes et de nos campagnes, un bel exemple et un motif de joie.

« Au milieu du désarroi général, on sent que de jeunes et nouvelles énergies montent à la vie; certains s'essayaient vainement à dire: elles sont la force de tel

ou tel parti politique; en vérité, elles les dominent tous, car elles viennent du Christ; elles n'en trouvent aucun dont elles puissent dépendre, car elles ne sont pas attachées au présent incertain et tendent vers la République et la Démocratie de l'avenir. »

René MALO.

LA DIRECTION DE L'IMPRIMERIE DE *l'Ajone*
de *Bretagne* A L'HONNEUR DE PRÉVENIR LES
DIRECTEURS D'ŒUVRE QU'ELLE SE MET A LEUR
DISPOSITION POUR TOUS LES TRAVAUX D'IMPRI-
MERIE TELS QUE :

Lettres de Convocation, Statuts, Circulaires
Affiches, Programmes, etc., etc.

⇒ TRAVAIL SOIGNÉ
⇒ LIVRAISON RAPIDE



EXPOSITION de Rennes
1897



Muchet-Ballard

MARCHAND-TAILLEUR

PREMIER PRIX

MÉDAILLE D'OR 2^{bis}, rue Motte-Fablet, 2^{bis}



RENNES

Ne faisant que sur mesures
à des prix défiant toute con-
currence.

LIVRAISON EN 24 HEURES

Enfin, aimez-vous les idylles sentimentales, et, à votre âge, c'est bien permis, camarade ! Voulez-vous voir comment une égale noblesse de sentiments et de caractère, une foi aussi généreuse et aussi enthousiaste dans la justice et la vérité finissent par rapprocher deux cœurs entre lesquels l'éducation, le milieu, les préjugés mondains dressaient des barrières en apparence infranchissables ?

Lisez, lisez encore Le Fils de l'Esprit

Vous y trouverez toutes ces choses que je viens de vous énumérer admirablement fondues et harmonisées par l'art de l'excellent maître qu'est YVES LE GUERDEC alias GEORGES FONSEGRIVES, un silloniste avant la lettre, je veux dire avant la fondation du *Sillon*.

Et puis quand vous aurez lu **Le Fils de l'Esprit**, ou si vous voulez, en même temps que vous le lirez, afin, comme dit l'autre, de varier vos plaisirs, vous prendrez **Un Divorce**, de M. Paul BOURGET.

Cela mes amis, c'est du Bourget de derrière les fagots.

Puissance et amitié d'analyse, éclat, vigueur et netteté du style, force et logique du raisonnement, intérêt poignant du récit, jamais, croyons-nous, toutes ces qualités de l'éminent académicien ne s'étaient affirmées avec une maîtrise plus souveraine, non pas même dans le **Disciple** ou dans l'**Etape**.

C'est un livre rempli, beurré, oserai-je dire, d'idées et d'observations prises dans le vif de la réalité, et qui fait apparaître aux yeux les plus prévenus avec des clartés foudroyantes et tragiques les conséquences antisociales de la loi Naquet.

Après l'avoir lu, il faut en arriver à cette conclusion qu'aime tant à répéter le camarade MARC :

« Les règles de la morale *catholique* sont les lois mêmes de la vie et toute société qui veut vivre est contrainte de postuler le catholicisme ».

J'ajouterai pour rassurer les camarades — et ce m'est une joie de le constater — que l'on ne trouve dans cette dernière œuvre aucune de ces théories risquées et contestables qui, dans l'*Etape*, choquaient nos convictions démocratiques, ni aucune de ces pages où l'auteur s'oublie, s'attarde à certaines descriptions troublantes pour l'imagination et les sens.

L'œuvre doit être admirée sans restriction.

Donc lisez et faites lire

UN DIVORCE

Le Sillon de Bretagne

Il faut aller au Vrai

avec toute son âme

Le « Sillon » à Rome

Nous revenons de Rome l'âme pleine d'une indicible joie et le cœur rempli d'une invincible espérance... L'accueil du Souverain Pontife a été si paternel que nous ne pourrions jamais lui en témoigner trop de reconnaissance.

Nos camarades du *Sillon* ont pu souffrir de quelques contradictions qui se sont élevées contre eux dans différents milieux ; ils sont aujourd'hui consolés de divine façon. Le sens de notre effort n'a point échappé à la clairvoyance du chef suprême de l'Église. On nous laisse la liberté de travailler selon notre méthode au triomphe du catholicisme et de la démocratie. L'union que l'on nous demande n'est point une stérile uniformité, mais au contraire l'harmonieuse émulation des forces vivantes qui s'efforcent de concourir à l'avènement du Christ dans les âmes et dans les peuples. On a

donc confiance dans notre dévouement; Rome ne veut pas nous imposer un chef ou donner un inadmissible monopole à qui que ce soit. Sa sagesse est trop profonde, trop profond son respect des mystérieuses nécessités de la vie des peuples, qui s'élabore dans les intimes profondeurs des générations qui se lèvent.

Voici donc clairement marquée la route que nous devons suivre. Le *Sillon* doit rester lui-même et chercher seulement à se développer dans le sens des légitimes aspirations de ceux qui croient que le labeur de l'éducation populaire est nécessaire et doit, pour aboutir, rester libre et indépendant vis-à-vis des partis politiques ou des autres organisations existantes.

Le discours de Marc Sangnier et la réponse du Saint-Père ne sauraient prêter à aucune équivoque. Il nous appartient de correspondre au désir du Souverain Pontife par un redoublement de zèle et par un accroissement d'efforts.

Tous, devenons moins indignes de notre tâche. Encouragés et réconfortés, cherchons à être de bons soldats du Christ avec le regret seulement de valoir si peu et d'être de si pauvres ouvriers d'une œuvre qui réclame l'énergie d'accomplir tous les sacrifices.

Donnons toute notre vie à la Cause, sans regarder en arrière; sans nous laisser distraire de ce que nous croyons être notre devoir par les difficultés qui pourront survenir et par les orages qui pourront un moment assombrir l'horizon.

Une confiance immense emplit nos cœurs de foi et d'espérance; tous fraternellement unis par un commun Amour, pour la plus sainte des Causes, allons vers l'avenir sans défaillance et sans peur. Ce pèlerinage a resserré les liens qui nous rassemblent; il nous a montré que notre idéal n'était point chi-

mérique et menteur. Pourquoi serions-nous désormais des hommes de peu de foi? Que craignons-nous puisque nous pouvons tout par le Christ qui nous vivifie et nous fortifie.

Les paroles du Pontife suprême sont pour nos camarades la règle de leurs actions et la confirmation de leurs travaux précédents. Dieu visiblement nous bénit et nous comble.

Que Dieu en soit, par tous, loué et remercié.

LE SILLON.

Adresse lue par Marc Sangnier à l'audience du Sillon
le 11 septembre 1904

Très Saint Père,

Les angoisses de la France n'ont pas tué l'espérance dans nos cœurs. Les nouvelles générations qui montent à la vie s'apercevront enfin que les rêves de fraternité et de justice sociale ne peuvent devenir réalité sans la force divine que le Christ est venu apporter au monde. La démocratie que nous voulons travailler à fonder réclame impérieusement le catholicisme pour préciser, fortifier, orienter et discipliner ses aspirations.

Nous venons donc, Très Saint Père, au nom de tous les groupements du « Sillon » répandus dans toute la France, au nom des milliers d'hommes et de jeunes gens qui ont donné leur vie à cette tâche d'apostolat et de conquête, proclamer hautement notre attachement et notre inviolable fidélité au Christ et à son Eglise.

Nous voulons être parmi tous, vos fils les plus respectueux et les plus religieusement soumis.

Nous n'avons nullement la prétention injustifiée de solliciter de votre Sainteté une préférence exclusive pour les méthodes propres du « Sillon » ni une confirmation formelle de notre confiance en l'avenir de la Démocratie en France.

Nous tenons seulement à déclarer devant vous que nous savons qu'aucun but humain, qu'aucune préférence particulière ne doit jamais dominer les divines nécessités de la grande unité religieuse catholique. Nous voulons aussi affirmer que rien n'est mieux fait, pour respecter pleinement la sainte liberté des enfants de Dieu, que la hiérarchie officielle de l'Eglise : tenant ses pouvoirs mêmes de son

divin fondateur et placée comme un flambeau devant les siècles qui passent, elle domine les contingences humaines et accueille tous ses enfants avec un cœur égal.

Nous venons à vous, non seulement, comme au chef visible de la religion que nous professons, mais comme au Père très aimant qui console et qui encourage. Nous retournerons dans notre patrie mieux armés pour la lutte, plus forts et comme invincibles.

Puissiez-vous, Très Saint Père, ne pas désespérer de notre pays, mais bien sentir qu'il y a des relations entre le Pape et la France que nulle force sectaire n'arrivera à dénoncer, car c'est le cœur même de notre patrie qu'elles attachent indissolublement à l'Eglise de Dieu.

Nous vous remercierons de votre accueil mieux que par des paroles, par des actes, et, Dieu aidant, nous voulons vous prouver que vous n'avez pas eu tort d'avoir confiance en l'effort des jeunes catholiques du « Sillon » qui conquierront au Christ la démocratie française.

Discours de sa Sainteté le pape Pie X

aux jeunes gens du « Sillon »

DANS L'AUDIENCE DU 14 SEPTEMBRE 1904

Chaque fois que les auteurs des livres inspirés viennent à parler des jeunes gens, leurs paroles sont remplies d'affection et d'enthousiasme. Sans nous arrêter à tant d'autres passages des Saintes Ecritures que nous pourrions indiquer, surtout dans les livres des Machabées, nous en avons un exemple frappant dans les paroles que le disciple de l'amour adressait jadis à une société de jeunes gens : « Je vous écris, jeunes gens, parce que vous êtes forts, que la parole de Dieu demeure en vous, et que vous avez vaincu l'esprit mauvais » (I. Jean II, 14). Et l'Evangile nous raconte que Jésus Christ, après un entretien avec un jeune homme, le regardant, l'aima (Marc, X, 21).

Eh bien, chers jeunes gens, ces mêmes sentiments du Divin Rédempteur, remplissent aujourd'hui notre cœur après avoir écouté l'adresse si pleine d'affection que vous nous avez présentée, et puisque vous avez su concevoir des pensées aussi nobles et que vous vous montrez capables d'actions aussi généreuses, laissez Nous vous dire que Nous vous aimons et que désormais chacun de vous pourra nous considérer non pas seulement comme un père, mais comme un ami.

Nous nous réjouissons du bien que vous faites et de celui que vous ferez encore, avec la grâce de Dieu, en étendant vos rangs et en

exerçant parmi vos compagnons d'âge, d'étude, de profession qui ne sont pas encore des vôtres, un apostolat vraiment fécond.

Nous nous abstiendrons de vous recommander d'une façon spéciale de pratiquer la vertu et la piété, et de craindre le Seigneur, car Nous savons que ces avis ne vous sont pas nécessaires, persuadés, comme vous l'êtes, que la base de toute œuvre est la sainte crainte de Dieu. Mais plutôt, avec les paroles même de saint Jean, le plus jeune des apôtres. Nous vous renouvelons l'expression de notre joie parce que « vous êtes forts » *quia fortes estis* ; oui, il faut de la force et du courage pour conserver la foi quand tant d'autres la perdent, pour rester fils dévoués de l'Eglise quand beaucoup d'autres la combattent, pour garder le trésor précieux de la parole de Dieu quand tant d'autres l'ont banni de leurs âmes.

Il faut de la force et du courage pour se vaincre soi-même, pour dompter ses propres passions, pour rester fidèle à la vérité et à la vertu et pour dominer l'esprit du mal, qui trompe le monde par le mensonge.

Tout en Nous réjouissant donc de votre force, Nous vous exhortons, dans vos œuvres et dans vos luttes, à placer votre confiance non pas en vos propres efforts, mais en la toute-puissance de Dieu.

Ne craignez pas, si vous êtes encore peu nombreux. Restez fidèles à votre bannière et la promesse de l'Evangile s'accomplira en vous, et vous régnerez : *Nolite timere pusillus grex quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum*. — Ne craignez pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner son royaume. Ne vous laissez pas décourager si tous ceux qui professent les mêmes principes catholiques, ne s'unissent pas toujours avec vous dans l'emploi des méthodes qui visent un but commun à tous et que tous désirent atteindre.

Les soldats d'une puissante armée n'emploient pas tous les mêmes armes ni la même tactique ; tous, cependant, doivent être unis dans la même entreprise, maintenir un esprit de cordialité fraternelle et obéir promptement à l'autorité qui les dirige. Que la charité du Christ règne donc entre vous et les autres jeunes gens catholiques de la France. Ils sont vos frères ; ils ne sont pas contre vous, mais avec vous. Quand vos forces se rencontrent sur le même terrain soutenez-vous les uns les autres, et ne permettez jamais qu'une sainte rivalité dégénère en une opposition inspirée par les passions humaines ou par des vues personnelles et peu élevées. Il suffit que vous ayez tous une même foi, une même pensée, une même volonté et la victoire vous sera donnée. Recevez en comme gage la Bénédiction Apostolique.

La Démocratie Chrétienne au " Sillon "

Réussirons nous à dissiper enfin les fâcheuses équivoques où se retranchent et se complaisent les adversaires catholiques de la Démocratie chrétienne ? Nous osons l'espérer, à la condition qu'on veuille bien nous suivre sans prévention, ni préjugé et jusqu'au bout.

Les mots ont le sens qu'on veut bien leur donner, et n'en ont pas d'autres. La plus élémentaire loyauté nous engage donc à demander à celui qui nous parle le sens des mots dont il se sert. Et puisque le mot Démocratie chrétienne a été officiellement adopté par Léon XIII et Pie X, demandons à Léon XIII et à Pie X le sens de ce mot. « Dans les circonstances actuelles, dit Léon XIII, il ne faut l'employer qu'en lui ôtant tout sens politique et en ne lui attachant aucune autre signification que celle d'une *bienfaisante action chrétienne* parmi le peuple ». (Encycl. *Graves de Communi*, janv. 1901. — « La Démocratie chrétienne, reprend Pie X, doit être entendue dans le sens déjà défini avec autorité... Elle ne doit jamais s'immiscer dans la politique ; elle ne doit pas servir aux partis, ni à des fins politiques ; ce n'est pas son affaire, mais elle doit exercer une *action bienfaisante en faveur du peuple*, fondée sur le droit naturel et les préceptes de l'Evangile ». (*Motu Proprio* de Pie X, 18 déc. 1903, § 12 et 13). Remarquons encore que Son Eminence le cardinal secrétaire d'Etat, dans sa *lettre circulaire du 28 juillet 1904 aux évêques d'Italie*, semble laisser tomber l'expression Démocratie chrétienne pour n'employer que ces deux autres absolument synonymes : Action populaire chrétienne, ou Action catholique.

*
*
*

Ainsi entendue, la Démocratie chrétienne est de toutes les époques, elle ne dépend d'aucune forme de gouvernement civil, pouvant « s'accommoder de n'importe laquelle de ces formes » (Léon XIII, docum. cité) ; elle n'est autre chose que l'heureuse et efficace influence exercée dans la société par des catholiques pratiquants, sous la pression de leur foi catholique et grâce à l'emploi de moyens inspirés par cette même foi.

Et, dès l'instant où le mot Démocratie chrétienne recevait droit de cité dans la langue catholique, il ne pouvait signifier autre chose. L'Eglise de Jésus n'est, en effet, rivée à aucune forme de gouvernement à aucune organisation sociale déterminée ; elle doit exercer sa bienfaisante influence sur les monarchies absolues comme sur les républiques, sur les sociétés les mieux organisées comme sur les tribus sauvages où se découvre à peine un embryon d'organisation. Ou mieux, elle va droit aux âmes à toutes les âmes ; elle va aux masses, au peuple ; elle est instituée pour travailler à l'émancipation, à la divinisation de toutes les âmes humaines de tous les pays et de tous les siècles. L'action catholique est donc, de sa nature, une action populaire, et, s'il a plu à Léon XIII et à Pie X de dénommer l'action populaire Démocratie chrétienne, il n'est loisible à aucun catholique de refuser d'être démocrate chrétien.

Cependant, disons le nettement, l'action catholique, pour s'exercer, doit tenir compte des contingences. Est contingence tout ce qui ne résulte pas de la nature essentielle des choses et des êtres, comme la forme du gouvernement ou l'organisation sociale de telle nation à tel moment de son histoire, l'état des connaissances, de la civilisation, du bien-être matériel au même moment. Ce n'est pas l'homme idéal, mais l'homme réel, concret, vivant que le catholique rencontrera sur son chemin. Les âmes qu'il voudra façonner seront, par l'éducation et le milieu, comme pétrées d'idées justes ou fausses, de préventions, de préjugés, elles auront des préférences marquées, irréductibles peut être, pour une forme de gouvernement, pour une organisation sociale entrevue, rêvée, caressée, elles entretiendront de fortes antipathies à l'égard de certaines classes, de certaines œuvres, de certaines personnes, de certaines injustices ou de certains privilèges non justifiés.

Il sera sans doute très difficile de discerner au sein de la vivante complexité de ces âmes le faux du vrai, le mauvais du bien, le laid du beau. Mais, en attendant, il est indispensable au catholique — c'est une règle de simple bon sens — de prendre ces âmes comme elles sont et non point du tout comme elles devraient être, c'est à dire, comme il voudrait, dans sa petite conception des choses, les voir être. Il saura, à force de patience et de sympathie, découvrir et faire valoir ce qu'il y a en elles de beau, de vrai, de grand, de généreux et introduire peu à peu au milieu de tout cela un ferment nouveau, la vie catholique, qui contempera les énergies découvertes, tout en détournant l'attention du préjugé, de l'erreur, de la passion, des rancunes

injustes, fruits desséchés, destinés désormais à tomber d'eux-mêmes, privés de sève.

* * *

A cette première règle de l'action catholique, s'en ajoute une autre d'une égale importance. L'apôtre devra dégager son catholicisme de tout alliage politique et social et le vivre tout pur, intégralement. C'est pour n'avoir pas saisi la nécessité de cette épuration, que bien des âmes d'apôtre ont échoué. Des catholiques sincères, sincères dans leur foi, sincères dans leur dévouement, sincères dans les sacrifices qu'ils consentaient avec joie, sincères dans leur désir de témoigner au monde la force vitale de leur croyance catholique, ont vu tous leurs efforts réduits à l'impuissance. N'allons pas nous consoler de ces échecs réitérés en rejetant la faute sur le malheur des temps, sur la dureté, l'égoïsme, l'orgueil des âmes à transformer.

Il faut à l'action catholique le succès, sous peine de se voir évincée du rang des forces sociales appelées à régénérer le monde. Le monde était autrement mauvais quand les apôtres vinrent à lui pour le transformer et le convertir. Ce que les apôtres ont fait, pourquoi ne pourrait-on plus le faire ? La cause de l'insuccès de l'action catholique en ces dernières années n'est pas dans l'impuissance du catholicisme. Où donc est-elle ? Pourquoi, même, des milieux où s'exerçait autrefois cette action, lui deviennent ils de plus en plus réfractaires ? pourquoi d'autres milieux, et très nombreux ceux-ci, sont-ils fermés, haineusement et jalousement fermés à tout ce qui s'inspire, même de loin, du catholicisme ?

C'est que, très souvent, on s'est contenté, pour tout bagage d'apostolat, de la belle sincérité dont nous parlions, sans songer que, à côté de la sincérité, il est d'autres vertus indispensables au meneur social : le discernement des conditions réelles de l'action et des moyens les plus propres à s'insinuer jusque dans les profondeurs des âmes ; l'endurance et la ténacité dans l'emploi de ces moyens ; le renoncement à des idées personnelles qui ne sont point le catholicisme, et surtout cette charité débordante sans cesse renouvelée au contact du cœur du Divin Maître, qui ne se laisse arrêter par aucun obstacle, se manifeste par une large, aimante et accueillante sympathie, et respecte tout, sauf le mal. Trop souvent, on n'a voulu voir hors de soi, hors de ses conceptions sociales, de ses préférences politiques, rien de bien, rien de passable, rien de tolérable ; on a refusé de tenir compte d'aspirations fort légitimes, dont la réalisation gêne ceux-là seulement qui croient que tout est pour le mieux dans la

société contemporaine. On a présenté aux âmes pour le catholicisme ce qui n'était qu'une adaptation du catholicisme à des idées personnelles, adaptation légitime sans doute, mais n'épuisant nullement la capacité et l'ampleur de la religion universelle apportée au monde par le Christ. On a voulu maintenir, consciemment ou non, d'anciens cadres sociaux depuis longtemps et de plus en plus démodés et continuer à dominer sur des âmes moins bonnes, pensait-on, moins intelligentes et à tout jamais incapables de se diriger elles-mêmes. Elise par héritage, on a voulu s'imposer à la masse et pour s'imposer, on a daigné déclarer qu'on « allait au peuple ».

* * *

Il est sans doute inutile de redire une fois encore que le peuple n'aime pas ceux qui se vantent d'aller à lui. Et il a raison, le peuple. Dieu seul a le droit de dire qu'il s'abaisse jusqu'à l'humanité, parce que, de lui à nous, hommes, il y a une distance immense que, dans son infinie bonté, il a daigné franchir. Mais entre hommes ! Comment, si nous mettons de côté tout cet arsenal usé de distinctions antinaturelles, je dirais volontiers antichrétiennes, comment pouvons-nous nous prétendre d'une nature supérieure et soutenir qu'en mettant notre vie au service de nos frères, nous nous abaissons jusqu'à eux ? Oui, le peuple a raison de se sentir blessé quand on s'avance vers lui comme vers une masse d'êtres inférieurs que l'on veut relever. Le peuple est fait d'âmes créées à l'image de Dieu, capables d'un développement moral indéfini en tout ordre de choses, intellectuel, moral, religieux social et matériel. Par le travail lent, mais sûr et persévérant des siècles, les unités de cette masse sont arrivées, dans notre pays de France, à se sentir vivre, penser, vouloir, aimer ; à prendre conscience de leur dignité humaine, de leurs droits et malgré tout de leurs devoirs ; à s'intéresser directement à la prospérité de la nation ; à s'entendre et à se concerter pour donner à chacun plus de valeur, plus d'importance, plus de place au soleil lumineux et réchauffant du bon Dieu.

L'histoire nous dit que longtemps le peuple a eu besoin de la tutelle d'hommes intelligents et dévoués, dont le métier était, de génération en génération, d'être les serviteurs du peuple. Il s'en est trouvé, tout le temps que ces hommes, oublieux de leurs intérêts privés et de leurs aises, le servaient, le défendaient, l'aidaient à croître, à vivre, à se développer. Mais ces hommes, oubliant la raison sociale de leur existence, s'endormirent au sein de leur

égoïsme. Le peuple s'en aperçut, il résolut de se passer d'eux : puisqu'on ne s'occupait pas de lui, ne pouvait-il songer à gérer lui-même ses propres affaires ? Ainsi fit-il. D'un geste de dépit, assurément brutal et méprisant, il mit ses somnolents tuteurs de côté et se fit proclamer majeur.

*
*
*

C'est ici que se pose le problème. Les anticléricaux de toute nuance s'acharnent à faire croire et prétendent démontrer que le catholicisme est absolument impuissant à fournir un aliment solide à la démocratie, à amener le peuple, émancipé, à s'occuper sérieusement et utilement, par lui-même, des intérêts vitaux du pays. Est-il possible de réduire ces accusations à néant, de faire voir par la pratique, non seulement que le catholicisme n'est pas antipathique aux aspirations légitimes de la démocratie, mais encore qu'il est la seule croyance à même de les réaliser dans leur plénitude ?

Le *Sillon* l'a cru. Confiant dans la force sociale toute puissante du catholicisme, il s'est dit qu'il fallait tout d'abord le rendre sympathique au peuple, et pour cela, il a entrepris de le dégager de tous ces dehors qui l'avaient transformé en une sorte d'épouvantail, de tous ces préjugés qui lui servaient de véhicule, de toutes ces équivoques qui lui donnaient des allures louches, de tous ces malentendus au sein desquels il était comme annihilé. Le catholicisme pur est indépendant de toute forme de gouvernement, il n'en impose et n'en préfère aucune pour elle-même, il laisse les nations s'arranger comme elles l'entendent en cette question où elles sont maîtresses souveraines : s'il a toujours défendu et comme sacré l'autorité, il l'a en même temps soigneusement distinguée des caprices, des abus, des passions, des injustices de ceux qui la détenaient et des formes diverses qu'elle pouvait revêtir.

Le catholicisme se croit assez large, assez souple, assez puissant pour s'adapter à toute forme de gouvernement respectueux de la liberté et de la justice, et donc à la forme démocratique. Non seulement le *Sillon* affirme le respect de l'Eglise catholique pour la forme démocratique, mais démocrate lui-même, par libre choix et pour être de son temps, démocrate au sens politique et social du mot, il veut trouver dans le catholicisme, lequel, disait tout à l'heure Léon XIII « peut s'accommoder de n'importe laquelle des formes du gouvernement civil », il veut trouver et il est assuré de trouver dans le catholicisme tout ce qu'il faut à la satisfaction des aspirations démocratiques contemporaines.

Le *Sillon* présente donc d'abord le catholicisme aux démocrates, en leur donnant l'assurance formelle qu'il ne touchera ni de près, ni de loin à leurs préférences politiques et sociales. Et c'est à tous les démocrates sincères qu'il le présente, c'est-à-dire à tous ceux qui, dégagés des coteries politiques, ennemis de caste et de secte, veulent réaliser véritablement cette ascension de tous vers une conscience plus complète de leur rôle social : aux ressources multiples dont ils disposent, il offre d'ajouter la puissance du catholicisme.

Et pour le faire mieux accueillir, sans en rien retrancher cependant, le *Sillon* essaie de faire comprendre à tous que le catholicisme est bien un ensemble de dogmes intellectuels, en même temps qu'une hiérarchie nettement et sagement organisée, mais qu'il est surtout, avant tout, une vie intérieure intense. Les formules du dogme se sont épanouies au cours des siècles, la hiérarchie s'est constituée insensiblement, mais, dès les premiers jours, la vie qu'est le catholicisme s'est emparée des âmes, les a transformées, les a libérées en les divinissant.

*
*
*

Cette vie catholique, c'est la vie de Jésus, Dieu fait homme pour l'amour des hommes ; c'est Jésus vivant lui-même dans les âmes, les arrachant à leur égoïsme, à leurs passions, à leurs servitudes ; souffrant et mourant pour elles, se donnant à elles, véritablement, dans l'Eucharistie, les émancipant de toute autre tutelle que de la sienne et de celle de ses représentants officiels, leur rappelant qu'elles ont le devoir et donc le droit de s'occuper de leurs destinées éternelles, de prendre leur part des biens passagers de ce monde, de s'aider, de s'encourager, de se soutenir les uns les autres jusqu'au terme du voyage d'ici-bas. C'est dans cette vie divine, apportée aux âmes par le Maître divin, que se fera l'union de toutes les âmes humaines : s'oubliant elles-mêmes pour s'occuper les uns des autres, elles réaliseront l'idéal de la Démocratie.

Car, pour le *Sillon*, la Démocratie monte à ces hauteurs. La Démocratie, ce n'est pas seulement, en effet, le fonctionnement du suffrage universel, opération d'un instant qui n'exige trop souvent aucune vertu civique, faussée qu'elle est par une pression éhontée ou une vile corruption ; ce n'est pas la tyrannie sans contrôle et sans responsabilité d'une majorité intéressée et capricieuse ; ce n'est pas l'organisation sociale où chacun, sans considération de ses aptitudes, commande à son tour ; ce n'est pas l'impossible gouvernement direct du peuple par le peuple, ni même l'emploi du *referendum* ; c'est l'état d'une nation où se trouvent portés à leur maximum la conscience

civique et la responsabilité sociale de chacun. La Démocratie, c'est une âme commune, faite des âmes de tous les citoyens, où s'agitent et se débattent les intérêts particuliers, mais où l'emportent toujours les intérêts supérieurs du citoyen, de la famille, de la nation. La Démocratie exige donc, à côté de la préoccupation naturelle et légitime de ses intérêts personnels, une connaissance assez nette du véritable intérêt général et une série d'efforts librement et généreusement consentis dans le but de concilier, si c'est possible, ou, au cas contraire, de sacrifier l'intérêt particulier à l'intérêt général. Disons tout de suite que l'intérêt général, tel que l'entend le *Sillon*, n'est autre chose que le libre et complet épanouissement des âmes sous l'impulsion et la persévérante influence de Jésus, en dehors de toute coterie, de toute secte, de tout parti, dans la Vérité, dans la Justice, dans le bien être matériel, dans l'Amour.

* *

Ce sera sans doute un long et dur labeur que celui de réaliser une société où l'on aurait amené les âmes à s'arracher à cette loi brutale et égoïste de leurs intérêts particuliers, à mettre à la place de leur cher moi le moi d'autrui, à vouloir généreusement et à proposer pour les autres une place aussi large et une situation aussi aisée que possible. On sera même tenté de traiter une pareille entreprise de beau rêve et d'irréalisable utopie : peut-il se faire que l'on amène un jour tous les membres d'une démocratie à un pareil degré de désintéressement, d'instruction civique, de participation à l'œuvre commune d'émancipation et de perfectionnement ? Ne vaudrait-il pas mieux remettre à un chef unique la direction et la conduite de la masse ? — Nous ne nions pas la force de l'objection. Mais, d'abord, nous ne voulons pas d'un chef unique : ce serait consentir à laisser la masse inerte, à n'en faire qu'une escave, une personne sans cesse en tutelle ; ce serait aller directement contre le fait des aspirations démocratiques qu'il s'agit précisément non de réprimer et d'anéantir, mais d'assagir et de diriger.

Nous ne voulons pas non plus, et pour les mêmes raisons, d'une élite héréditaire et fermée, bien que nous reconnaissons la nécessité d'une élite au sein même de la Démocratie. Nous avons confiance, une confiance inébranlable dans la force sociale du catholicisme ; nous essaierons de l'introduire dans les âmes où vivent les aspirations démocratiques et nous réussirons c'est notre invincible espérance. à former une élite nouvelle, largement ouverte à toutes les bonnes volontés, à toutes les âmes éprises de l'amour du Maître, recrutées

dans toutes les classes de la société — ces classes continuant de co-exister, mais sans superposition hiérarchisée, côte à côte. Cette élite, vivant la vraie vie démocratique, deviendra, au sein de la nation, une majorité non pas *numérique*, mais *dynamique*, capable d'entraîner la masse, peu lente à se mouvoir, vers les sommets.

* *

Ou bien l'on niera la puissance d'attraction du Maître adoré, ou bien l'on reconnaîtra la possible réalisation de notre conception démocratique.

J'entends l'objection : mais, en agissant ainsi, vous faites du catholicisme un instrument de parti, vous le mettez au service de l'idée démocratique. Vous n'êtes pas docile à la voix de Pie X, ordonnant de ne faire servir la Démocratie chrétienne ni aux partis ni à des fins politiques. — De toute l'énergie de notre âme, nous repoussons ces calomnieuses insinuations. Non, mille fois non, nous n'enfermons pas le Christ dans des questions de boutique électorale. Nous savons et nous proclamons que le catholicisme est indépendant de toute forme de gouvernement, de toute préférence politique ou sociale qui ne blesse ni la morale naturelle ni les préceptes de l'Evangile.

Mais il faut bien que le catholicisme prenne contact avec les réalités sociales et politiques de notre temps. Nous constatons les aspirations démocratiques : nous les partageons comme c'est notre droit indéniable et nous voulons les imprégner de l'amour du Christ. Nous voulons sincèrement, loyalement la Démocratie et nous ferons notre possible pour la réaliser.

Ayant le bonheur d'être catholiques, étant certains de posséder la pleine vie et la pleine vérité, nous voulons amener la Démocratie à la participation de cette plénitude : en réalisant, autant qu'il est en nous, la Démocratie, nous l'amènerons à confondre sa vie avec celle du Maître adoré.

On a écrit dans le *Réveil des Côtes-du-Nord*, 21 juillet 1904 ceci : « La jeunesse songe de moins en moins à cultiver dans son âme la vie mystique et à s'abîmer dans une adoration solitaire. Elle veut trouver en sa croyance la force et les moyens de porter remède au mal social ». Nous voulons être de cette jeunesse-là, et nous en sommes déjà un peu. Et le *Réveil Breton* continue : « Cette force, ces moyens, le christianisme ne les contient ni ne les donne plus ».

Nous sommes, nous, convaincus qu'il les donne encore, et c'est un démenti par les faits que nous voudrions infliger à cette affirmation sortie de la plume d'un loyal adversaire.

Pierre URVAL.
De Saint-Brieuc.

MIEUX QU'UNE DOCTRINE, UNE VIE

Le *Sillon* n'a rien inventé, il est le résultat logique du travail de ceux qui l'ont précédé, il n'est et ne prétend être que le catholicisme toujours vivant en un éternel renouveau.

Mais pour nous le catholicisme est plus qu'un ensemble de rites, plus qu'une simple manifestation extérieure. Nous voyons en lui un Credo, un enseignement dogmatique auquel adhèrent nos intelligences, un code moral que nos volontés acceptent librement, un idéal que nous aimons avec toute la passion de nos cœurs de vingt ans. Mais nous croyons aussi que le catholicisme est mieux que tout cela, mieux qu'une doctrine intellectuelle, mieux qu'une loi morale : l'intense vie de nos âmes.

Etre du Sillon n'est autre chose que vivre cette vie.

Il ne faut donc point voir uniquement dans le *Sillon* une doctrine sociale que nous pouvons accepter, mais aussi et surtout une vie que nous sommes tenus de vivre. Il ne saurait être possible de les séparer l'une de l'autre : nous aurions beau être sociaux et démocrates, si notre croyance n'a pas pénétré notre vie, si nous ne sommes pas complètement sacrifiés à la Cause, nous n'avons pas le droit de nous dire du *Sillon*. Avant tout, il importe que nous nous réformions nous-mêmes, que nous brisions les liens mauvais qui nous attachent au monde, que nous sachions immoler nos penchants à la Cause que nous avons la gloire de servir.

D'ailleurs, ce renoncement à nous-mêmes n'est-il pas le

meilleur témoignage que nous puissions donner de notre doctrine, la meilleure preuve de notre sincérité intellectuelle ? Et si nous rencontrons des sourires, des mépris, des injures, quelle plus noble réponse que celle-ci : « Voyez nos amis, partout vous les trouverez au chemin de l'honneur ! »

N'aurons-nous pas, alors, le droit d'être justement fiers de notre conduite, ne serons-nous pas heureux plus que jamais de remplir fidèlement notre devoir !

Car, après tout, ce que l'on peut nous demander n'est point le succès qui vient de Dieu, ni même la perfection qui est au-dessus de nous, mais le *désir* vraiment efficace et *pratique* de réaliser en nous un *mieux être moral*, l'effort sincère et persévérant *vers un idéal* auquel nous tendons de toute la force de notre âme.

Se renoncer soi-même, se sacrifier volontiers et de gaieté de cœur, se donner tout entier à la Cause aimée, tel est notre devoir.

Nous réformer nous-mêmes, nous donner au Christ sans réserve pour qu'il nous accorde la force nécessaire à l'accomplissement de notre tâche : tel est le seul moyen de le remplir.

Nous avons essayé de le comprendre ; Dieu aidant, chaque jour nous le comprendrons davantage.

Jacques FONLUPT.



La Vie du Sillon en Bretagne

Inquiétude de
nos adversaires
Un cercle
Anti-Sillon

Chez les anti-
cléricaux.
Une
conférence de
M. Guichard

Comment
ils comment un
bureau.

Thèse
de M. Guichard

Voici que de toutes parts les efforts de nos amis commencent à être connus du public et les anticléricaux eux-mêmes s'inquiètent des rapides progrès de notre mouvement. Aussi n'avons nous pas été surpris de voir, il y a quelques semaines, un organe de Saint-Malo, le *Republicain* annoncer la fondation d'un cercle de jeunes anticléricaux destiné à combattre et à enrayer le développement du *Sillon* dans la région. Peu de temps après la naissance de ce cercle, des affiches posées sur les murs de la ville, apprenaient à nos amis que M. Guichard, professeur de l'Université, ferait une conférence publique et contradictoire sur le sujet suivant : *Eglise et Démocratie*. Cette réunion devait être pour nos adversaires une revanche de la magnifique conférence de Marc Saëgnier aux halles de Saint-Servan, lors du récent Congrès du *Sillon*.

Le dimanche 24 septembre, à 4 heures de l'après-midi plus de 800 personnes remplissaient le petit théâtre de Saint Malo.

Contrairement à ce qui a lieu d'ordinaire dans les réunions de ce genre, le bureau n'est pas élu par l'assemblée, ce qui n'est peut être pas très démocratique ; quoi qu'il en soit M. Lecoutour, membre de l'Union laïque, s'installe au fauteuil de la présidence, assisté de MM. Florisson et Boucher, l'un président l'autre secrétaire de la Ligue des Droits de l'Homme.

M. Launay, professeur d'école normale, présente l'orateur.

Sa thèse — autant que nous avons pu en suivre le développement — peut se résumer ainsi :

Aujourd'hui, nous voyons des catholiques — M. Guichard dit : des « cléricaux », mais sur ses lèvres les

deux mots ont évidemment le même sens — aujourd'hui nous voyons des catholiques qui se prétendent démocrates.

Or cette prétention est inqualifiable. Entre l'Eglise catholique et la démocratie, il y a incompatibilité. Cette incompatibilité apparaît tout au long de notre histoire et elle éclate aujourd'hui encore dans l'enseignement catholique officiel.

Et M. Guichard de faire alors un cours d'histoire à sa façon. Systématiquement — et c'est là que se trouve le sophisme — il confond d'un bout à l'autre de son exposé ce qui, dans le passé, est le fait des seigneurs, des princes et des rois — autrement dit du pouvoir civil — avec ce qui est l'œuvre de l'Eglise et des Papes, Bien entendu, quand il s'agit de juger les diverses époques de notre histoire, il ne tient aucun compte de la différence des temps et des mœurs, différence qui explique pourtant bien des choses et qui fait qu'on ne peut appliquer, par exemple, à un homme du XIII^e siècle la même règle de jugement qu'à un homme du XIX^e ou du XX^e siècle.

Le conférencier tirant parti de ce que, dans ces temps lointains — temps de transition et de formation des nationalités — les deux pouvoirs, le spirituel et le temporel, se sont trouvés en apparence confondus, accable le premier sous le poids des méfaits du second.

Et M. Guichard exploite avec assez d'habileté cette équivoque. Il fait grand usage du spectre de l'Inquisition, de la Saint Barthélémy et des Dragonnades. Mais après avoir énuméré les prétendus crimes de l'Eglise, il a passé sous silence ses indéniables bienfaits proclamés par les libres-penseurs comme par les autres. Il eût été cependant équitable de le faire.

Dans la seconde partie de sa conférence, l'orateur anticlérical a essayé, comme nous l'avons dit plus haut, de démontrer qu'il y avait incompatibilité entre l'Eglise et la démocratie au point de vue des principes et des doctrines. L'enseignement démocratique a pour base la science, a-t-il, tandis que l'enseignement ca-

Un cours
d'histoire.

Une équivoque.

Incompatibilité
entre
l'Eglise et la dé-
mocratie.

tholique a pour base le dogme. Donc... vous voyez la suite du raisonnement. Ici encore, M. Guichard a confondu. Il a confondu deux domaines : le domaine du « connaissable » qui relève de la science et de la raison raisonnante et sur lequel l'Eglise n'a pas les prétentions qu'il lui suppose et le domaine de « l'inconnaissable », en présence duquel les plus illustres savants avouent leur incompetence, mais sur lequel l'Eglise projette les lumières de la Révélation.

M. Guichard a terminé par une péroraison dans laquelle il a prophétisé la fin prochaine de l'Eglise. Mais si l'Eglise est à l'agonie, pourquoi cette inquiète fureur de ses adversaires ?

Le président, M. Lecoutour, a alors donné la parole à M. Sauvage.

Celui-ci, dès ses premiers mots, a soulevé les rumeurs des anticléricaux. Mais M. Sauvage a vigoureusement relevé cette intolérance.

Il a laissé entendre que les organisateurs de cette réunion seraient sans doute récompensés de leur dévouement à la cause anticléricale par de bons petits postes de fonctionnaires et que cette espérance devrait les rendre plus indulgents pour des adversaires qui sont eux absolument désintéressés.

Cette allusion n'a pas été, comme bien l'on pense, du goût de ceux qu'elle visait et quand le jeune avocat a voulu rappeler le rôle historique de l'Eglise et notamment le fait considérable de l'abolition de l'esclavage, les anticléricaux et quelques jeunes apaches, ignorants de l'histoire, ont fait un tel vacarme qu'il s'est vu obligé de quitter la tribune après avoir crié à ceux qui l'ont empêché de se faire entendre :

« Vous avez fait un mensonge public en annonçant une réunion contradictoire ». A ce moment, M. Desgrées du Loû demande la parole :

Mais M. Guichard veut riposter à M. Sauvage. Il prétend que son contradicteur n'a quitté la tribune parce qu'il n'avait rien à lui répondre. Puis il entreprend de prouver, mais sans succès, que rien dans la doctrine de l'Eglise ne prohibe l'esclavage...

M. Sauvage
Intolérance des
anticléricaux.

M. Desgrées du Loû apparaît alors sur la scène et prend aussitôt la parole.

Après un éloquent appel à la tolérance et au respect mutuel des convictions, M. Desgrées du Loû prend texte des derniers mots de M. Guichard :

« Vous avez affirmé, tout à l'heure, dit-il, que rien dans la doctrine catholique ne prohibait l'esclavage, cette monstruosité du monde païen. Je vais vous citer des textes. »

Et M. Desgrées du Loû cite, en effet, plusieurs passages des épîtres de saint Paul, qui sont catégoriques sur ce point. Puis il ajoute :

« Du jour où dans les catacombes, le patricien de la Rome des Césars et son esclave se sont agenouillés à la même table de communion, quelque chose a été changé dans le monde. Un germe a été déposé dans la société humaine qui devait fermenter jusqu'à devenir la plus grande des révolutions morales. C'était là, en effet, la proclamation de l'égalité originelle de l'homme. L'affirmation du lien fraternel qui doit unir tous les enfants de ce Père commun qui est aux cieux. » (Applaudissements.).

Et notre ami retrace à grands traits l'histoire de l'action de l'Evangile dans les sociétés.

« Tout cela, dit-il, c'est la démocratie en marche et il est faux de dire que l'Eglise lui est hostile puisqu'au contraire tous les principes qui justifient un progrès social et économique sont empruntés à l'Evangile et font partie intégrante du catholicisme. C'est le germe déposé dans le monde il y a 19 siècles par le Christ, qui continue de se développer et dont le développement prendra plus tard des proportions que nous ne pouvons prévoir.

Sans doute, il y a eu dans le passé et il y a encore aujourd'hui, parmi les catholiques, des philosophes, des hommes politiques, parfois des théologiens qui se sont montrés plus conservateurs que progressistes. Mais la substance de la doctrine reste la même : elle est toujours, en elle-même, une doctrine d'affranchissement et d'ascension de la race humaine.

Les écoles philosophiques, les systèmes sociaux et les religions sont et restent indépendants des excès commis par leurs sectateurs et leurs disciples. Au point de vue humanitaire et social, le catholicisme reste, en tant que doctrine, inattaquable. »

Puis M. Desgrées du Loû prend l'offensive.

« La thèse de M. Guichard, dit-il, aboutit, en fait, à la suppression de la liberté religieuse. Si, en effet, le catholicisme et la démocratie sont incompatibles et ne peuvent vivre côte à côte, la logique doit vous amener à vouloir la

Contradiction
de M. Desgrées
du Loû.

Ce que l'Eglise
a fait
pour l'Egalité

L'Eglise n'est
pas hostile à la
Démocratie.

Conséquences
de la thèse de
M. Guichard.

destruction de l'Eglise. Oui, c'est bien cela, la première conséquence de votre système, c'est la destruction du catholicisme.

Toujours la haine.

A ce moment, un interrupteur anticlérical s'écrie : « Parfaitement ».

M. Desgrées du Loû réplique aussitôt :

« Je retiens votre aveu. Le F. Bonnet, orateur du dernier convent maçonnique, a prononcé la semaine dernière les mêmes par les que vous. Il a dit : « Il faut détruire l'Eglise. » Et l'un de vos chefs les plus éminents, M. Buisson, avait écrit avant lui dans son célèbre article sur « la crise de l'anticléricalisme » cette phrase significative :

« Ce qui est certain, c'est que nous devons à l'instinct religieux qui fait partie de la nature humaine un respect qui n'est dû à aucune des élucubrations imaginées pour le satisfaire. » Ce qui revient à dire : « Nous respectons votre croyance mais nous lui interdisons de se satisfaire. Singulière façon d'entendre la liberté de croire. (Applaudissements prolongés.)

La séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Donc vous allez continuer la guerre aux consciences. Vous allez faire bientôt la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Vous l'accompagnerez d'une loi sur la police des cultes conçue dans un tel esprit et si tyrannique que nous, catholiques, serons obligés de la traiter comme les marins de Marseille traitent la loi sur l'inscription maritime, c'est-à-dire que vous nous mettez dans l'obligation de violer votre loi.

Et alors vous serez obligés d'infliger à nos prêtres l'amende et la prison. Vous serez acculés à la nécessité de nous persécuter. Mais ce jour-là, vous rencontrerez devant vous une force que vous ne soupçonnez pas.

Une voix. — La force de l'argent ! (Tumulte.)

M. Desgrées du Loû. — Non la force qui a soutenu les catholiques irlandais et les catholiques allemands et qui nous fera vaincre, nous catholiques français : la force morale des persécutés. (Applaudissements répétés.)

Et M. Desgrées du Loû termine par ces mots :

« Eh bien ! je voudrais que vous renonciez à cette politique de haine et de discorde. Je le désire pour mon pays que ces querelles religieuses affaiblissent et qui ne retrouvera son ancienne puissance que le jour où tous ses enfants seront réconciliés dans le culte de la liberté. »

Appel à la modération.

Pour la Démocratie.

Je le désire pour le prolétariat, qui attend les réformes démocratiques depuis si longtemps promises et qui en reste privé parce que l'oligarchie financière et politicienne qui a accaparé la République aime mieux manger du curé que de donner du pain aux travailleurs. (Applaudissements prolongés.) Depuis cinq ans, pas une grande loi sociale n'a été votée par les Chambres. La dernière grande réforme ouvrière date

de 1898, c'est la loi sur les accidents du travail, votée sous le ministère de M. Méline. (Nouveaux applaudissements.)

« Est-ce que cette politique antidémocratique et antirépublicaine, conséquence de votre anticatholicisme, va se prolonger indéfiniment. Je demande aux bons citoyens, aux démocrates de tous les partis de s'unir pour y mettre un terme. Je leur demande dans l'intérêt de la patrie, du prolétariat qui souffre, dans l'intérêt du progrès social et démocratique, de faire cesser cette nouvelle guerre de religion. »

Et M. Desgrées du Loû se rassied, salué par une triple salve d'applaudissements.

Singulière attitude des anticléricaux.

M. Guichard essaie de lui répondre. Mais on l'écoute peu et comme il est tard, le président refuse la parole à M. Desgrées du Loû, qui voudrait riposter en deux mots à la très courte réplique de M. Guichard.

La plus grande partie de l'auditoire proteste contre la clôture. Le président s'obstine et donne lecture, au milieu du tumulte, d'un ordre du jour de félicitations à M. Combes. Un peu moins de la moitié de l'assistance lève la main. M. Desgrées du Loû demande la contre épreuve, mais M. Lecoutour s'y refuse et lève la séance.

Au total, une conférence qui n'a peut-être pas tourné comme l'eussent désiré ses organisateurs.

Le dimanche 18 septembre, un autre orateur anticlérical, M. Laurent Valbert, développait à Plaine-Haute, devant un auditoire d'une centaine de personnes, une thèse qui ressemblait beaucoup à celle de M. Guichard. Comme lui, il commence par un petit cours d'histoire et ne manque pas de faire revivre aux yeux de ses auditeurs les persécutions contre Dollet et Calvin, le massacre des protestants, les bûchers de l'Inquisition, etc...

Dans les Côtes-du-Nord.

A Plaine-Haute Réunion publique et contradictoire.

Il ajoute que la politique de l'Eglise ne peut être qu'une politique théocratique, commandée par la foi catholique.

Vient alors la critique du dogme. Puis M. Valbert — et c'est ici qu'il diffère de M. Guichard — développe tout un programme d'éducation populaire, sur lequel nous sommes en parfait accord avec lui. Mais M. Valbert a tort en refusant aux catholiques le droit de travailler à cette œuvre de régénération sociale.

Contradiction
du camarade
Le Douarec.

Le camarade Le Douarec du *Sillon briochin* prend alors la parole. A la grande surprise des anticléricaux il dit être d'accord avec l'orateur sur le terrain des revendications sociales, mais il ne partage pas sa manière de voir vis à vis du catholicisme. Il relève en quelques mots les fautes du passé que les anticléricaux se plaisent à mettre à la charge de l'Eglise. Il montre l'admirable doctrine renfermée dans l'évangile, puis il s'écrie :

« Et de nos jours, est-ce parmi ceux qui rident la religion catholique par leur conduite, que vous irez chercher son véritable esprit ? Non ; mais c'est bien au contraire parmi l'élite des catholiques ; et vous verrez bien que, chez eux, c'est le pur esprit évangélique qui régit encore. On a trop dénaturé la religion du Christ ; et ce sont peut-être ses débris qui subsistent par atavisme chez les hommes loyaux comme le camarade Valbert, lorsqu'ils luttent contre l'injustice et les préjugés. »

Et notre camarade termine par un vibrant appel à l'union de tous sur le terrain social, pour réaliser enfin les réformes démocratiques qu'un vain anticléricisme retarde indéfiniment. (*Applaudissements unanimes*).

Le citoyen
Méléard.

A ce moment, le citoyen Méléard prétend « que le Christ est venu tout mettre à feu et à sang et il s'appuie sur le texte évangélique : « Je ne suis pas venu sur la terre pour apporter la paix, mais la lutte et le glaive. »

Réponse du ca-
marade Ruello

Le camarade Ruello, du *Sillon*, s'élance alors à la tribune et s'écrie :

« Mais cette lutte que le Christ est venu apporter au monde c'est la lutte contre les passions, c'est la lutte contre tous les préjugés sociaux. Et n'est-il pas véritablement étrange de venir reprocher ces paroles au Christ, après la conférence du camarade Valbert ? »

M. Valbert reprend ensuite la parole pour répondre au premier contradicteur :

Une erreur
très répandue.

« Un catholique, dit-il, ne peut pas s'occuper de questions sociales ; la raison en est simple ; c'est que le but vers lequel tend le catholique, c'est uniquement un ciel qui n'est pas de ce monde. On ne peut donc espérer voir un catholique prêcher autre chose que la résignation aux misères de cette Vallée de Larmes. »

Puis il revient sur l'intolérance de l'Eglise à laquelle il reproche cette formule : *Hors l'Eglise point de salut*.

Notre camarade n'a pas de peine à lui répondre :

La vérité.

« Si réellement, dit-il, notre but est d'arriver au ciel, pour atteindre ce but, le catholique a des devoirs impérieux à remplir, dont le premier est de faire triompher le règne de la justice en ce monde. Loin donc d'être une chaîne, notre foi catholique est pour nous une force merveilleuse, un stimulant incomparable qui nous pousse à rechercher le bien du peuple. »

Le camarade Ruello demande de nouveau la parole :

« La formule : *Hors l'Eglise point de salut*, n'est, dit-il, nullement intolérante. Ne suffit-il pas, en effet, pour être sauvé de faire partie de l'âme de l'Eglise, c'est-à-dire de rechercher loyalement et de bonne foi la vérité, et de conformer sa vie à ce que l'on croit sincèrement être la vérité ? Un anticlérical peut donc fort bien, s'il est de bonne foi, être sauvé. »

De chaleureux applaudissements ont souligné la contradiction de nos camarades. Après le vote d'un ordre du jour félicitant M. Combes, le président déclare la séance levée.

Quelques jours auparavant, le jeudi 15 septembre, le camarade Herry du Cercle d'études de Morlaix faisait dans la salle de la Roche une intéressante conférence sur le « *Contrat de Travail* » devant un auditoire de 400 personnes et composé en majeure partie d'ouvriers. « Le succès de cette conférence, nous écrit notre camarade Marzin, nous est un encouragement à continuer notre mouvement d'éducation démocratique. »

Dans
le Finistère.

A Morlaix.
Une conférence
sur le contrat
de travail.

Un résultat.

Le calme et la belle tenue de cette réunion nous font même espérer que peut-être un jour nous pourrions organiser des réunions publiques d'un autre genre. Nous prouverons ainsi à tous la sincérité de nos convictions démocratiques et en même temps chrétiennes. Ils verront alors que notre foi dans le Christ n'est pas un obstacle, mais bien plutôt une force qui nous aide et nous pousse à l'avant-garde du mouvement social et que la hardiesse de nos conceptions économiques n'est en rien entravée par nos croyances religieuses ; qu'au contraire celles-ci nous aident puissamment à nous dévouer de plus en plus pour nos semblables et à travailler au triomphe de la fraternité et de la justice sociale. »

Epis nouveaux.

A la suite de la conférence de Marc Sangnier à Saint-Servan, plusieurs jeunes gens de Saint-Mélor, entraînés par la chaude et éloquente parole de notre président, invitèrent les camarades de Saint-Malo à venir leur parler du *Sillon*. Ils s'y rendirent, assistés des camarades Hodebert et Huet, du Sillon Rennais.

A l'issue de cette réunion, à laquelle assistaient près de 40 cultivateurs et commerçants, la fondation d'un cercle d'études fut décidée. Quinze jours après, le dimanche 3 septembre, notre camarade Even, accompagné des camarades Bérut, Bourdin, Main-sard, inauguraient le nouveau cercle, qui prit le nom de cercle Saint Pierre.

A Saint Brieuc, quelques uns de nos amis, qui avaient assisté au Congrès de Saint Malo, résolurent eux aussi de fonder un cercle d'études. Dire qu'ils ont réussi serait superflu, il suffit de nous reporter à ce que nous avons dit de la réunion publique de Plaine-Haute à laquelle ils ont pris une si large part.

« Le Sillon »
à Rome.

Pendant que nos camarades, restés sur la terre de France, luttèrent vaillamment pour la cause, d'autres plus heureux allaient porter au Saint Père les témoignages de notre affection à tous et de notre piété filiale.

Et, lorsqu'ils revinrent parmi nous, réconfortés par cette atmosphère de joyeuse et confiante bénédiction qu'ils avaient respirée dans la Ville Eternelle, nous avons senti renaitre notre courage et s'accroître notre confiance en l'avenir.

Albert COUDRON.

AVIS

Tous nos amis qui désireront le compte rendu du Congrès de Saint-Malo Saint-Servan, aussitôt qu'il paraîtra, pourront dès maintenant nous envoyer leur adresse avec la somme de 0 fr. 60.

Nous prions tous nos abonnés qui n'ont pas encore payé de bien vouloir nous envoyer 2 fr. 50 en mandat poste pour éviter les frais de recouvrements.

L'Administration.

Imp. Bretonne, 4, rue de La Chalotais. Rennes

Le Gérant : F. HAMONO

PUBLICATIONS DU SILLON

TRACTS ROUGES

Le *Sillon* a édité depuis quelques mois un certain nombre de tracts destinés à constituer une petite bibliothèque pour les membres des Cercles d'études et à faire connaître l'esprit et les méthodes du *Sillon* ainsi qu'à donner quelques notions exactes et précises sur les questions sociales contemporaines. Par leur format, leurs prix très modiques et plus encore par leur lecture facile, ils constituent un excellent moyen de propagande.

Tous les tracts de cette série sont au prix
de 0 fr. 15 — 0 fr. 20 franco.

De très importantes remises sont faites sur le prix de ces tracts par certaines quantités.

Viennent de paraître :

- 1° Une méthode d'éducation démocratique, par Marc Sangnier.
- 2° L'existence de Dieu, par J. Desgranges.
- 3° Action coopérative, par Marcel Lecoq. (Nouvelle édition revue et complétée).
- 4° L'Avenir de la Démocratie, par Marc Sangnier.
- 5° L'Eglise et l'Etat, par M. Chénou.
- 6° La France et l'Alsace-Lorraine, par Marc Sangnier.
- 7° Qu'est-ce que le Sillon ? par J. Desgranges.
- 8° Les Retraites ouvrières, par Maurice Dubourg.

Adresser toute demande au nom de Raymond Simond,
34, boulevard Raspail, Paris, et à Célestin Huet, 45, rue
Saint-Melaine, Rennes.

Publications du « Sillon de Bretagne »

Pour l'Action, par Marc Sangnier.

TRACT DE PROPAGANDE

Ma Petite Ville, par Jean Belamothe.

Adresser toute demande au nom de Célestin Huet, 45, rue
Saint-Melaine, Rennes. Toutes les principales librairies
de Bretagne et de la Mayenne les ont en dépôt.

En vente au Sillon Rennais, 45, rue Saint-Melaine :

Compte rendu du Congrès

SAINT-MALO - SAINT-SERVAN

Prix : 0 fr. 60 Franco

Déclarations de Marc Sangnier sur L'ESPRIT DU SILLON, les rapports du Sillon avec l'autorité ecclésiastique, la confessionnalité des œuvres et la politique. — Conférence publique et contradictoire : « TRADITION ET PROGRES. »

Caisse Raiffeisen appliquée à la campagne et à la ville.

PRÉSIDENT : MICHEL EVEN

SERVICE DES SALLES DE TRAVAIL : JACQUES RUELLO

Les Salles de travail ont pour but :

a) De faciliter la préparation des conférences que les membres des Cercles doivent faire dans leurs groupes respectifs. Une *bibliothèque* est à leur disposition. Des *conseillers* sont chargés de leur donner, s'ils le désirent des renseignements plus précis et d'aider particulièrement les débutants.

b) Des *consultations écrites* sont de même fournies aux Cercles d'études hors de Rennes qui en font la demande, par les conseillers des Salles de travail.

SECRÉTARIAT GÉNÉRAL : LOUIS FROGÉ

Le Secrétariat général s'occupe des relations du SILLON RENNAIS avec les autres groupes de Bretagne et avec le SILLON de Paris.

ADMINISTRATEUR DE LA REVUE : PIERRE DUBOIS

Le Sillon de Bretagne

Red é Trezek ar wirionez

Kerzel gant an ine a-bez

Il faut aller au Vrai

avec toute son âme

LE SILLON DE BRETAGNE A ROME

Nous sommes allés dans la Ville Éternelle pour y chercher la lumière et la force : le Pape nous a comblés de bénédictions et d'encouragements ; nos cœurs étaient délicieusement réchauffés, et nos jeunes ardeurs s'enflammaient d'enthousiasme, au contact de ces précieuses sympathies. Et le souvenir de toutes les souffrances endurées, de toutes les contradictions rencontrées, de toutes les luttes soutenues, s'évanouissait durant que le Souverain Pontife parlait : « *Nè craignez pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner son royaume.* » Oui, nous sommes peu nombreux, mais, ce qui vaut mieux, nous sommes forts et le Christ règne parmi nous, car nous nous aimons, car nous savons que notre action ne sera féconde et que nous n'étendrons le royaume de Dieu que dans la mesure où nous serons maîtres de nous-mêmes, maîtres de nos passions, maîtres absolus de nos cœurs. Nous sommes

peu nombreux, mais nous sommes unis, ou mieux nous sommes *un*, parce que tous nous nous sommes donnés entièrement à la cause, sans rien retenir, sans rien abdiquer.

Mais je n'entends pas revenir sur ces audiences bénies où Pie X nous entretenait avec cette simple bonté qui nous arrachait des larmes; tous nos camarades en ont conservé le souvenir toujours présent, toujours vivant. Je voudrais seulement ici rappeler ce qui se passa entre Bretons à Rome, particulièrement à Sainte-Marthe, et noter les résolutions importantes qui furent alors prises.

Une réunion spéciale eut donc lieu pour nos amis dans une des cours de Sainte-Marthe, au Vatican, afin d'étudier les moyens de développer en Bretagne le mouvement du *Sillon*. Louis Meyer présidait, assisté des camarades Charles d'Helencourt, Marcel Lecoq et Michel Even.

On constate que le présent est plein de promesses sérieuses; et le *Sillon* qui, il faut l'avouer, ne date que d'hier dans notre province, s'y propage avec une rapidité qui nous remplit de joie. Partout nous trouvons des camarades qui, sans nous connaître, nous attendent, parce que nous venons préciser leurs aspirations inquiètes, parce que notre venue leur apparaît comme une révélation. Le *Sillon* n'est pas en effet quelque chose de nouveau, que l'on voudrait du dehors imposer aux esprits; ce n'est pas une doctrine neuve, élaborée dans le cerveau de quelque savant de cabinet et qui voudrait forcer l'entrée des âmes; bien au contraire, le *Sillon* répond à un besoin; il est né sous la poussée formidable des événements, il sort du sein même de la réalité vivante. En Bretagne, comme ailleurs, on ressent un immense besoin de se donner à une tâche grande, et voilà ce qui explique cette éclosion spontanée de cercles d'études dans l'Ille-et-Vilaine, dans les

Côtes-du-Nord, dans le Finistère, dans la Loire-Inférieure, dans le Morbihan.

Toutefois, il ne faut pas se laisser prendre aux apparences; et l'enthousiasme serait vain s'il n'était pas suivi d'un sérieux retour sur nous-mêmes, si nous n'entreprenions pas ce travail long et pénible, mais absolument essentiel de la conquête de nous-mêmes, pour ensuite conquérir ceux qui nous entourent. Si donc, et l'on insiste sur ce point capital, les bonnes volontés se sont rencontrées un peu partout, la tâche, loin d'être achevée, commence seulement.

C'est alors que les obstacles se dressent nombreux sur notre route: la Bretagne a besoin de secouer cette torpeur qui l'enchaîne trop souvent aux portes de ses cimetières et l'empêche de regarder hardiment vers l'avenir. « *Celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière*, dit l'Évangéliste, *n'est pas propre au royaume de Dieu.* » (Mathieu, VIII, 22.) Nous voulons préparer l'avenir; et cette tâche réclame notre énergie tout entière; elle nous commande de dépouiller les vieux préjugés, elle nous veut avec toute notre âme.

Et pour dissiper les préventions, il nous suffira presque toujours de montrer de quel esprit nous sommes. Notre devoir impérieux, à nous les premiers Sillonnes de Bretagne, c'est donc de faire connaître partout qui nous sommes et ce que nous voulons. Répandons dans ce but notre *Ajonc*, répandons le *Sillon* de Paris, faisons lire nos tracts; ne nous lassons jamais de dissiper dans tous les milieux, parmi le clergé comme chez les laïques, les préjugés et les idées fausses qui se répandent à propos de notre mouvement.

On causa de toutes ces choses à Sainte-Marthe; on causa aussi des Cercles d'études; on y insista sur ce point d'une extrême importance, à savoir que nos camarades doivent, de

toute nécessité, fournir un travail personnel effectif ; il ne faut pas qu'ils viennent au Cercle pour y écouter passivement, avec plus ou moins d'intérêt et d'attention, une conférence ou une lecture ; il faut que les idées qu'ils emportent, ils les acquièrent au moyen d'un effort réel ; il faut qu'ils domptent leur timidité intellectuelle, qu'ils s'habituent à faire eux-mêmes de petits rapports, de petites causeries ; et, de la sorte, peu à peu, leur initiative se développera.

Pour les jeunes enfants, la tentative de l'abbé Laizé à Rennes, que l'*Ajonc* a déjà signalée, mérite toute notre attention et toutes nos sympathies ; nous ne pouvons que souhaiter de voir cet exemple partout suivi.

On agite enfin la question des relations entre divers groupes. L'isolement du Cercle d'études est chose essentiellement mauvaise ; il entretient une atmosphère d'individualisme presque toujours mortelle. Au contraire, multipliez les occasions pour les Cercles d'études de se rencontrer, de se voir, de se connaître ; immédiatement nos camarades se sentent d'autant plus forts, d'autant plus soutenus, qu'ils savent autour d'eux un plus grand nombre d'âmes animées des mêmes aspirations, nourries du même idéal, abreuvées des mêmes souffrances, et leur ardeur s'en accroit.

Il importe donc de tenir le plus souvent possible de petits congrès régionaux ; il importe de provoquer, au moins une fois par an, la réunion des divers groupes de chaque département ; il importe de rendre plus fréquentes les visites des Cercles d'études entre eux. Enfin, pour favoriser les rapports, chaque groupe doit prendre la résolution de tenir l'*Ajonc* régulièrement au courant de ce qui se passe chez lui ; la revue portera ces renseignements à la connaissance de tous ; et de

la sorte, cette âme commune dont nous parlons si souvent deviendra de plus en plus une réalité vivante.

Nous supplions nos camarades de se bien pénétrer de toutes ces idées qui furent agitées à Rome. Il faut que toujours davantage, ils sentent peser sur eux la lourde responsabilité qui incombe à chaque catholique : qu'ils sachent et qu'ils répètent à tous *qu'il nous sera demandé compte du salut du genre humain.*

Travaillons avec une énergie nouvelle à développer en nous d'abord, à répandre ensuite l'esprit du *Sillon*. Et souvenons-nous que plus nous donnerons, plus nous nous oublierons. plus nous nous sacrifierons pour la Cause, plus aussi nous comprendrons ce qu'elle réclame de nous. Le *Sillon* est une vie, et l'on s'en rend compte dans la mesure seulement où l'on vit cette vie : Vivons-là, et chaque jour, nous découvrirons des aperçus nouveaux, qui serviront d'aliment à nos intelligences éprises d'idéal.

En avant, toujours ! C'est le Christ lui-même qui nous regarde et nous appelle ; et avec Lui, notre confiance ne sera jamais trompée.

Jacques RICHARD.

de Rennes.



Les Jeunes de 1830

Parler d'autrefois aux jeunes du *Sillon*, aux lecteurs de *l'Ajone*, semble tout d'abord commettre un anachronisme. En effet, ce n'est pas chez eux que l'on trouve de stériles regrets d'un passé disparu. Ils sont de leur temps ; ils l'aiment malgré ses tristesses et ses misères, et ne veulent pas en désespérer. Ils y apportent plutôt leur féconde activité et, avec la généreuse ardeur — certains sceptiques disent la belle illusion — de leurs âmes neuves, ils regardent vers l'avenir qu'ils rêvent, Dieu aidant, de faire meilleur.

Mais, pour autant, ils n'entendent pas renier le passé. Et comme, à Rome, nous le disait Marc Sangnier, nous ne sommes pas des phénomènes d'une espèce inconnue. Nous entendons bien être de la lignée de ces grands chrétiens qui, avant nous, ont combattu les bons combats pour le Christ, et seraient aujourd'hui du *Sillon* avec nous. Il est donc bon parfois, pour préparer les luttes de l'avenir, de nous retourner vers ceux du passé qui ont porté en leur âme le même noble idéal que nous, et près d'eux prendre conseil. Leurs exemples nous serviront de leçons. Leurs mécomptes mêmes pourront nous instruire, pendant que leurs succès stimuleront nos efforts et relèveront nos courages aux heures de défaillance.

Dans ce passé déjà lointain, il est une époque qui m'a souvent paru ressembler singulièrement à la nôtre par bien des côtés. Il est un mouvement, une action, un état d'âme de catholiques, que bien des fois, en lisant l'histoire, j'ai comparé au *Sillon* d'aujourd'hui. C'est donc de 1830 et des jeunes de cette époque que je voudrais entretenir les amis de la Bretagne, lecteurs de *l'Ajone*.

En rappelant dans quelles circonstances se fit la Révolution de 1830, je voudrais montrer comment, alors que les chefs des catholiques de France, trop attachés aux formes transitoires du passé, ne comprenaient pas que la Révolution n'était pas terminée avec les journées de juillet, qu'au contraire elle ne faisait que commencer, une phalange de jeunes plus clairvoyants devina qu'un monde nouveau s'élaborait lentement au milieu des crises contemporaines

et résolut, en se dégageant du passé, de prouver une nouvelle fois que le catholicisme sait toujours se rajeunir suivant les besoins du moment.

I. — La crise religieuse

La Révolution de 1830 fut faite aussi bien contre la religion que contre les Bourbons. Pourquoi et comment ?

Les historiens l'ont fait remarquer ; sous la Restauration » par l'imprudence des uns et la perfidie des autres » le catholicisme avait paru intimement lié au parti royaliste. Aussi l'opposition de ce temps fût-elle imprégnée d'impiété voltairienne, ou au moins, sous l'influence du gallicanisme, prévenue contre le « parti prêtre ». Si elle harcelait de ses attaques passionnée la politique du gouvernement, elle y mêlait autant de diatribes antireligieuses. « L'époque actuelle, disait un journal en 1826, sera difficile à expliquer pour nos arrière-neveux. Il n'est plus question que d'évêques, de curés, de moines, de jésuites, de couvents, de séminaires ; on n'entend plus retentir que les mots de bulles, de mandements, de confession, de communion, d'indulgences et d'excommunication : la controverse théologique est l'ordre du jour. »

À la Chambre des pairs ou à la Chambre des députés, des hommes très graves reprenaient sans cesse l'éternel refrain contre les empiètements du clergé et les menaces de théocratie. Au Palais, juges et avocats rappelaient à chaque instant les libertés de l'Eglise gallicane et les décrets d'expulsion des jésuites. Dans les salons et les ateliers, le « parti prêtre », les « hommes noirs », « la congrégation » et « Loyola » défrayaient les conversations. Les journaux faisaient large part aux histoires de prêtres intolérants ou ineptes. Le *Constitutionnel* prenait la tête dans cette besogne antireligieuse. Plusieurs fois la semaine, sous la rubrique *Gazette ecclésiastique*, il excellait dans l'art de pimenter ces fielleux récits des faits dénaturés ou simplement inventés pour les besoins de la cause. La caricature s'en mêlait ; et ce n'était aux vitrines que curés et moines repus de bien-être ou desséchés de fanatisme. Jamais, au théâtre, le *Tartufe* n'eut plus de succès. On applaudissait frénétiquement, et la toile tombait aux cris répétés de : « A bas les jésuites ! » Plus haut, dans la grande littérature, Paul-Louis Courier ne dédaignait pas de se complaire dans les historiettes de curés et les pamphlets contre les sacristies.

Enfin, au dessus de tous par le talent et le succès, Béranger représentait le mieux l'impiété de l'époque : rien de ce qu'il y a de plus pur et de plus sacré ne trouvait grâce devant lui ; sa plaisanterie e

ses gaudrioles s'attaquaient avec la même impudeur au curé et à la religieuse, à Loyola, au pape et au bon Dieu, au point de dégoûter Poudhon et plus tard Renan. Et cependant sa vogue était grande parmi ceux qu'on appelait alors les libéraux.

C'était donc un déluge de discours, d'écrits, de couplets, de racontars antireligieux qui inondait la France de ses ondes empoisonnées.

Les classes supérieures surtout étaient atteintes, je veux dire une partie de la noblesse et de la bourgeoisie ; le peuple, dans l'ensemble, était plus à l'abri de la contagion ; il ne lisait pas comme aujourd'hui.

Et maintenant si nous voulons à distance chercher à démêler les causes de cette crise aiguë d'impiété, nous trouverons tout d'abord, et pour la plus large part, ce vieux fond de perversion qui, comme une maladie endémique, s'attache à certaines âmes et les fait basses et haineuses toutes fois qu'elles touchent à la religion. D'autre part, il ne faut pas oublier que la société d'alors était issue du dix-huitième siècle et de la Révolution, que l'on n'était qu'à trente ans des honteuses saturnales de la déesse Raison et des orgies du Directoire. Mais à s'arrêter à ces causes, on n'avait envisagé qu'un côté de la question. Car ces passions mauvaises étaient anciennes déjà : elles avaient pendant de longues années semblé dormir, ou du moins restaient confinées dans certains cercles étroits et sans influence. Si elles se révélèrent alors c'est que quelque chose de nouveau vint leur fournir un aliment ou des prétextes avidement saisis. Il faut donc faire la part des imprudences commises.

La droite des Chambres était un parti religieux. Beaucoup de ses membres, la plupart l'étaient par conviction ; et tous trouvaient de bonne politique de s'appuyer sur l'immense force sociale qu'est le catholicisme. Tous proclamaient qu'il fallait cimenter à jamais l'union du trône et de l'autel. Partant de ce principe, ils désiraient et favorisaient dans le pays le réveil du sentiment chrétien. L'œuvre en soi était sans doute excellente ; mais dans la pratique, ils mêlaient trop les deux causes de l'Eglise et de la royauté. Bien plus, les violents du parti semblaient prendre plaisir à présenter les idées les plus respectables par leurs côtés les moins recevables pour une société si travaillée.

À les entendre, il ne s'agissait de rien moins que de refaire du clergé un premier ordre dans l'Etat avec des privilèges et des pouvoirs d'un autre âge. Sans doute leurs rêves étaient irréalisables et les gens modérés n'y attachaient qu'une importance légère ; mais ces vagues

projets prenaient de la consistance dans le gros public, qu'échauffaient les exagérations de l'opposition.

L'Eglise de France aurait eu alors un grand rôle à remplir en se dégageant de ces calculs politiques et en désavouant un zèle compromettant. Malheureusement, comme le dit un historien non suspect d'anticléricisme, « moins encore par la faute des hommes que par le malheur des temps, dans le monde ecclésiastique de cette époque, très peu ont bien compris leur rôle et leurs devoirs. » Que le clergé se solidarisaît avec les royalistes, rien de bien étrange du reste ; la tentation lui en était naturelle. Le trône et l'autel n'avaient-ils pas été également renversés, prêtres et royalistes n'avaient-ils pas souffert ensemble par le passé ? Le clergé persécuté sous la Révolution avait été exploité plutôt que protégé par Napoléon ; il lui semblait qu'avec les Bourbons c'était un avenir nouveau d'espérance et de réparation qui s'ouvrait pour lui. Heureux de voir le pouvoir royal encourager et seconder son action morale, il trouvait tout naturel de lui témoigner par ses actes et son langage sa reconnaissance. Beaucoup de prêtres ou de prélats le faisaient d'une façon discrète et se renfermaient dans leur mission spirituelle ; mais d'autres imprudemment s'emportaient jusqu'à se jeter dans les luttes politiques et à prendre parti pour les *ultras* contre les libéraux. C'en était assez de ces regrettables exceptions pour que les journaux de gauche prissent occasion de crier à l'empiètement du clergé et de le dénoncer comme ennemi de la société moderne et fauteur de contre-révolution.

C'était l'époque où à travers toute la France se donnaient des missions. Le pays en avait grand besoin. Après de longues années sans culte, sans cérémonies religieuses, sans sacrements, la vie chrétienne dans le premier quart du siècle avait presque disparu ; et des générations s'élevaient dans l'oubli de Dieu et l'ignorance de leurs devoirs religieux. Des prêtres zélés s'étaient consacrés avec une louable ardeur et des intentions irréprochables à cette heure de renaissance religieuse. Mais ici encore, on avait parfois manqué de tact et de mesure dans la mise en scène et l'appareil officiel dont on avait entouré ces saints exercices ; et surtout dans l'espèce de propagande politique qu'on y avait mêlée.

Ces imprudences ou ces fautes ne laissaient pas d'inquiéter quelques catholiques plus clairvoyants. Une femme dont l'influence fut grande à cette époque, une admirable chrétienne, Mme Swetchine s'en alarmait. « Je ne crains qu'une chose, disait-elle, c'est qu'on ne favorise trop tout ce que j'aime... Quand le mal est dans l'opinion, il ne se déracine que lentement, et si le pouvoir lui oppose des remèdes vio-

lents, l'obéissance du présent ne rachète pas les dangers de l'avenir. » Elle prêchait la modération ; et elle était encouragée dans son opinion par l'assistant du Père général des Jésuites, résidant à Rome, qui lui écrivait une lettre que je voudrais pouvoir citer tout entière, tant elle est pleine de conseils bons à méditer à toutes les époques. « Le zèle amer ne fera qu'empirer le mal et rendre le bien plus difficile... Ce n'est point le gouvernement qui peut rendre le peuple chrétien... Lorsque le peuple sera religieux, le gouvernement, fut-il athée, sera bien obligé de lui donner des lois religieuses, et tandis qu'il sera impie, les lois les plus religieuses ne remédieront pas au mal. »

Pour l'opposition, elle comprit vite quel parti elle pouvait tirer d'une telle situation. Puisque l'Eglise et la royauté marchaient ainsi étroitement unies, à la lutte ardente que l'on avait entreprise contre l'une n'était-ce pas une bonne aubaine que de pouvoir joindre la campagne contre l'autre ? Le spectre de la théocratie ne ferait pas mal à côté du spectre de l'ancien régime. L'opposition ne se fit pas faute de l'évoquer. Toute manifestation de foi lui fut occasion d'injures ou d'attaques passionnées. Orateurs et écrivains, journalistes et chansonniers semblèrent s'être concertés pour une guerre sans merci au « parti prêtre. » Des lois comme celle du sacrilège servaient très utilement leurs desseins ; la dévotion sincère du roi était l'objet de leurs plaisanteries ; la *congrégation* était « une croisade souterraine contre la civilisation ; » enfin les missions servaient fréquemment de thèmes aux calomnies et aux injures de la presse qui se récriait avec indignation contre « ces mascarades du treizième siècle » qui n'avaient plus droit de cité au dix neuvième.

Peu à peu, à mesure que le pouvoir royal s'affaiblissait et qu'on approchait de 1830, l'impiété s'enhardissait jusqu'à passer aux actes de violence. L'exercice du culte était souvent troublé par des manifestations hostiles. Dans les villes, pour détourner les fidèles de l'exercice de la mission et les amener au théâtre, les libéraux se mettaient en frais, faisaient venir Talma ou Mlle Mars et demandaient de jouer le *Tartuffe* ; ou bien ils entouraient l'église en chantant des couplets de Béranger, injuriaient et parfois maltrahaient les fidèles et les missionnaires.

C'est dans ces conditions que la France s'acheminait vers la Révolution de 1830. On sait comment le coup décisif fut porté. Quand Charles X eut confié le ministère au prince de Polignac, l'opposition y vit un défi des ultras et du « parti prêtre ». Peut-être secrètement heureuse de ce choix regrettable, elle sut habilement l'exploiter à

son avantage. Les journées de juillet emportèrent le trône des Bourbons.

Mais ce ne fut pas seulement le trône qui fut renversé dans ces « trois glorieuses », l'autel en même temps fut violemment ébranlé. Autant que l'opposition, l'impiété sortait victorieuse de la Révolution et annonçait qu'elle allait poursuivre ses conquêtes. On la vit à l'œuvre aussitôt. La foule haineuse dévasta une première fois l'archevêché, pillà Notre-Dame, des maisons de religieux et abattit le calvaire du Mont-Valérien. Les mêmes scènes de profanations et de pillage se répétèrent dans plusieurs villes : les croix étaient renversées et les évêques et les prêtres réduits à se cacher, parfois à fuir.

Ces violences se continuèrent pendant de longs mois, même après que la monarchie de Louis Philippe fut définitivement établie. Un contemporain, le duc de Broglie, nous raconte dans ses *Souvenirs* comment « les processions étaient poursuivies à coups de pierres, les croix de mission culbutées et traînées dans la boue ». Les prêtres n'osaient plus sortir en soutane dans les rues, et même chez eux ils n'étaient plus en sûreté : ils étaient l'objet de perquisitions arbitraires, dénoncés, poursuivis et arrêtés sans raison. Six mois après la Révolution, les passions étaient toujours aussi violentes ; le sac de Saint-Germain-l'Auxerrois et la dévastation de l'archevêché en sont la preuve. D'ailleurs elles étaient soigneusement entretenues. Si, sous la Restauration, nous avons constaté une immense coalition d'attaques et d'injures contre le « parti prêtre », on s'imagine facilement que le torrent ne fit que s'étendre quand aucune digue ne s'opposa plus à ses fureurs. La presse fut remplie des calomnies les plus absurdes ; il n'y était plus question que de complots cléricaux, d'argent envoyé aux armées étrangères, de Saint-Barthélemy en préparation, de poignards empoisonnés. Les brochures pullulaient dont les titres seuls étaient déjà outrageants. Pour le théâtre, on aurait peine à se figurer toutes les pièces d'occasion qui virent le jour alors et qui toutes étaient dans le ton de l'époque, impies et obscènes.

Le gouvernement laissait faire ; non pas peut-être qu'il nourrit aucun sentiment d'animosité contre la religion ; il se contentait d'afficher son indifférence et de se vanter d'être un gouvernement « qui ne se confesse pas. » Mais indifférent ou neutre en principe, le gouvernement de Louis Philippe tolérait ces graves abus du parti antireligieux et souriait aux passions du jour. Il ne faisait point de place à la religion dans les manifestations du pouvoir, et un contemporain pouvait dire : Il y a quelques mois on mettait partout le

prêtre ; « aujourd'hui on ne met Dieu nulle part. » Jamais on n'avait vu nation aussi officiellement irrégieuse », écrivait de son côté Montalembert.

« Les classes dirigeantes suivaient le ton donné par le gouvernement ; un homme du monde n'osait s'avouer chrétien et la rencontre d'un jeune homme dans une église produisait presque autant de surprise et de curiosité que la visite d'un voyageur chrétien dans une mosquée d'Orient. » Aussi rien d'étonnant si ceux qui ne jugent que par les apparences et ne comprennent pas quel levain d'avenir et quel germe de renouveau porte toujours en soi le catholicisme aient à cette époque fait les plus fâcheux pronostics sur l'avenir de la religion en France. Citons seulement deux témoignages :

« Depuis la grande secousse de 89, disait sans passion Jules Janin, cette religion (le catholicisme) était bien malade ; la révolution de Juillet l'a tuée tout à fait. »

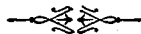
Et Henri Heine écrivait à une gazette d'outre-Rhin :

« La vieille religion est radicalement morte ; elle est déjà tombée en dissolution : la « majorité des Français » ne veut plus entendre parler de ce cadavre, et se tient le mouchoir devant le nez, quand il est question de l'Eglise. »

C'est alors que se révélèrent une phalange de jeunes catholiques qui par leurs actes et leur influence vont montrer l'inanité de ces prédictions pessimistes et, sur ce sol si violemment remué, creuser leur fécond et glorieux sillon. A leur tête étaient Henri Lacordaire, et Charles de Montalembert.

C. DUTEMPLE.
De Saint-Brieuc

(A suivre)



Eun “ ervenner ” a Vreiz Coz

AN DITRO SAINT ERVOAN

Un “ Sillonneur ” de la vieille Bretagne

MONSEIGNEUR SAINT-YVES

Par LECLERC DE L'AULNAYE, de Guingamp.

Etouez ar Vreizis o deus bet labouret park o ine evit hadan ha lakat da zioan ennan ar wirione, n'anavean ket unan hag a vefe trec'h da zant Ervoan. Gante ine a bez, gant e spered, gant e volante, hag e galon ec'h e ét d'ei : magan e spered gant an holl skiancho a c'hallje kaout enne eur skeuden a wirione, nerzan e volante 'n eur gastian e gorf ha 'n eur gabestenni e fantazi ; en eur gir, lakat er penn kentan euz e obero hage garanteo Doue e unan, Doue eman ennan an holl gwirioneo, setu da bettra a wesllaz e vue penn da benn. Klevet hoc'h euz'hu : Penn da benn ? Eur wech krog en e erv, na lezas ket nei e Kreiz ar park, he c'has a reas beteg ar penn. Eur wech havet gantan ar zantelez, ha skouriet e vue gant ar wirione, na ziskrogas kammad ebarz ma teuas

Parmi les Bretons qui ont labouré le champ de leur âme pour y semer et pour y faire germer la vérité, je n'en connais pas un qui l'emporte sur saint Yves. C'est de toute son âme, avec son esprit, avec sa volonté et avec son cœur qu'il est allé à elle : nourrir son esprit de toutes les sciences dans lesquelles il pourrait trouver une ombre de vérité ; fortifier sa volonté en mortifiant son corps et en refrénant son imagination ; en un mot, donner la première place dans ses actes et dans ses affections à Dieu lui-même, à Dieu qui est la source de toutes vérités, voilà à quoi il consacra sa vie toute entière. Son sillon une fois entamé, il ne l'abandonna pas au milieu du champ : il le mena jusqu'au bout. Une fois qu'il eut trouvé la sainteté et qu'il eut fait de la vérité la règle de sa

Doue e vestr da leme! digantan e venvek, da laret é e gorf, ha da laret d'ean « Mad ! mad ! servijer mad hâ leal : deus breman da gemer da lod en ioa da Otro. »

Ma teuje eun « ervenner » da ankouât na ra nemet eur hanter euz e zever'n eur lakat e ine en he flomm hag e tle ouspeun ze reizan ha gwellaat ine e nissan, na fellje d'ean nemet lenn eun nebeudig euz bue sant Ervoan, hag e c'houveje dioustu petra an eus d'ober. Ar vue zé a zo, kouls laret, eur chaden a obero madelezus. Kement ezom a oa, a gave ennân eur zikourer. O venan m'eo paour an holl ineo, ken dallet eo o speret ha ken diners o bolante ! Na skwize ket o prezek d'an holl, paour la pinvik, ar wirione Gristen, hag o tougen anê dre bep sort alio mad, d'cûnan ganti o obero.

O vean ma vanke d'ar bevien bara ha dillad, e klaske dalc'hmad an tu d'o magan ha d'o gwiskan, daoust ha red et vije d'ean evit o fourvei tremen e unan hep dibri pe gerzet hanter noaz. Meur a wech ive et gouée d'ar re baour intanvezed hag emzivadad, kaout d'an em glemm euz ar re o devoa hep gwir kemeret war nê o c'hrenv. Neuze vad et save ar zant e vouez, hag en hano Doue, en hano ar Justis e c'hourc'he menne gant gourdrous d'ar waskerien dic'haouan ar c'hêzigo.

Hanta, « ervenner » yaourank,

vie, il n'abandonna jamais sa tâche avant que Dieu son maître vînt lui enlever son outil, c'est-à-dire son corps, et lui dire : « Bien, bien ! bon et fidèle serviteur ; viens main'enant prendre ta part dans la joie de ton Seigneur. »

Si un sillonniste venait à oublier qu'il ne fait que la moitié de son devoir en mettant son âme d'aplomb, et qu'il doit en outre redresser et bonifier l'âme de son prochain, il ne lui faudrait que lire quelque peu de la vie de Saint Yves pour connaître aussitôt ce qu'il a à faire. Cette vie est, pour ainsi dire, une chaîne d'œuvres charitables. Chaque besoin trouvait en lui un aide. Comme toutes les âmes sont pauvres, tant leur esprit est aveuglé et leur volonté faible, il ne se lassait pas de prêcher à tous, pauvres et riches, la vérité chrétienne, et de les exhorter, par toutes sortes de bons avis, à y conformer leurs actions. Comme les pauvres manquaient de pain et de vêtements, il cherchait sans cesse le moyen de les nourrir et de les habiller, dût il se mettre dans la nécessité, pour les pourvoir, de rester lui-même sans manger ou de marcher à demi-nu. Souvent aussi il arrivait aux pauvres d'être opprimés par les riches ou aux gens faibles, veuves et orphelins, d'avoir à se plaindre de ceux qui étaient parvenus injustement à les dominer par la

laret d'in breman ha n'ê ket sant Ervoan eut skouer evidoc'h. Bean henvel outan a fell d'ac'h evel m'eo-henvel ho hano ouz e hini « Ervoan, ervenner. »

Il a setu me, evit ho sikour o vont da lakat dindan ho taoulagad en ho levrik mirziek *Al Lan* eun draik bennag euz bae ho Paeron santel.

N'on ket en sell, avad, da gemer ma danve en em fenn C'hoant an mije da rei d'ach da danva a-wechigo eur begadig euz eul levr skrivet breman zo pemzek vla, hag am euz kavet blazed euz ar gwellan. Trei nean en brezonek am mo d'ober, rak en gallek é skrivet. En gallek a giz koz, avad, herve an doare ma skrivet gwech all bueo ar zent. Na neo nemet dereatoc'h a ze : lezel a rin gantan e liou, pa lakin nean e kenver ar brezonek. Me zo sur e kavfet ar gallek se dudius da lenn. Er memez amzer e talveo d'an « ervennerien » n'anaveont ket ar brezonek eur gentel a bouez : drezan e c'houvefont, ive, a oa sant Ervoan eun « ervenner » direbech.

Setu breman hano al levr a gomzen anean bremaouden : BUE BURZUDUS AN OTRO SANT ERVOAN, *skrivet herve an doare koz da skrivan bue ar zent, ha tennet euz skrido rouez pe dishannou enne nemet treo gwirion.*

Grêt gant ar Beskont Arthur du Bois de la Villerabel.

force. Alors le saint élevait la voix et, au nom de Dieu, au nom de la Justice, il ordonnait avec menaces aux oppresseurs cruels de dédommager les pauvres malheureux.

Eh bien ! jeunes « sillonnistes », dites moi maintenant si Saint Yves n'est pas pour vous un modèle. Il faut que vous lui ressembliez comme votre nom ressemble au sien « Ervoan, ervenner ».

Et voici que pour vous aider, je vais vous mettre sous les yeux, en votre revue mensuelle, l'*Ajonc*, quelque chose de la vie de votre saint patron.

Mais je ne me propose pas de tirer ma matière de mon propre fond. Je voudrais vous donner à savourer de temps en temps quelques parties d'un livre écrit il y a quinze ans et auquel j'ai trouvé le meilleur goût.

J'aurai à le traduire en breton, car il est écrit en français. Mais c'est un vieux français, du style dont on écrivait autrefois les vies de saints. Il n'en aura que plus de convenance. Je lui laisserai sa couleur quand je le mettrai vis-à-vis du breton.

Je suis sûr que vous trouverez ce français agréable à lire. En même temps, il vaudra aux « sillonnistes » qui ne connaissent pas le breton une leçon précieuse. Grâce à lui ils sauront, eux aussi, que saint Yves était un « sillonniste » irréprochable.

Moulet e Roaon gant Hyacinthe Caillere, er bla M DCCC LXXXIX.

Kloarek ar Wern.

LODEN VREZONEK

Pennado tennet euz « Bue burzudus an Otro Sant Erwan » skrivet gant an O. Arthur du Bois de la Villerabel.

I. — Gandigez sant Ervoan

En amzer-ze, en minihi an Otro sant Tual, tost da Landreger, en Breiz-Arvor, e veve an ôtro Helouri hag an itron Azou, eur verc'h euz ti ar Genkis, e bried, ôtro lagitron Kervarzin. An dalc'h a oa bihan, stag outan nebeud a wizien (1), mes e ber-c'henno o devoa en o c'hreis ineo ha kalono huel : obero a relijion, a skouer vad hag a garante, setu petra a oant krenv d'ober, ken amgraüs e oant, ha d'é kement a drue ouz an dud paour. An Otro Doue, en damani ma toujent anean hag a virent e lezen zantel, an evoa o benniget en o hered. Dija daou pe dri vugel kaer a

1) Vassaux.

Voici maintenant le titre du livre dont je parlais tout à l'heure : LA LÉGENDE MERVEILLEUSE DE MONSIEUR SAINT YVES ; — imitée des légendaires bretons d'après des documents historiques rares ou inédits, par le Vicomte Arthur du Bois de la Villerabel. Imprimé à Rennes par Hyacinthe Caillière, l'an MDCCCLXXXIX.

LE CLERC DE L'AULNAY.

PARTIE BRETONNE

Extraits de la « Légende merveilleuse de Monseigneur saint Yves » écrite par M. Arthur du Bois de la Villerabel.

I. — Naissance de saint Yves

En ce tems-là vivaient au minihy de Monsieur saint Tugdwal, près de Land Tréguer, en la Bretagne-Armorique, sire Haëlori et dame Azou, fille de la maison du Quenquis, sa compagne, seigneur et dame de Kermartin. Le fief était petit et de mince baschellerie, mais les âmes et les cœurs de ses seigneurs estoient haultz et puissants en œuvres de religion, bon exemple et charité, affables qu'ils estoient et pitoiables au poure monde. Craignant le Seigneur et révérent sa sainte loy, Dieu les avoit béniz en leurs hoirs. Desià deux ou trois beaulx enfans s'esbaidissoient es cendres casanières de Kermartin, quand ung nuitée

c'hoarie ouz al ludu war oaled Kervarzin, pa deuas an itron Azou, eun nozvez ma tôle al loar he sklerijen arc'hant war doubl ar gampr izel elec'h ma kouske, da c'henel he bugelik Erwan, a zo bet aboue Enor e amzer, Mezelour ar veleien, avocat.

Avokat ha Tad ar bevien, an intanvezed hag an emzivaded, Paeron an holl en Breiz-Arvor.

Ha dioustu reuz er maner. Pep hini a zihun, ha kenkent, gwelet gantar revelien hag ar mitijen eur sklerijen ken lugernus ma kredont ec'h eo hini an heol (michans e felle d'al loar festan ar Poupik santel), setu 'nê holl war droad. Setu krog ive kigi Kervarzin da ganen, hag i laouen : Ken sklêr eo o mouez ken en em lak re ar Genkis, a zo koulskoude eur leo bennag en tu all da ster ar Jodi, da respont d'ê gant levez.

C'hoarveout a reaz ar ginnidigez-man an xviii^e a viz here euz ar bla M. CG. LIII. Alleluia ! — « O mab Helouri, en gwirione, dre ho kinnidigez ho peuz karget a levez an holl, kouls en nen ha war an douar, ha dreist holl Tregeris hag ar Vretoned ! »

Troet gant. Kloarek ar Wern.

ar Gwengamp.

que la clair argentoit les doubles de la salle basse où gisoit la dame Azou, elle donna le iour au doulx enfantelet Yves, dempui l'Ornement de son siècle, le Mirouër des ecclésiastiques, l'Aduocat et père des pources veufues et orphelins, le Patron universel de la Bretagne Armorique.

Incontinent, le branle fut au manoir. Chacung s'esueille, et trompez par la clair qui flamboie comme soleil (sans doute pour festoyer notre saint Poupon), valetz et chambrières sont bien tost sur bout ; ains les coqs de Kermartin de s'esiouir et canter si clairement que ceulx du Quenquis, distans pourtant d'enuiron lieue sur l'autre ripue de Jauldy, de respondre ioyeusement. Et advint la dicte Nativité le XVIII^e octobre de l'an du salut M.CC LIII. Alleluia ! — « O « fils d'Haëlori, en vérité, par « vostre naissance vous avez faict « la ioye des habitans du ciel et « de la terre, et par espécial des « Trécorois et de touz les Bre- « tons ! »

Traduit par

LE CLERC DE L'AULNAIE

de Guingamp.

La Vie du Sillon en Bretagne

Au travail

Voici que l'hiver approche, les longues soirées grises et monotones sont revenues et c'est le moment où les camarades des cercles d'études vont reprendre plus ardemment que jamais leurs travaux.

Cette fois, grâce à Dieu, le chemin semble débarrassé de tous les obstacles qu'on s'était plu, dans certains milieux, à amonceler sous nos pas, et nos progrès devront être rapides.

N'avons nous pas entendu en effet, la voix du Pontife suprême, nous dire que nos méthodes étaient comprises et que nous étions bénis. Et nos cœurs n'ont-ils pas tressailli d'allégresse à l'annonce de la bonne nouvelle : Le Saint Père nous aime, il veut que chacun de nous le considère comme un ami. Si nous devons être fiers d'avoir mérité les éloges de Celui qui est le Représentant du Christ ici-bas, nous devons nous efforcer de n'oublier jamais de quel esprit nous sommes, afin d'y puiser la force et le courage nécessaires pour mener à bien notre très lourde tâche.

De même, nous ne nous découragerons pas si nous sommes attaqués par ceux qui devraient nous comprendre le mieux et nous nous appliquerons à vaincre cette hostilité non par l'explosion d'une douleur pleine d'amertume mais par une conduite plus exemplaire encore et empreinte de la plus grande charité. De cette façon seulement nous serons dignes d'être les fidèles du *petit troupeau* auquel Sa Sainteté Pie X a daigné nous comparer.

Mais le succès grise quelquefois. Nous ne voulons pas que cela puisse nous être appliqué. Notre bannière, que nous avons su tenir debout au milieu des obstacles et des souffrances, nous nous efforcerons de la tenir encore plus fermement, s'il est possible, car la

joie que nous éprouvons à nous savoir bénis et encouragés, n'est pas une de celle où l'égoïsme trouve sa satisfaction mais bien une joie de l'âme capable de nous donner seulement plus d'ardeur pour continuer l'apostolat auquel nous nous sommes donnés tout entiers.

Nos camarades Auguste Rouyer et Florent Kerlidou, de Brest, nous ont montré, le mois dernier, avec quel courage ils servent la Cause. Lors d'une réunion composée en majorité d'anarchistes brestoises, au cours de laquelle le citoyen Harscoët (retour de Rome du congrès de la libre-pensée) ne cessa de déverser des injures sur nos croyances et la personne du Pape, nos deux camarades, ne pouvant contenir leurs sentiments, s'écrièrent : Vive Pie X ! Vive l'Eglise catholique ! L'effervescence provoquée par ces cris étant à peu près calmée, notre ami Rouyer fut hissé à la tribune et là, au milieu des sarcasmes de toutes sortes, il expliqua à montrer que le Christ est véritablement Dieu, mort par amour pour tous les hommes, et que notre devoir est de lui rendre amour pour amour.

Cette intervention, dont les journaux de la région s'occupèrent, vaut chaque jour au *Sillon*, de la part de l'*Avenir Brestois*, des invectives et des injures grossières qui ne sont pas faites pour troubler nos camarades. Ce ne sont pas des injures ni des moqueries qui les empêcheront de remplir leurs devoirs jusqu'au bout.

Nous recommandons toujours à nos amis de lire et de faire lire autour d'eux le *Sillon* et l'*Aionc*, et à ce sujet nous nous permettons de signaler une initiative intéressante : Un vicair d'Ile et-Vilaine, employant l'ingénieux système de la Propagation de la foi, abonne les jeunes gens par dizaine. Tous les mois, lorsque la revue arrive, le chef de dizaine la fait circuler de main en main. De la sorte, elle parcourt toute la commune, et le prix de l'abonnement est mis ainsi à la portée de toutes les bourses.

Les
anticléricaux
à Brest

Le
Sillon à Dinan

Le cercle d'études Saint-Malo, de Dinan, fondé il y a quelques mois, grâce au concours de l'abbé Haouisée, donne déjà les plus grandes espérances. Nos camarades Dinannais ont parfaitement compris qu'avant d'entreprendre l'action extérieure il fallait se pénétrer de l'esprit qui vivifie, et c'est vers cette conquête qu'ils ont orienté tous leurs efforts. Le dimanche 23 octobre, nos camarades Béret, Cochet et Mainsard, du cercle Châteaubriant, de Saint Malo, sont allés s'entretenir avec eux dans des causeries toutes intimes et sont revenus enthousiasmés.

Bien qu'en réalité le *Sillon* ne soit organisé que depuis cette année sur notre terre bretonne, il a plu au divin Maître de le faire fructifier rapidement. En pouvait-il d'ailleurs être autrement. La foi que nous ont conservée si fidèlement nos pères devait nous donner de précieuses recrues pour l'œuvre de restauration chrétienne que nous avons entreprise.

Saint-Brieuc

Au cours de deux tournées faites par notre cher camarade Michel Even, président du *Sillon* rennais, l'une dans les Côtes-du-Nord et l'autre dans la Loire-Inférieure, il a pu se rendre compte de la force que nous pourrions posséder si nous savons être les véritables disciples du Christ.

Il a été particulièrement heureux de voir ce qu'avaient pu faire les camarades de Saint-Brieuc en quelques mois, pendant les vacances. Les conseils si affectueux et si pratiques qu'il avait donnés à l'ami Jacques dans une lettre que l'*Ajonc* a publiée, n'avaient point été perdus, puisqu'en moins de trois mois les camarades du cercle Saint-Paul en sont arrivés, après une sérieuse bien que prompte préparation à parler avec succès au dehors, devant des indifférents et des hostiles, de la foi débordante qui les anime.

Guingamp

Au collège Notre-Dame de Guingamp, où l'accueil le plus chaleureux lui était réservé par le vénérable supérieur et les professeurs, notre ami a parlé du *Sillon* devant tous les collégiens et est parvenu à leur communiquer son enthousiaste ardeur. La formation d'un Cercle d'études a été immédiatement décidée, et

nombreux sont les collégiens qui ont demandé à en faire partie.

La vie du *Sillon* est douce à vivre. Il est si bon de pouvoir causer cœur à cœur du Christ qui nous a tant aimé, de s'efforcer par une sainte émulation de pratiquer intégralement sa doctrine.

Le lendemain, notre camarade s'est rendu au patronage Charles de Blois et il s'est appliqué sur la demande qui lui en a été faite à expliquer l'attitude du *Sillon* en matière politique et aussi les rapports du *Sillon* avec l'A. J. C. F. Ses explications, qu'il nous paraît inutile de rappeler ici, étant conformes à celles émises tant de fois par le *Sillon*, ont donné complète satisfaction à ses auditeurs, qui ont applaudi notre mouvement et nos méthodes.

A Tréguier comme à Guingamp notre ami a reçu un accueil enthousiaste. Devant les jeunes gens il a continué ses causeries sur le *Sillon* et il a été également décidé la création d'un cercle d'études.

Plouguernevel ne pouvait être oublié d'autant mieux qu'un cercle du *Sillon* très florissant existait déjà : le cercle Jeanne d'Arc. Nos jeunes camarades qui s'étaient mis à l'œuvre avec ardeur ont été bien heureux de la présence de Michel Even auquel il ont demandé une foule de renseignements. Devant les membres de la Congrégation de la Sainte Vierge, notre ami a essayé de leur faire comprendre que le devoir de l'apostolat était le devoir de tout chrétien. Enfin devant tout le collège il a dit ce qu'était l'esprit du *Sillon*.

Le président du *Sillon Rennais* qu'accompagnait le camarade Frogé de Saint-Brieuc, ne pouvait quitter les Côtes-du-Nord sans aller implorer Notre-Dame de Rostrenen dont la renommée est si célèbre dans la région. Et il en a profité pour se rendre au jeune patronage déjà très suivi de la ville. Il a devant nos jeunes amis, avec beaucoup de succès, indiqué la nécessité du cercle d'études à côté du patronage. Il faut que de bonne heure les jeunes catholiques s'assimilent les questions irritantes afin de parvenir plus tard à les apaiser en s'inspirant des principes immortels du christianisme.

Au pays
de saint Yves

En
Cournouailles

Notre Dame de Rostrenen n'oubliera pas de faire fructifier la bonne semence que notre camarade a répandue pendant toute sa tournée.

Une journée
au
Sillon Nantais

La semaine dernière Michel Even était à Nantes et il a pu constater avec joie que le *Sillon Nantais* était en pleine voie d'organisation.

Depuis 4 ans, le groupe Saint-Louis, sous la direction de M. l'abbé Gauffriau, travaille sérieusement. Il a fait une étude très approfondie des questions religieuses et sociales. Il a même commencé l'action sociale par la constitution d'une coopérative qui donne les meilleurs résultats.

Notre camarade Faure s'occupe toujours avec son inlassable dévouement de la conférence Léon XIII.

Enfin un nouveau groupe, celui de Saint-Jean l'Évangéliste vient de se constituer, grâce à l'activité de nos camarades, Bernard Chancerelle de la Jeune garde et Mainsard de Saint Malo, en ce moment à l'École des Beaux-Arts de Nantes.

Mardi soir, à l'occasion de la venue de Michel Even, sous la présidence du camarade Barberel avait lieu une réunion de tous nos camarades du *Sillon* de Nantes, suivie d'un punch. De nombreux toasts ont été portés par M. l'abbé Gauffriau, les camarades Barberel, Even, Chancerelle, Mainsard, etc...

M. Ouvrard était de la fête et il a tenu à témoigner toute sa sympathie pour le *Sillon*. Nos camarades fiers de cette marque d'approbation l'ont applaudi chaleureusement.

De cette bonne soirée où l'on a parlé de la Cause et de Celui qui donne le succès, les camarades ont emporté le meilleur souvenir avec la résolution bien arrêtée de travailler plus sérieusement encore.

Espérances.

Au *Sillon Rennais* la vie renaît plus active encore. Nos camarades étudiants sont rentrés des vacances avec de nombreuses recrues, si bien que la formation d'un troisième groupe a été décidée. Les services s'organisent, l'on se distribue gaiement la besogne qui chaque jour, grâce à Dieu, devient plus ardente.

Le retour a été fêté joyeusement... en paroles ! Ce

ne sont que conversation. Les anciens sont heureux de se retrouver. Oh ! la séparation fut dure ; elle fut cruelle, la joie du retour en est doublée. La cause est si belle à servir que nos camarades sont rentrés avec des intentions de travailler avec plus d'ardeur. Ils se racontent les uns les autres les résultats de leur action pendant les vacances. Quelques uns ont réussi à amener au *Sillon* de nouveaux camarades, d'autres ont été jusqu'à organiser des cercles d'études. Ce sont les heureux ceux-là et combien ils remercient Dieu d'avoir béni leurs efforts. Mais il en est qui se sont heurtés à des difficultés insurmontables. Ils ne sont pas plus découragés que les premiers. Ils offrent gaiement au Christ la peine qu'ils se sont donnée et ils savent que si elle n'a pas produit d'effet immédiat, rien n'est perdu pour la cause.

Aussi plus que jamais devant les résultats obtenus avons nous l'inébranlable espérance que rien n'est perdu sur notre terre française. Et au lieu de nous lamenter sur les malheurs présents, ce qui ne saurait convenir, ni à notre jeunesse ardente, ni à nos croyances impérissables, nous demandons à Dieu de bénir nos efforts pour la restauration de son royaume dans notre démocratie nationale.

C. HODEBERT.

de Rennes.

Avis très importants

Nous prions tous nos abonnés qui n'ont pas encore payé de bien vouloir nous envoyer 2 fr. 50 en mandat-poste, pour éviter les frais de recouvrements.

Tout auteur qui désirera faire annoncer par l'*Ajanc* un ouvrage est prié de nous en envoyer un exemplaire, afin que nous puissions le recommander en connaissance de cause.

Nous prions instamment tous nos amis qui nous envoient de la copie de n'écire qu'une page de chaque feuillet et d'écire très lisiblement.

*Nous rappelons à nos amis que l'on peut se procurer
au Service de Propagande du SILLON BRETAIS*

Les Chansons du " Sillon de Bretagne "

PATRONNE D'ARVOR.

ARVOR EST LA!

Œuvres de l'un de nos compatriotes

Henry COLAS

De la Jeune Garde de Paris



Imp. Bretonne, 4, rue de La Chalotais. Rennes

Le Gérant : P. DUBOIS.

EXPOSITION de Rennes
1897



Muchet-Ballard

PREMIER PRIX

MARCHAND-TAILLEUR

MÉDAILLE D'OR

2^{bis}, rue Motte-Fablet, 2^{bis}



RENNES

**Ne faisant que sur mesures
à des prix défiant toute con-
currence.**

LIVRAISON EN 24 HEURES

L'Almanach du Sillon 1905

*Volume de 100 pages, format du Sillon
illustré de nombreux dessins et photographie*

L'Almanach du Sillon 1905, par ses articles très nombreux, très courts et tous d'une lecture facile, intéressera nos camarades de tout âge et de toute condition, et donnera aux personnes qui désirent connaître notre mouvement une idée exacte et pittoresque de la vie du *Sillon*.

PRIX

L'exemplaire, 0 fr. 50 ; *franco*, 0 fr. 60 contre montant en timbres-poste.

BIBLIOTHÈQUE DE L'OFFICE SOCIAL DU « SILLON »

Vient de Paraître

Les Accidents du travail, par MAURICE BEAUFRETON, avocat.

Le risque professionnel et son histoire en France. — Professions assujetties. — Caractères de l'accident professionnel. — Les indemnités. — Procédure et garanties. — Imperfections et lacunes de la loi. — Bibliographie.

Prix : 0 fr. 40 ; 0 fr. 50, *franco*.

Pour paraître prochainement

Les Retraites ouvrières, par MAURICE DUBOURG, docteur en droit.

Nouvelle édition considérablement augmentée.

Le mouvement syndical en France depuis 1884, par LOUIS ROLLAND, docteur en droit.

L'Argus de la Presse, le plus ancien bureau de coupures de journaux, est entré dans sa 25^e année d'existence.

Ecrire 14, rue Drouot, PARIS, IX^e.

Adresse télégraphique : ACHAMBURE PARIS.

1^{re} Année.

N^o 7.

15 Décembre 1904

Le Sillon de Bretagne

Red e Trezek ar wirionez

Kerzel gant an ine a-bez

Il faut aller au Vrai

avec toute son âme

PAR L'AMOUR !...

« Il ne suffit pas d'opposer au flot envahissant de l'anticléricalisme la digue des bonnes et honnêtes volontés, il faut que nous soyons nous-mêmes ce torrent. Il ne suffit pas que nous fassions œuvre défensive devant les attaques des adversaires, il faut que nous avançons nous-mêmes, débrouillant les routes, frayant un libre chemin, au milieu des réactions et des révolutions, à la République démocratique que nous voulons donner à la France (1) ».

C'est bien là l'idée qui détermine tous nos camarades à ce donner tout entiers à la cause, et c'est ce que nous ne cessons de redire tant à nos amis qu'à nos ennemis, tant à ceux qui nous haïssent qu'à ceux qui ne nous comprennent pas : la démocratie, la seule digne de porter ce nom n'existe pas en France, et c'est ce fait constaté qui est le point de départ, la cause de notre action.

Pour travailler avec fruit à cette œuvre si grande et si belle, mais si difficile, nous avons une arme puissante, invin-

(1) *Compte-rendu du Col grès de Saint-Malo. Avant-propos.*

cible, une arme dont notre Maître s'est servi à l'exclusion de toute autre, l'Amour !

Nous nous obstinons à croire à la force irrésistible de l'amour uniquement et passionnément chrétien ; et qui donc nous blâmera de ce que nous avons foi en la puissance miraculeuse de l'amour, de la charité puissée dans le contact du Cœur du Maître, et à laquelle la vue de notre pauvre société se mourant parce qu'elle n'aime plus, arrache ce cri jailli du cœur plus que de la bouche du Christ Jésus. « J'ai pitié, oh ! oui ! j'ai pitié de ce peuple ! »

A notre avis, c'est le seul moyen de guérir les plaies saignantes de la France, c'est le seul moyen de préparer ce que Marc Sangnier appelle si bien « les lendemains réparateurs ». C'est par l'amour que nous voulons combattre ; c'est à force d'amour que nous voulons étouffer toutes les haines qui déchirent la société.

La démocratie, en effet, est cette forme de société, cet état social dans lequel les responsabilités de chaque citoyen sont portées à leur maximum. C'est l'état social dans lequel chaque citoyen contribue pour la plus grande part possible à diriger la société vers sa fin dernière qui est le mieux être moral et physique de l'individu, et c'est précisément ce qui montre l'influence de l'amour dans cette régénération du pays.

Pour réaliser cette démocratie que nous voulons établir, il faut que chaque citoyen soit mis dans les meilleures conditions pour remplir sa tâche, son devoir social ; si donc la haine, l'aigreur, l'envie viennent envenimer le cœur de l'individu, nécessairement ces plaies individuelles se reproduiront plus fortes et plus désastreuses dans la société. Tandis que si l'amour, la charité est pour ainsi dire comme l'huile qui imprègne tous les rouages de la machine sociale, les rapports entre les citoyens seront des rapports de véritable fraternité, et, au lieu d'assister à une lutte inouïe et sauvage, nous aurions le consolant et réconfortant spectacle d'une grande famille unie par les liens de l'amour, de l'amitié solide.

Ces résultats tous les honnêtes gens les désirent, mais beau-

coup hélas, et c'est pour ceux-là que nous écrivons ces lignes, beaucoup ne comprennent pas cette idée sublime et que nous voudrions voir répandue partout, de l'amour du Christ guérissant et réorganisant les sociétés.

Beaucoup sont-ils en effet, ceux qui en nous voyant, secouent la tête : « Bel enthousiasme, disent-ils, rêve idéal de jeunes gens ! »

Nous ne faisons pas de difficulté d'avouer qu'il peut sembler étrange qu'au milieu des haines déchaînées, nous, les derniers venus sur le champ de bataille, nous osions parler de paix et d'amour.

Et pourtant nous croyons que l'amour vaincra la haine.

Si le grand nombre ne pense pas comme nous, c'est que le grand nombre ne veut pas attendre et se refuse à adhérer à ce dur et humble travail de défrichement, de labour et de semence qui ne se produit qu'à la longue et après que Dieu a répandu sur la terre les humidités et les chaleurs. Le trop grand nombre ne comprend pas cette théorie ou plutôt cette pratique du christianisme enseignée par le Christ Jésus lui-même, qu'il faut d'abord que le grain très petit tombe en terre, y fermente, s'y corrompe et y périclite pour donner jour à la plante qui devient l'arbuste, puis l'arbre robuste et fort qui étend sur toute la terre sa bienfaisante ramure.

Et l'histoire de l'Eglise, qu'est-ce autre chose que l'incessante mise en pratique de cette leçon du Maître ! Lorsque Jésus Christ eût dit à ses Apôtres : « Allez, enseigner les nations » ! ils se dispersèrent dans cette société païenne qui, certes, était plus malade et plus dépravée que la nôtre ! Et lentement, lentement, ils emmenèrent leur Sillon, y jetant à pleines mains la semence de vérité ; le sang des Martyrs, ce sang qu'ils versaient pour l'amour du Christ et de sa vérité, pénétra la semence, et un jour, après quatre siècles, l'arbuste devenu fort, sortit des catacombes, couvrit le monde romain de ses branches, et toujours l'amour, la charité chrétienne l'ont fait croître.

Dans notre pays a passé un souffle de haine, l'arbre en a cruellement souffert ! C'est pour cela que nous voulons lui

rendre ce qui fait sa force, et c'est la grande raison qui nous pousse à parler de l'amour, alors même que la haine se fait de plus en plus violente

Pour cela, que nos camarades se pénètrent de cet esprit de charité et d'humilité qui doit faire la base de notre action ! Il faut que nous aimions chrétiennement tous les hommes, mauvais ou bon, qu'ils partagent ou non nos opinions et nos croyances ! L'amour, ce fut le grand précepte de Jésus ! Au moment même où il allait donner la preuve éclatante de son amour pour les hommes, à la veille de sa mort, alors qu'il ne se possédait plus lui-même puisque, à ceux qu'il aimait avec la tendresse d'une mère, il s'était déjà donné dans le sacrement de l'Eucharistie, à ce moment du testament suprême, Jésus nous a répété à satiété cette parole : « Mes chers petits enfants, aimez-vous les uns les autres ! Aimez-vous comme je vous ai aimés ! Que cet amour que vous aurez les uns pour les autres soit le signe auquel on vous reconnaîtra comme étant mes disciples ! »

Si tous, tant que nous sommes, ouvriers, étudiants, ecclésiastiques ou laïcs, nous sommes pénétrés profondément, intimement, de cet esprit d'amour et de charité qui est l'esprit des enfants de Dieu, nous serons forts et nous réussirons à organiser ces lendemains réparateurs où la démocratie imprégnée de Jésus-Christ donnera aux citoyens la paix et la prospérité !

Mais avant que luisent ces beaux jours la besogne sera rude ! Le soc à peine a entamé le champ ; il faudra que nous nous usions, que nous nous ensanglantions les pieds et peut-être le cœur aux obstacles de la route.

Il faudra certainement que plusieurs d'entre nous tombent — comme d'autres sont tombés — pour la cause à laquelle ils auront voué leur vie toute entière ! Et n'est-ce pas même ce qui fera la force de notre mouvement que l'union dans l'indissoluble amitié de l'âme commune d'un *Sillon* triomphant et du *Sillon* militant ?

Et grâce à l'appui d'en haut, étayant nos faiblesses d'hommes, grâce à l'obstination amoureuse dont chacun de nos

camarades fera son arme de choix, nous parviendrons, n'en doutons pas, à répandre l'amour dans notre société, à l'en faire vivre !

Jadis, aux premiers ans de la foi chrétienne en Bretagne, deux frères, deux jeunes de la cité de Nantes, Donatien et Rogatien, furent arrêtés et cités au tribunal du proconsul romain : on les accusait d'être chrétiens ! — Après un premier interrogatoire et une première application à la torture ils furent jetés, meurtris et sanglants dans un cachot !...

Donatien le plus jeune était baptisé, mais Rogatien, converti depuis peu par son frère n'avait pas reçu le baptême. Sachant que le jour qui bientôt allait luire serait celui de leur mort pour le Christ, une pensée traversa l'esprit de Donatien. « Par un baiser, je puis peut-être donner à mon frère la grâce baptismale qui le fera enfant de Dieu, frère du Christ Jésus » et, se penchant sur le front de son aîné, le jeune homme y colle ses lèvres brûlantes, faisant passer toute son âme et tout son amour dans ce baiser.

En contemplant cette scène touchante reproduite par la peinture dans la basilique Nantaise dédiée à ces Saints Martyrs, je pensais à nos camarades du *Sillon* et à l'œuvre que nous avons entreprise.

Comme Donatien nous, les jeunes, nous voulons aller à cette démocratie, notre aînée ; sans nous laisser arrêter par les fureurs de ceux qui s'acharnent à détruire en France les idées de Religion et de Liberté en sacrifiant ainsi l'existence de la vraie démocratie à leur inepte fureur de persécuteur éhonté... ; sans nous laisser intimider par les frayeurs de ceux que notre enthousiasme déconcerte et peut-être scandalise, nous irons vers notre pauvre société qui vit sans Christ et, partant, sans amour !

Et, quelle que soit la durée de notre effort, quelle que soient les difficultés de notre tâche, nous nous pencherons amoureusement vers cette pauvre société, et par la chaleur brûlante de notre paternelle étreinte nous lui donnerons le Christ, nous lui rendrons l'amour dont elle souffre tant de manquer.

Certes cette tâche n'est pas petite ! Cet apostolat de l'amour a ses difficultés parce qu'il n'est pas une œuvre superficielle ; mais Dieu sera avec nous ! L'amour du Christ nous animera et l'Esprit-Saint nous fortifiera !

Et alors la haine pourra bien nous faire souffrir, les obstacles pourront se multiplier au travers du chemin, rien ne pourra briser notre effort, rien ne saura nous détourner du but vers lequel nous marchons.

Toujours et opiniâtrement nous continuerons notre route quoi qu'il nous en doive coûter ! A l'exemple du Christ nous nous donnerons pour nos frères, nous leur donnerons cette preuve irréfragable de l'amour qui consiste à donner sa vie pour ses amis.

Et joyeusement, nous irons vers le but visé, l'avènement de la démocratie nouvelle régénérée par le Christ, en redisant notre chant d'espérance et d'amour.

Notre vie est toute à la cause
Pour qu'elle triomphe au grand jour
Souffrance et mort sont peu de chose
Pour les chevaliers de l'Amour. (1)

JOSEPH GEORGES

« CHANSON DE LA JEUNE GARDE » (1)

du Sillon Nantais,

LA MIE DE PAIN

... Donnez-nous aujourd'hui notre pain
de chaque jour. (Math. VI-12).

Nous sommes dans un des quartiers les plus populaires de Paris... A travers la brume du soir, on entrevoit deux grandes tours jumelles encapuchonnées d'un dôme en ardoises neuves : c'est l'église Sainte-Anne qui s'élève, encore inachevée, à l'entrée du quartier de la « Maison-Blanche ». A son flanc gauche, une grande cour déserte ; au fond, une cuisine où l'on travaille activement. Il est sept heures bien passées et nous sommes aux derniers jours de décembre (1).

(1) 18 décembre 1900.

... Qui travaille ainsi ?... De jeunes ouvriers et quelques apprentis, qui, au sortir de l'atelier où ils ont peiné tout le jour, sont venus bien vite, à la cuisine du patronage, préparer le repas des pauvres qui vont entrer bientôt. En comme... des pauvres qui travaillent pour des plus pauvres qu'eux... telle est la scène.

Chacun est bien vite à l'ouvrage et a bientôt oublié sa fatigue. On est joyeux de besogner encore, parce que l'on sait que l'on travaille pour le Maître, pour Celui qui se souviendra un jour... Il l'a promis... d'un verre d'eau donné en son nom. Et tandis que les langues marchent sur les faits du jour : histoires d'ateliers, projets brillants pour les veillées de l'année qui va finir... la « comédie » de dimanche que les grands donneront dans la salle des fêtes... on travaille ferme aussi, et bientôt les derniers légumes sont apprêtés, jetés dans la marmite immense... un vrai gouffre... le pain coupé dans les petites gamelles en fer battu... et dans un instant la soupe sera prête, car on fait un feu d'enfer !

A côté de la cuisine, la grande salle où les « affamés » vont tout à l'heure entrer. Pour tout mobilier, quatre longues tables parallèles, faites de planches rapidement rabotées... et soutenues par de solides tréteaux. Au fond de la salle, un crucifix ; en face, une large banderolle noire, où se lisent, en grandes lettres blanches, ces simples mots : « Aimez-vous les uns les autres ». Sur les deux autres murs, quelques tableaux colorés, représentant les ravages de l'alcoolisme.

Il est huit heures et demie. Le directeur de l'« Œuvre » ouvre la petite porte qui donne sur la rue. Plus de six cents malheureux sont là... qui attendent, en longues files, maintenues en bon ordre par deux agents de police, l'instant béni où ils pourront entrer... Pas de conversations dans cette foule... où l'on entend seulement des bruits de toux sèche sortant de poitrines perdues... et le coup de soulier monotone de ceux qui piétinent pour se réchauffer ; à part cela, c'est le silence affreux de la misère supportée depuis des semaines, des mois souvent, et qui n'entrevoit aucune espérance de trêve pour le lendemain. Ils sont six ou sept cents ce soir là. Et comme la salle ne peut en contenir qu'une centaine... la série des « tournées » va commencer... cent par cent... jusqu'à onze heures passées... Et si, à cette heure, les marmites ne sont pas vides, ceux des premières « tournées » qui auront encore faim pourront revenir... Tant qu'il restera de la soupe, la porte sera ouverte !

En un clin d'œil, les places sont occupées... mais chacun reste debout pour la prière. Tourné vers le crucifix, un « confrère » du

patronage fait le signe de la croix, et à haute voix, lentement, scande tous les mots du *Pater* ! Oh ! c'est bien là que l'on comprend tout le sens de l'admirable prière... surtout quand on entend la foule répondre : « Donnez nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. » Tandis que les pauvres entrent avec des gamelles qui contiennent un litre un quart de soupe ! Ce pain qu'ils demandent, leur Père céleste le leur a donc ménagé, et le leur ménagera encore, puisqu'ils valent plus que les oiseaux du ciel... et qu'à ceux-ci chaque jour Il donne leur nourriture !

... Puis on s'assied, la prière terminée... Tout le monde s'est découvert, mais tout le monde ne l'a pas faite, cette prière ! Que voulez-vous, dans cette foule, tous ne connaissent pas le bon Dieu et plusieurs n'ont prononcé son nom que dans un blasphème ; comment sauraient-ils le *Pater* ? Leurs parents l'ignoraient et eux ont grandi dans les terrains vagues, loin de tout prêtre, n'ayant mis les pieds dans une église que pour s'abriter, durant les averses orageuses de l'été... et se chauffer près de la bouche du calorifère quand le froid les pinçait par trop l'hiver. Donc, tous ne peuvent pas prier... Et que personne, en lisant ces lignes, ne demande pourquoi l'on admet ces « sans Dieu » à la table d'un patronage catholique ? Mais que l'on comprenne enfin que tous sont enfants d'un même Père qui est dans les cieux... frères d'un même Christ... qui a prêché l'amour du prochain et qui a dit que ce prochain était « tous les hommes, même nos ennemis ! »

... Les confrères passent et chacun est bientôt servi... chacun a sa mesure, exactement, sauf les mères qui ont des enfants sur les genoux et qui, pour chacun d'eux, reçoivent la petite gamelle supplémentaire, « la pâtée des enfants. »

Ah ! elles sont bientôt vides, ces gamelles, et nettoyées à fond, je vous certifie... Songez donc que plusieurs de ces abonnés n'ont pas mangé depuis la veille au soir et ne mangeront plus jusqu'au soir du lendemain... Et pendant que toutes les cuillers grattaient le fond de la gamelle... et que la salle s'emplissait d'un cliquetis qui remplaçait les toux et les soupirs de tout à l'heure, je jetais un rapide coup d'œil sur ces physionomies livides... Il y avait de tout dans cette assemblée... des gens qui, autrefois, avaient connu l'aisance : on les reconnaissait aux restes de leurs vêtements et surtout à leur manière... des gens « du monde » qui, momentanément... pour quelques semaines, n'avaient plus le sou en poche et avaient des charges de restaurant.

Je me rappelle que l'un d'eux portait sur l'épaule une belle trousse

d'appareil photographique... et comme intrigué... je lui demandais ce qu'il y avait dans cette trousse... il me répondit : « C'est mon vestiaire, monsieur. » C'était cela, en effet, que portait ce jeune homme aux bottines vernies... et à la cravate blanche : En un jour, il était tombé dans la misère noire ! Quant à la masse, elle se composait de ces figures que l'on ne rencontre que le soir, l'hiver, dans le Paris de la populace... d'aucuns diraient que l'on ne rencontre qu'en temps de Révolutions... Mais toutes devenaient sympathiques dès l'instant où, au travers de leurs haillons, on savait voir Jésus en chacun d'eux, et Jésus disant : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger... j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire... j'étais nu et vous m'avez vêtu ! »

... Et c'était bien ce Jésus que voyaient là ces petits ouvriers, ces étudiants de tous rangs, venus pour préparer et servir le souper des pauvres. Car l'on pouvait voir circuler entre les tables des jeunes gens de grande famille, revêtus d'un tablier blanc, et qui — non par pose, certes, mais bien par amour — servaient, le sourire aux lèvres, cette bande de miséreux...

Jeunes gens qui lisez ces lignes et qui vous trouverez peut-être inoccupés un soir, dans ce grand Paris où vous viendrez étudier... passez à cette œuvre dite de la « Mie de Pain », et je vous certifie que vous en sortirez meilleurs, car vous vous sentirez plus près du Christ ! ...

Cependant, il est onze heures bientôt... Toutes les tournées sont closes... Les pauvres ont reçu leur souper... « T'en as assez de ta journée, hein, gamin ? » dit un étudiant à un petit apprenti que le sommeil gagnait...

— « Tu crois ça, répond le gavroche... eh bien, demain soir on recommencera pour se défatiguer ! »

J. OLLIVIER-HENRY,
de Saint-Brieuc.



Eun "ervenner" a Vreiz Eoz

AN OTRO SANT ERVOAN

Un "Sillonneur" de la vieille Bretagne

MONSEIGNEUR SAINT-YVES

Par LECLERC DE L'AULNAYE, de Guingamp.

LODEN VREZONEK

Bue burzudus an Otro sant Ervoan
(kendalc'h)

II. — Sant Ervoan bugel.

Adalek e gavel ar bugel prisius ac'h é da ziskwell, en eun doare burzudus da betra e oa gelvet etouez an dud, ha teurel a refomp ple, wardro gant eur skrivagner koz « *e pañ an avel a zao da c'houlou de pelloch evit an hini an em lak da c'houean d'an abarde.* » Dioustu ma c'hellas begik hon Ervoanik distagan eur gomz, ar bugel a ganaz komzo binniget, kanliko kaer, gwerzio sent koz Bro-Dreger, Tual, Koupaia, Eliboubana, Efflamm, hag eur c'han nevé en enor da Willerm Pichon, an eskop glorijs, pehini a oa neve lakel gant an Tad santel ar Pap war oterio bro St-Briek ha bro Welo. Aliez a wech itron vad Kervarzin a lavare d'hec'h Ervoanik ker : « O ma map, ma map ker, bevet, c'hwive, en hevelep doare ma teufet da vean eur zant ! » Hag ar bugel da res pont : « Ze ac'h é ma c'hoant ar

PARTIE BRETONNE

Légende merveilleuse de Mgr St-Yves (suite)

II. — Saint-Yves enfant

Dès son berceau, le précieux Enfant alloit donner merueilleux gaiges de sa vocation parmi les hommes, et nous remarquerons, avec un vieil historien, « *qu'il vent qui se lève au point de l'aurore a plus de durée que celui qui ne commence à souffler que sur le soir.* » Si tost que la bouchette de nostre Yuonik peult profférer son, l'enfant chanta paroles bénies, beaux cantiques, gwerz des vieux saints trécorois, Tugdwal, Pompée, Eliboubanne, Efflamm, ains la complainte nouvelle du glorieux évêque Guillaume Pichon, que nostre Saint Père le Pape venoit de chomer sur les autels du Briochin et du Goëlo. Souventes fois la bonne dame de Kermartin répétait à son cher Yves : O mon filz, mon cher filz, vivez, vous aussy, de faczon à devenir un saint ! » Et l'Enfant de respon-

brassan, Itron ma Mamm ; na mo hini all ebed, ma plich gant Done. »

Evelse e savas hag e kreskas Ervoanik dirak Doue ha dirak an dud, evel eur vleuenik c'houez vad e-kreiz ar mêzio glaz ; ha lavarout a c'hallomp penôz « *ar fincadenno kent an zeuz arc'hras na oant, da welet, nemet c'houeadenno eun avel veure.* » Goude ar B-A BA nevoa ket hon fôtrik brasoc'h plijadur evit larout ha had-larout ar girienna a oa enne berr ha berr e greden, pe ganan meulodio da Zoue, n'eur zevel e vouez a vogel ha n'eur veskan nei gant hini ar veleien, pa vijent o lidan an Ofis divin. O welout se, an Otro hag an Itron Kervarzin a welaz ervad petra a oa douget ar bugel da ober. Ha setu c'hoant d'é d'hen gwêstlan d'an Iliz ha d'hen kinnig evit eur mare da Otrone ar Chabistr en o skol gan Landreger : rak n'halle ket an tad hag ar vamm dener en em zistagan euz o zensor talvouduz.

Eno e kemeras da vad hon Ervoanik stum eun el Cherubin : ken devot ha ken pozet en em dalc'he en Ilizveur Landreger. Goût a ouie e tle ar golisted vihan dont ebarz ar c'heur gant parfetiz, hep chom en o zav ha hep komz, na n'eur dont ebarz na n'eur vont e-méz. En eur dremen rôk an ôter vraz e tleont en em distrei evit stoui dirakhi. Arabad é d'éazea ha n'em astenn war ar c'hadorio huel ha war

dre : « Là est mon plus cher désir, madame ma Mère, aultre n'aubrai s'il plaist à Dieu. »

Ains s'esleua et grandist Yuonik deuant Dieu et deuant les hommes, comme fleurette odoriférante au mitan des vertes campagnes ; et nous pouons bien dire que « *ces premiers mouvements de la grâce n'estoient, ce semble, que doulces agitations d'un vent matinal.* » Après le B — A, BA n'auait nostre garçonnet plus grand plaisir que de dire et redire le petit abrégé de sa créance, ou chanter les loüanges de Dieu, esleuant et mariant sa voix enfantine avecques celles des Prestres, au tems qu'ils célébroient l'Office diuin. Ce que voiant les sieur et dame de Kermartin, sainement jugeant de l'inclination de l'enfant, le voulurent desdier à l'Esgli-e et offrir momentanément à Messieurs du Chapistre, en leur spallette de Tréguier, car ne pouoient le père et tendre mère se dessaisir de leur précieux trésor.

Là print tout de bon nostre Yuonik l'air d'un petit chérubin, tant se tenoit dévotement et révéremment en la cathédrale dudict Tréguier, sachant que petitiz effans chureaux doibuent entrer au Chueur humblement, sans faire station ni parlement à l'entrée ne issüe ; qu'entrant deuers le grand autel, se doibuent reuier et tourner pour faire révérence au susdict ; ne doibuen

ar re izel, mes dleout a reont en em derc'hel sioul e kornio bihan ar c'heur, hag int en o zav. Pa ve deut ar c'houlz d'azean, e tleont azean pep hini en e du, war skabel vihan ar c'hadorio.

.....N'hon deuz ezom ebed da larout na deuas biskoaz bon cherubin, na 'n eur dont, na 'neur vont, da derri ar gour'hemen-no ze.

*Kloar k ar Wern,
eus Gwengamp.*

point seoir ny estaller ès chae ses haultes ny chaeses, mais se tenir coi ès petits relaiz du chueur, en manière de station, et quand est l'heure de seoir, se doibuent seoir, chacung de son costé, sur le pied marche-pied des chaeses. N'auons besoing de dire que jamais nostre chérubin, ny en entrant ny en yssant, ne trespasa ces dictes choses.

*D'après Arthur du Bois de la
Villerabel.*

Les Jeunes de 1830

II. Lacordaire et Montalembert (1)

Vers la fin de 1830, Henri Lacordaire et Charles de Montalembert se rencontrèrent dans les bureaux de l'*Avenir*. Tous deux alors étaient presque inconnus du monde où bientôt leur nom va jeter un si vif éclat. Ils étaient d'origine différente : l'un était un prêtre de 28 ans, l'autre un jeune homme de 20 ; l'un était plébéien, enfant d'un siècle dont il avait connu les erreurs et dont il partageait certaines des aspirations ; l'autre était gentilhomme et fils d'émigré. Ils ne se connaissaient pas ; mais de ce jour pourtant date entre eux une amitié touchante et profonde, dont ni les années ni les événements ne pourront refroidir les élans ou amoindrir la fidélité. Ce fut vraiment la rencontre de deux âmes sœurs faites pour se connaître et pour s'aimer.

Tous deux nous ont transmis l'inaltérable impression que laisse pour jamais en leur cœur cette première rencontre. Quarante ans plus tard, Montalembert en parlait encore avec ravissement : « Que ne m'est-il donné, disait-il, de le (Lacordaire) peindre tel qu'il m'app-

(1) Dans cette esquisse de la jeunesse de Lacordaire et de Montalembert j'ai été obligé de me borner à quelques traits. Je ne saurais trop recommander aux jeunes lecteurs de l'*Avenir*, qui en auraient la facilité et le loisir, la lecture des ouvrages suivants dont je me suis largement inspiré. *Le P. Lacordaire*, sa vie intime et religieuse, par le P. Chocarné ; le charmant petit volume *Lacordaire*, du comte d'Haussonville ; le bel ouvrage *Montalembert*, par le P. Leauuet.

parat alors, dans tout l'éclat et le charme de la jeunesse ! Il avait vingt huit ans. Sa taille élancée, ses traits fins et réguliers, son front sculptural, le port déjà souverain de la tête, son œil noir et étincelant, je ne sais quoi de fier et d'élégant en même temps de modeste dans toute sa personne, tout cela n'était que l'enveloppe d'une âme qui semblait prête à déborder... La flamme de son regard lançait à la fois des trésors de colère et de tendresse. Sa voix, déjà si nerveuse et si haute, prenait souvent des accents d'une infinie douceur. Né pour combattre et pour aimer, il portait déjà le sceau de la double royauté de l'âme et du talent. Il m'apparut charmant et terrible, comme le type de l'enthousiasme du bien, de la vertu armée pour la vérité. Je vis en lui un élu, prédestiné à tout ce que la jeunesse adore et désire le plus : le Génie et la Gloire ! »

De son côté, Lacordaire, au lendemain de cette rencontre, parlait avec bonheur de sa joie d'avoir enfin trouvé l'ami si longtemps cherché. « C'est un jeune homme charmant, disait-il, et que j'aime comme un plébéien. Je suis sûr que, s'il vit, sa destinée sera pure comme un lac de la Suisse entre les montagnes et célèbre comme eux. » Plus tard, quand il traçait le portrait de l'amitié chrétienne entre jeunes gens, ce souvenir de 1830 devait sans doute revenir dans son âme comme une chère vision et inspirer sa plume. Heureuse et féconde amitié du prêtre et du jeune homme, elle se renouvelle tous les jours au *Sillon* !

Ainsi étroitement unis, Lacordaire et Montalembert allaient entreprendre de réaliser leur rêve : conquérir pour l'Eglise de France tous les privilèges de la liberté, sans en repousser les charges ; et faire pénétrer l'amour du Christ dans la démocratie française. Mais avant de les voir à cette œuvre, belle entre toutes, il nous faut rechercher comment ils s'y étaient préparés, quels tempéraments et quelles qualités ils y apportaient.

Comme saint Bernard et Bossuet, Lacordaire était né dans cette Bourgogne dont on a dit que ses grands hommes avaient dans les veines quelque chose du vin généreux de ses coteaux. De son père, simple officier de santé d'un village, mais homme d'une grande intelligence, il tenait, avec les traits du visage, les qualités de l'esprit. Mais il le connut à peine, et c'est sa mère surtout qui met sur son âme une empreinte ineffaçable. C'était, nous dit-il lui-même, une « chrétienne courageuse et forte. » Elle donna à ses enfants une éducation virile, même sévère, et développa de bonne heure chez le jeune Henri ce sentiment de l'honneur qu'il devait porter dans la vie à un si haut degré. Elle fit mieux encore : elle jeta dans l'âme de

ses enfants les premières impressions d'une foi profonde qu'ils conserveront ou retrouveront à travers les orages du siècle.

Cependant le jeune Lacordaire perdit cette foi de sa mère au Lycée de Dijon, où il faisait ses études. A 12 ans, il fit sa première communion. « Ce fut, dit-il, ma dernière joie religieuse et le dernier coup de soleil de l'âme de ma mère sur la mienne. Bientôt les ombres s'épaissirent autour de moi ; une nuit froide m'entoura de toutes parts et je ne reçus plus de Dieu, dans ma conscience, aucun signe de vie. »

Lacordaire a gardé de ses années de collège un fâcheux souvenir. Il fut d'abord malheureux, en lutte aux vexations de toutes sortes de la part de ses camarades, sans rencontrer nulle part cette affection dont son âme eut soif toute la vie. Seul un jeune professeur s'intéressa à lui, mais pour s'occuper plutôt de son intelligence, qu'il ouvrit au goût des belles lettres. Ce que Lacordaire reprocha le plus amèrement à l'Université, plus que ses larmes des premières années, ce fut d'avoir étouffé en son âme les germes de foi que sa mère y avait si pieusement déposés, et de l'avoir jeté dans le monde, exposé à tous les périls, sans lumière pour guider sa vie, sans refuge contre les orages des passions. Il a expliqué lui-même comment ce malheur lui arriva : « Rien n'avait soutenu notre foi dans une éducation où la parole divine ne rendait parmi nous qu'un son obscur, sans suite et sans éloquence, tandis que nous vivions tous les jours avec les chefs-d'œuvre et les exemples d'héroïsme de l'antiquité. Le vieux monde, présenté à nos yeux en ses côtés sublimes, nous avait enflammés de ses vertus ; le monde nouveau, créé par l'Evangile, nous était demeuré étranger. » La flamme s'était éteinte parce que personne au lycée ne l'avait entretenue.

Mais si Lacordaire s'écarta des pratiques religieuses, si son esprit incrédule se complut dans les objections, du moins son âme ne connut jamais la haine.

A cette époque même, il avouait qu'il aimait toujours l'Evangile à cause de sa morale ineffable et qu'il respectait ses ministres à cause de leur influence salutaire. « Mais, ajoutait-il, la foi ne m'a pas été donnée en partage. » Il s'illusionnait lui-même.

Il était trop passionnément épris de la vérité pour demeurer longtemps au milieu de *cette nuit noire qui l'entourait de toutes parts*.

En 1819 Lacordaire achevait brillamment ses études au lycée de Dijon et se faisait inscrire à la Faculté de droit de cette ville. C'est toujours dans la vie d'un jeune homme une date marquante que ce jour où l'écolier d'hier va commencer l'apprentissage de la liberté, et

où, sous l'étudiant d'aujourd'hui se prépare l'homme de demain. Pendant ses études de droit Lacordaire ébauche lentement les traits principaux de la grande figure qu'il fera un jour dans le monde.

Il avait dix-sept ans ; il entra dans la vie sans religion positive, sans doctrine morale assurée, n'ayant, comme il le dit lui-même, d'autre règle que le sentiment de l'honneur, et d'autre flambeau « que l'idéal humain de la gloire ». Il avait à craindre les abus, d'un esprit admirablement souple et plus encore la fougue d'une âme ardente jusqu'à la passion. Par bonheur il portait un contre-poids ; il comprenait le sérieux de la vie, il aimait le travail et avait une certaine défiance de lui-même. Il eut la bonne fortune de rencontrer aux cours de droit des jeunes gens studieux dont il faisait volontiers sa compagnie et qui eurent la meilleure influence. A une nature comme la sienne l'étude du droit, aride et fastidieuse par bien des côtés, ne pouvait suffire. « Heureusement, c'est lui-même qui nous le raconte, parmi les deux cents étudiants qui fréquentaient l'école de droit, il s'en rencontrait une dizaine dont l'intelligence pénétrait plus avant que le Code civil, qui voulaient être autre chose que des avocats de murs mitoyens. Presque tous ces jeunes gens devaient au christianisme leur supériorité naturelle ». Lacordaire se sentit attiré vers eux ; et, quoiqu'ils fussent monarchistes et catholiques tandis qu'il était sorti du lycée déiste et républicain, ils voulaient bien l'admettre dans leurs rangs.

On était alors, comme l'a fait remarquer M. Caro, à une époque unique pour la libre et féconde variété des talents, pour toutes les nobles curiosités et toutes les émotions du beau. Un public curieux et avide applaudissait avec enthousiasme à cette activité qui se précipitait en tous sens à la conquête de l'inconnu. « La philosophie critique n'avait pas encore flétri ces espérances enchantées, ni désolé l'imagination neuve des générations qui représentaient la jeunesse du siècle. La ville de Dijon qui fut toujours lettrée, était entrée dans ce grand mouvement ; et les amis de Lacordaire avaient fondé une réunion littéraire qui s'intitulait : *Société d'études*, Lacordaire en fit partie et y tint bientôt une place remarquée.

Deux sortes d'occupations remplissaient ces studieuses et amicales réunions : on y lisait des essais, quelques juvéniles compositions et on s'y exerçait à l'éloquence ; la politique, la littérature, la philosophie et la religion étaient abordées tour à tour : vastes et brûlants sujets, bien faits pour passionner l'âme ardente de Lacordaire. Longtemps après, ses auditeurs racontaient encore avec émotion quel charme captivant les empoignait à la lecture de ses diverses compo-

sitions, où ils croyaient retrouver quelque chose des accents de Chateaubriand. Mais c'était surtout dans les improvisations oratoires qu'il excellait ; alors son œil étincelait ; sa voix chaude, colérée, frémissante s'enivrait d'elle-même en quelque sorte et s'abandonnait sans réserve à la verve intarissable de sa riche nature.

C'étaient déjà en germes tous les talents du futur orateur de Notre-Dame. « L'impiété, s'écriait-il un jour, conduit à la dépravation ; les mœurs corrompues enfantent les lois corruptrices, et la licence emporte les peuples vers l'esclavage, sans qu'ils aient le temps de pousser un cri... Quelquefois ils s'éteignent dans une agonie insensible qu'ils aiment comme un repos doux et agréable ; quelquefois ils périssent au milieu des fêtes, en chantant des hymnes de victoire, et en s'appelant immortels ! » On s' imagine aisément quels enthousiastes applaudissements devaient saluer ce beau langage qui tombait de la bouche d'un jeune homme de vingt ans. « O belles années, dit M. Lorain, un des membres de la *Société d'études*, si vite écoulées ; ô précieux et magnifiques jeux de l'esprit, vous prédisiez à la cause de Dieu un incomparable athlète ! »

A vingt ans, Lacordaire finissait son droit. Son talent de parole lui traçait sa voie ; il serait avocat. Sa mère jugeant que Dijon était un théâtre trop étroit pour les heureuses dispositions de son fils, consentit à de pénibles sacrifices et l'envoya faire son stage au barreau de Paris. Là, pendant deux ans, il vécut sans qu'aucun événement extérieur ne vint marquer dans sa vie. Il s'appliqua, malgré bien des répugnances, à poursuivre ses études de droit ; il plaïda, même avant l'âge légal, et sentit bientôt comme il l'écrivait, que le Sénat romain ne serait pas capable de l'émouvoir. Il eut des succès ; et l'on raconte que Berryer, déjà célèbre, tout en lui donnant des conseils, lui aurait promis le plus bel avenir au barreau. Le président Séguier aurait même prophétisé de lui : « Messieurs, ce n'est pas Patru, c'est Bossuet. »

Mais si dans la vie du jeune avocat aucun événement extérieur ne retient l'attention, il n'en est pas de même de ce qui se passe dans son âme. C'est ici que tout l'intérêt se concentre ; c'est un drame poignant que cette âme qui se replie tristement sur elle-même, qui s'interroge fiévreusement, s'agite avec anxiété « sous l'Etna de la vie, » et se débat « sans le savoir aux portes de l'éternité. »

Lacordaire continuait d'étudier le droit, mais sans enthousiasme, par raison et devoir plutôt que par goût. Il avouait lui-même qu'il lui semblait que le feu d'imagination et d'enthousiasme qui le dévorait ne lui avait pas été donné pour l'éteindre dans les glaces du

droit. Ses succès oratoires, qui eussent suffi à tant d'autres, passaient sur son âme sans en rassasier les désirs et le défendaient mal contre l'envahissement d'une tristesse chaque jour plus pesante. Un universel dégoût le pressait parfois, jusqu'à le désenchanter de la vie. « Je suis rassasié de tout, écrivait-il, sans avoir rien connu. Si l'on savait comme je deviens triste ! »

Par moments, les fumées de l'ambition l'enivraient, il se passionnait pour la gloire ; puis bientôt il se détournait de ce fantôme sans consistance et n'avait plus qu'un sourire dédaigneux pour « cette petite sottise » qui ne vaut pas la peine que l'on se donne à courir après elle.

L'amitié était un de ses rêves les plus chers. Il cherche des amis, il croit en avoir trouvé : Ou l'a mis en relations avec les jeunes gens de la Société des *Bonnes Etudes*, il se donne sans réserve, et son âme tendre se prend à fonder les plus belles espérances et des liens éternels.

Le lendemain, le charme s'évanouit : il sent qu'il est séparé de ses nouveaux amis par la foi religieuse et les convictions politiques et que, sans unité de croyances, la véritable amitié est impossible. Alors il retombe plus triste que jamais dans son isolement. Paris bruyant et animé lui semble un désert. « Où est l'âme qui comprendra la mienne ? » Ni les spectacles ni le monde ne l'intéressent ; les livres tour à tour le captivent ou l'ennuient. A certaines heures, son imagination l'emporte. Il forme le projet de visiter la Grèce, dont le nom seul le fait frémir et pleurer : ou mieux encore, il rêve de l'Amérique, des solitudes du Nouveau Monde, où, à la suite de Chactas, on erre librement, n'ayant pour toit que le ciel, pour breuvage que l'eau des fleuves inconnus, pour nourriture que le fruit spontané de la terre et le gibier tombé sous ses coups, pour loi que sa volonté, pour plaisir que le sentiment continu de son indépendance et les hasards d'une vie sans limites sur un sol sans possesseur. » Puis bientôt sa froide raison reprend le dessus et il se persuade qu'il ne sera content de lui que lorsqu'il aura, au fond d'une vallée suisse, une cabane avec un champ de pommes de terre et quelques châtagniers.

Ce furent des mois pénibles que cette période de la vie de Lacordaire à Paris. Le souvenir lui en était resté bien vivace dans l'âme, et il y songeait sans doute plus tard lorsque, dans l'une de ses conférences, il prononçait ces paroles si souvent citées : « A peine dix-huit printemps ont-ils épanoui nos années que nous souffrons de désirs qui n'ont pour objet ni la chair, ni l'amour, ni la gloire, ni rien qui

ait une forme ou un nom. Errant dans le secret des solitudes ou dans les splendides carrefours des villes célèbres, le jeune homme se sent oppressé d'aspirations sans but ; il s'éloigne des réalités de la vie comme d'une prison où son cœur étouffe, et il demande à tout ce qui est vague et incertain, aux nuages du soir, aux vents de l'automne, aux feuilles tombées des bois une impression qui le remplisse en le navrant. Mais c'est en vain ; les nuages passent, les vents se taisent, les feuilles se décolorent et se dessèchent sans lui dire pourquoi il souffre, sans mieux suffire à son âme que les larmes d'une mère et les tendresses d'une sœur. » Qui de nous, à l'heure de ses vingt ans, n'a pas connu, à proportion de la sensibilité de son âme, quelque chose de cette nostalgie étrange ? C'est une époque décisive de la vie. Le jeune homme, pour secouer son mal, ou bien se jette dans la banalité des plaisirs futiles ou honteux ; ou bien il se passionne pour une noble cause qui sollicite son activité et son enthousiasme ; alors il devient un apôtre dans le monde ou un prêtre comme Lacordaire.

Pour bien comprendre la lutte douloureuse qui se passait dans l'âme de Lacordaire à cette époque, il faut se souvenir de ce qui faisait le fond de sa nature. Il y avait en lui, d'après son propre témoignage, deux principes contraires qui se combattaient sans cesse : une raison froide qui retombait sur une imagination ardente et le désenchantait. Il faut se souvenir aussi que le mal dont il souffrit était le *mal du siècle*. La mélancolie romantique était à l'intime de toutes les âmes de la jeune génération qui entraînait dans la vie à cette époque comme tant d'autres ; mais il sut s'arrêter à temps.

Dans la désorientation de sa vie, il reconnut que le monde était trop petit pour son rêve et qu'il lui faudrait l'Infini. Son âme fatiguée et avide avoue son impuissance ; elle cherche la lumière de bonne foi et regarde en haut. C'est là que Dieu l'attendait. « C'est Dieu, en effet, dira-t-il plus tard, c'est l'infini qui se remue dans nos cœurs de vingt ans touchés par le Christ, mais qui se sont éloignés de lui par mégarde, et en qui l'onction divine, n'obtenant plus son effet naturel, soulève néanmoins les flots qu'elle devait apaiser. » Dieu remua son cœur, et c'est par le cœur que la foi rentra peu à peu dans son âme.

Ses mœurs étaient pures ; il avait su échapper à ce qu'il appelait lui-même « les émotions faciles de la chair et du sang. » Six mois avant d'entrer au séminaire il écrivait : « J'ai aimé ses hommes ; je n'ai point encore aimé de femmes et je ne les aimerai jamais par leur côté réel. » Son cœur demeurait jeune et intact ; la grâce pouvait y opérer. Un soir qu'il lisait l'Evangile, raconte-t-il à un ami,

il pleura : « Quand on pleure on est bien près de croire. » Lentement, en effet, il s'acheminait vers la foi. Ses lettres d'alors nous font suivre les étapes successives de ce travail intérieur. « J'ai l'âme extrêmement religieuse, écrivait-il, et l'esprit très incrédule ; mais comme il est dans la nature de l'esprit de se laisser subjugué par l'âme, il est probable qu'un jour je serai chrétien. » Et à un autre ami : « Croirais-tu que je deviens chrétien tous les jours ? » On le surprenait parfois dans l'obscurité de quelque église, profondément absorbé dans le recueillement et la méditation. Une fois que sa conviction fut bien établie, il n'hésita plus ; et dans cette église de Notre-Dame qu'il devait un jour remplir de son éloquence, « le pardon descendit sur ses fautes, et sur ses lèvres fortifiées par l'âge et purifiées par le repentir, il reçut pour la seconde fois le Dieu qui l'avait visité à l'aurore de son adolescence. »

C. DUTEMPLE.

de Saint-Brieuc.

(A suivre)

La Vie du Sillon en Bretagne

Grâces à Dieu, novembre devait être pour nous prodigue de consolations. Nombreux sont les camarades qui de toutes parts en Bretagne ont entendu l'appel infiniment doux du Maître bien aimé : « *Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes.* » Tous ceux que tourmente l'idéal, tous ceux que travaille la passion du sacrifice, la folie de la croix, ne peuvent entendre cette voix divine qui parle distinctement en eux, sans ressentir un trouble étrange : c'est l'inquiétude inconsciente des âmes qui ont besoin de se donner, mais qui n'ont pas encore trouvé leur voie. Vienne alors à passer le *Sillon*, vienne à se révéler à eux cette âme commune, si puissamment féconde dans sa vivante unité, et voici que leur idéal prend corps, voici que se précisent leurs aspirations confuses.

Recrudescence
de vie

Ils sont donc venus au *Sillon*. Et maintenant qu'ils se laissent façonner par lui ; car il saura faire d'eux, par et pour le Christ, des pêcheurs d'hommes.

Le vrai travail

Qu'ils se persuadent bien que, parce que le *Sillon* est une vie qui se développe chaque jour, suivant des lois naturelles sous la poussée des réalités, ils ne sauraient le comprendre, ils ne sauraient le vivre dans sa plénitude, dès le premier jour. Humblement, le *Sillon* naquit dans la *crypte* du collège Stanislas ; qu'il y a loin de ces obscurs débuts au merveilleux épanouissement de force et de vie auxquels nous assistons à l'heure présente ! Eh bien, il faut que nos *Sillons régionaux* et nos *Sillons locaux*, il faut que tous nos nouveaux camarades parcourent de nouveau résolument toutes les étapes de cette route longue et laborieuse ; il le faut, et cela sous peine de s'étioler, anémiés par une trop rapide croissance.

Une méthode

Ils commenceront donc par vivre la douce et sainte amitié du *Sillon*. Ils la cimenteront pas ces épanchements intimes que seules peuvent connaître des âmes à jamais éperdues d'amour divin. Ils la rendront enfin de jour en jour plus consciente d'elle-même par la lecture du *Sillon* et de l'*Ajone*.

Nous insistons sur la nécessité de cette lecture, individuellement et en commun, pour tous ceux qui veulent sincèrement acquérir l'esprit du *Sillon*. Il ne sert de rien en effet de venir au cercle d'études pour y étudier les questions sociales si l'on n'a pas compris ce que doit être cette étude et dans quel esprit il convient de l'aborder. Nous ne bâtissons pas de toutes pièces la République démocratique que nous rêvons, en couvrant la France de syndicats, de mutualités et de coopératives ; nous le ferons en éveillant en elle la conscience de sa responsabilité, en lui inculquant ces vertus civiques sans lesquelles la démocratie ne saurait être qu'un vain mot. Les cadres ne sont rien, ou plutôt ils sont une résultante, un produit nécessaire ; l'esprit est tout, parce que lui seul vit et se développe, lui seul crée.

Ce que sont les
revues
régionales

Nos lecteurs nous permettront de leur faire remarquer qu'à ce point de vue, l'*Ajone* ne peut pas et ne doit pas remplacer le *Sillon*. Celui-là n'est pas une doublure de celui-ci. Les revues provinciales ne sont

que des suppléments régionaux destinés à compléter, sur la vie du mouvement à travers la France, les informations du *Sillon*, nécessairement incomplètes, étant donné son prodigieux développement durant ces dernières années. De plus les questions qu'elles traitent seront le plus souvent, par la force même des choses, des questions d'intérêt local ou régional.

Il importe donc de se reporter toujours à la revue-mère pour tout ce qui concerne, le mouvement considéré en lui-même, pour tout ce qui concerne, si je puis ainsi dire, l'idée qui nous mène, le principe de vie qui nous anime et qui nous force à sortir de nous-mêmes pour nous projeter au dehors.

Nos camarades du *Sillon rennais* ont tenu à commencer cette nouvelle année par une veillée d'armes au pied du Saint Sacrement. C'est pourquoi le samedi 26 novembre ils se retrouvaient dans la chapelle des catéchismes de Notre-Dame. Comme elles furent douces et réconfortantes ces heures passées dans une délicieuse familiarité avec le Bon Maître ; et n'est-il pas vrai que nous nous sentions alors vivre plus réellement encore avec le *Sillon* tout entier ? L'un des nôtres renouvela solennellement l'acte de consécration du *Sillon rennais* au Sacré Cœur ; et c'est avec toute notre âme que nous nous abandonnions sans réserve à Celui qui est tout Amour, enfin le Saint Sacrifice de la messe termina à deux heures et demie cette adoration trop courte et nous nous séparaâmes pieusement recueillis après avoir eu le bonheur de recevoir le Jésus auquel nous venions de promettre de nouveau le sacrifice de nos vies.

A Rennes
Une
veillée d'armes

Le 3 décembre, plusieurs de nos camarades franchissaient le seuil du couvent de la Visitation pour y passer trois jours de retraite fermée. Dire le bien que nous a fait cette retraite nous paraît impossible. Ce furent là trois jours de silence, de recueillement et de prière où, loin des bruits étourdissants du monde, nous nous retrouvâmes pour un temps seuls en présence de notre Dieu. Nous y avons prié de tout cœur pour le *Sillon* et nous sommes certains que Jésus nous a exaucés.

Une
retraite fermée

L'Institut populaire rennais

Rennes va enfin être doté lui aussi de son Institut populaire. Il ouvrira ses cours le jeudi 15 décembre par une première conférence de M. Jordan sur *l'Inquisition*. Notre I. P. qui fonctionnera tous les jeudis, sauf le premier jeudi de chaque mois, donnera dans le courant de cette année une série de cours qui ne manqueront pas d'obtenir le plus grand et le plus légitime succès. De plus, il organisera plusieurs grandes conférences publiques et contradictoires, où nous saurons mettre en pleine évidence la force sociale du catholicisme.

Un nouveau cercle d'études

Nous sommes heureux d'annoncer enfin que nous nous sommes vus dans l'obligation de constituer un quatrième cercle d'études du *Sillon* à Rennes, sous le vocable de l'*Immaculée-Conception*. Ce simple fait suffirait à lui seul à prouver notre vitalité.

A Fougères

Le 29 novembre, notre camarade Michel Even se rendait à Fougères, où il exposa devant tous les membres du groupe de Notre Dame-des-Marais ce que doit être le *Sillon*. Nos camarades fougérais, séduits par cet idéal, ont fait à notre ami un accueil enthousiaste. Nous pouvons désormais regarder Fougères comme un centre d'activité féconde, où la générosité de nos amis va se donner largement carrière.

A Dinard

Nous enregistrons avec la plus vive satisfaction la naissance d'un nouveau groupe à Dinard. Entraîné par l'exemple et les exhortations des camarades malouins, Dinard n'a pas voulu rester en arrière et, plein d'espoir, il a tenu à consacrer au triomphe de notre cause bénie tout ce qu'il a d'énergie et de bonne volonté.

A St-Brieuc
Une adoration nocturne

Les membres du cercle Saint-Paul se réunissaient le vendredi 4 novembre, dans la chapelle Saint-Augustin pour y passer deux heures en adoration devant le Saint Sacrement. Après une courte allocution de M. l'abbé Person, qui n'eut qu'à laisser parler son cœur d'apôtre pour émouvoir fortement nos camarades briochins, ce furent des méditations délicieuses sur le discours après la Cène rapporté par saint Jean. « Père Saint, je vous prie pour les hommes. Que tous

ne soient qu'un, et de même que Vous, Père, vous êtes en moi, et moi en vous, qu'ils ne soient qu'un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. Père, ceux que vous m'avez donné, je veux que là où je suis, ils soient avec moi ; que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux ; que moi même, je sois en eux. » Et puis ce fut le pénible parcours des stations du Chemin de la Croix... Nos camarades ne se séparèrent qu'à regret, comprenant mieux ce que la Cause réclamait d'eux, et plus décidés que jamais à se sacrifier entièrement pour elle.

Nos amis de Nantes sont chez eux maintenant ; ils ont trouvé un lieu de réunion : c'est une nouvelle étape qui commence ; et nous sommes certains d'avance que le travail sera fécond.

A Nantes

A Brest, nos camarades sont toujours remplis d'ardeur et de dévouement ; ils travaillent opiniâtement, sans jamais se laisser envahir par le découragement, ni se laisser vaincre par les difficultés. De ce côté encore, nous sommes donc plein de confiance dans le succès.

A Brest

Le Cercle d'études de Morlaix nous donne des preuves convaincantes de sa vitalité. Durant le mois de novembre, il a étudié les questions si intéressantes et si actuelles de l'apprentissage et de l'alcoolisme. Nous signalons également une initiative des plus intéressante qu'il a su prendre. Il a fondé une bibliothèque spéciale aux membres du groupe d'études. Cette bibliothèque comprend à l'heure actuelle, grâce à des dons de personnes généreuses, environ deux cent cinquante volumes et brochures, traitant des questions économiques, apologetiques, historiques, etc... La bibliothèque, qui est ouverte deux fois par semaine permet aux membres du Cercle de se documenter pour leurs rapports, grâce à un système ingénieux de fiches bibliographiques. C'est également une occasion de plus pour nos camarades morlaisiens de se trouver réunis et de lire ensemble le *Sillon* et l'*Ajonc*. Nous ne saurions trop louer une semblable initiative.

A Morlaix

Une initiative intéressante

Les groupes
de Landerneau
et de Pleyben

Nous recevons d'excellentes nouvelles des groupes d'études de Landerneau et de Pleyben (Finistère.) Nos camarades y ont sérieusement entrepris la rude mais indispensable besogne de la réforme d'eux-mêmes ; rien ne saurait davantage nous satisfaire.

A Lorient

Enfin le groupe Saint-Louis de Lorient continue son œuvre féconde. De plus en plus il s'adonne au grand labeur démocratique. Courage ! Ce sont les efforts réunis de tous nos camarades de Bretagne qui un jour nous permettront de jouir du succès final.

Le Sillon de
Bretagne
au Congrès du
Maine

Nous nous en voudrions de ne pas mentionner ici la présence de notre ami Michel Even au congrès du Maine. Il tenait à aller porter à ceux du Mans le salut cordial et fraternel des Sillonners bretons. Il nous est revenu enthousiasmé et plein d'un courage nouveau pour la rude tâche journalière.

Espérances

Ces quelques faits nous prouvent surabondamment, n'est-il pas vrai, que partout se lève en Bretagne une génération de jeunes ardents et convaincus, qui nous consolera bientôt des turpitudes et des vilénies du présent.

Il faudra bien qu'un jour le vieil édifice de notre société pourrie d'égoïsme, s'écroule sous cette impétueuse poussée de vie. Et, déjà, ne l'entendons nous pas craquer de toutes parts sous les chaudes effluves de l'amour du Christ ! Oui, nous en avons l'invincible certitude, notre vaillante jeunesse trouvera dans sa foi catholique la force de nous donner enfin une démocratie organique, vigoureuse et consciente, vraiment forte et vraiment loyale. Bientôt l'Amour aura vaincu la Haine !

Jacques RICHARD,
du « Sillon Rennais, »

Paul Pagès

VINS & SPIRITUEUX EN GROS
DISTILLERIE

12, Rue de Mont d'Orge, 12
RENNES

VINS DE TABLE

Rouges et Blancs

DEPUIS 80 FR. LA BARRIQUE NUE

PANIER VINS

Prix assortis à partir de 1 fr. 50 la Bouteille

Champagnisés à 1 25

Champagne à 2 50

-0- POUR RECEPTIONS ET SOIREES -0-

